PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 JUILLET 1938

FRANÇOIS MAURIAC	*André Maurois, de l'Académie Française*	241
PIERRE GAXOTTE	*Lettres de Madame de la Poupelinière au duc de Richelieu* . .	248
CLARISSE FRANCILLON	*Tisane pour ton Rhume*	275
CONSTANTIN DE GRUNWALD	*Roumanie 1938*	311
JEAN DE PANGE	*Souvenirs lorrains.* — Fin . . .	336
COMTE DE SAINT-LAURENT	*Une « Source » de la Marseillaise*	355
SOPHIE KOSSAK	*L'Embrasement.* — II	373
ROLAND DE MARÈS	*La situation en Espagne*	400
JEAN DE BEAUMONT	*La Télévision en France*	413
PIERRE LIÈVRE	*Tristan Derème*	421
H. OLOFF DE WET	*Carnet d'un Aviateur.* — Fin . .	431
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	456
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*	466

P. D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

45e ANNÉE NUMÉRO 14

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement :

LES CAHIERS INÉDITS D'UN VOLONTAIRE DE 93

•

UN REVENANT DE LA GUERRE

PAR

HENRY BORDEAUX

de l'Académie Française

•

FEU DES QUATRE FERS

PAR

PIERRE FRÉDÉRIX

•

CAMPING

PAR

JEAN MARTET

•

MAURICE BARRÈS

PAR

RAMON FERNANDEZ

•

ÉTUDE SUR LA GRANDEUR D'APRÈS LOUIS XIV

PAR

ALAIN

ANDRÉ MAUROIS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La joie que donne à un écrivain qui siège à l'Académie française l'élection d'un autre écrivain est un phénomène curieux. Je n'entends pas parler ici de l'élection d'un ami : le succès d'André Maurois comblait mon vœu le plus cher. Mais l'étrange est que, même si nous n'avions pas été liés par l'affection, je n'aurais pas ressenti un moindre plaisir à voir triompher l'auteur de *Climats*.

C'est que, comme il existe un esprit de corps, il existe un esprit de génération. Nous ne sommes pas peu fiers de la nôtre. Les humbles sentiments qu'il convient que nous ayons de nous-mêmes, ne défendent pas à notre petite étoile d'admirer la constellation où elle brille d'un éclat modeste. La constellation tout entière viendra-t-elle un jour s'inscrire sous la Coupole ? Nous doutons que le désir en soit également ressenti par tous nos confrères, puisque la condition pour que le miracle s'accomplisse, c'est hélas que nous soyons nombreux à passer d'une immortalité à l'autre.

Du moins s'étonnera-t-on qu'ils ne paraissent guère regretter de n'avoir pas réussi, avec la génération de nos aînés, cette conjonction d'astres dont je rêve pour la nôtre. Que l'Académie de ces vingt dernières années ne puisse s'enorgueillir des noms de Paul Claudel, de Francis Jammes, d'André Gide, de Marcel Proust, de plusieurs autres, c'est un malheur auquel j'ai des raisons de croire que beaucoup d'entre nous sont assez peu sensibles.

Pour moi, aucune idée ne me console mieux du passage à l'immortalité définitive à laquelle tôt ou tard nous sommes tous appelés, que l'image de ce Baudrier d'Orion qui commence de se dessiner peu à peu au ciel de l'Académie et où viendront s'inscrire les Tharaud, les Giraudoux, les Jules Romains, les Vaudoyer, les Martin du Gard, les Bourdet, les Morand, les Chardonne, les Halévy, les Schlumberger, les Maritain, les Gabriel-Marcel, les Du Bos, les Léon-Paul Fargue, les Romier, les Montherlant, les Marcel Arland, pour citer les premiers noms de ma génération et de la suivante, qui me viennent à l'esprit et au cœur ; et il resterait encore beaucoup de place pour les Illustrations, pour les Gloires, pour les grands personnages décoratifs de la politique et du monde, et naturellement aussi pour ces candidats plus âgés dont la longue patience et l'opiniâtreté ne devraient point nous faire oublier le talent.

Dans notre constellation, quelle place occupe Maurois, et comment décrirons-nous cette belle étoile?... D'abord, je serais tenté d'affirmer qu'il est le plus intelligent, si je n'entendais aussitôt Jules Romains me souffler : « Non, c'est moi ». Qu'il nous suffise donc de le mettre au rang de ceux dont on disait au collège « qu'ils pigent tout ». On m'assure que son maître Alain, qui, pourtant, a fait mûrir de si beaux fruits (quelques-uns même un peu trop gros, un peu « forcés »), se souvient de notre ami comme du lycéen le plus éblouissant entre tous ceux auxquels, pendant un demi-siècle, il crut apprendre à se passer de Dieu.

Chaque fois (et c'est souvent) qu'à table ma voisine me glisse : « Moi, le livre de vous que je préfère, c'est *le Cercle de famille...* », l'accablante paresse d'esprit qui parfois m'envahit dans le monde m'empêche de protester : « Je ne suis pas lui, je suis moi... » Mais en même temps j'éprouve un petit froid à me dire : « Elle va s'apercevoir que je ne sais rien, et elle va me parler anglais... »

Tellement intelligent, notre Maurois, qu'il fallait que l'univers s'en aperçût, bien que toutes les circonstances fussent réunies pour que cette manifestation ne se produisît pas. Quelle apparence, en effet, qu'un jeune industriel d'Elbeuf, responsable d'une importante affaire, eût à la fois l'ambition et les

loisirs de « se lancer dans la littérature » ? Ces loisirs, ce fut la guerre qui les lui fit. L'éclatant succès des *Silences du Colonel Bramble*, écrit pour son propre divertissement et pour celui de quelques amis, fit paraître d'abord le don essentiel d'André Maurois : cette grande intelligence n'était pas un feu solitaire. Elle ne brûlait pas, comme tant d'autres, au fond d'un ciel inaccessible. Ses rayons ne nous arrivaient pas déjà affaiblis et refroidis par un voyage à travers des millions de lieues. Ils atteignaient directement la foule des hommes, savants et ignorants, « les subtils et les crustacés » (ce sont les deux grandes espèces d'esprits que Gide distingue dans l'humanité) et les baignait également de leur lumière et de leur chaleur.

Quand je lus *Bramble*, je ne connaissais pas André Maurois ; ce ne fut donc pas l'amitié qui m'obligea aussitôt de crier au chef-d'œuvre. Je suis toujours dans le même sentiment : je ne crois pas que l'esprit français ait rien donné dans ce genre de plus fin ni de plus délié, sans rien de grinçant comme chez Voltaire ou comme chez France.

Dès ce premier ouvrage d'André Maurois, l'esprit le plus vif est pénétré d'une bonne grâce dont la qualité exquise annonce qu'elle vient du cœur et qu'elle est une forme de la charité. Une sorte de pudeur nous défend d'esquisser ici le portrait moral de notre ami. Indiquons pourtant qu'il possède cette vertu bien insolite chez un homme de lettres : la bonté. Dans André Maurois, pour ceux qui le connaissent, se trahit souvent l'*anima naturaliter christiana* dont parle saint Augustin. Mais ceci est une autre histoire ; revenons à l'auteur.

Un succès plus étrange et plus significatif que celui de *Bramble*, fut celui de *Climats*. Le jeudi 23 juin, après être allé féliciter notre ami, je voulus finir la journée avec lui. Portes closes, téléphone décroché, je relus *Climats* d'un trait (ou presque). Il est très rare qu'on relise le livre d'un ami, surtout un roman. Soyons franc : cela n'arrive pour ainsi dire jamais. On relit les Classiques, Proust, la Correspondance de Flaubert, Sainte-Beuve ; mais il ne viendrait à l'esprit de personne de reprendre les romans de nos contemporains, autant qu'on les ait aimés au moment de leur publication.

A mesure que je redécouvrais *Climats*, je me demandais

comment un livre qui va si loin dans la connaissance du couple humain avait connu cette diffusion extraordinaire et ces tirages réservés d'habitude aux romans policiers. Il existe en France de trente à cinquante mille personnes capables de consacrer 15 francs à l'achat du livre d'un romancier coté. Si quelques-uns de nos ouvrages ont dépassé ce chiffre, ce fut à la suite d'un prix, ou après des années de vente continue. Si l'un d'eux crève du premier coup le plafond, c'est qu'il s'agit d'un travail exceptionnel, comme le fut ma *Vie de Jésus*, dont le succès n'est pas seulement d'ordre littéraire. Le vrai est que l'immense majorité des Français ne franchit le seuil d'une librairie que pour acheter des crayons et des enveloppes.

Or, le tirage de *Climats* fut tout de suite énorme, battit tous les records connus, phénomène à première vue inexplicable ; comme si *Lucien Leuwen* eût été acheté tout à coup par trois cent mille personnes. Mais c'est justement ce phénomène qui nous aidera à mieux discerner la place de Maurois dans sa génération. Pour plusieurs écrivains, il s'agit d'abord d'attirer le lecteur dans leur univers particulier d'où eux-mêmes se savent peu capables de sortir ; et quand ils y sont parvenus, de l'y retenir par tous les prestiges de l'écriture, d'éveiller en lui un certain goût, de l'exciter assez pour qu'au prochain livre, il se dirige de lui-même vers ce labyrinthe de passions, de paysages et d'odeurs. Ainsi l'œuvre de quelques écrivains d'aujourd'hui se présente sous l'aspect d'une porte étroite qui ouvre sur des défilés, par où il faut atteindre une cité souterraine, tout un monde secret et délectable.

L'œuvre d'André Maurois s'élève au contraire comme un beau palais aéré que des galeries ouvertes et de vastes portiques relient à des terrasses et à des jardins. Une lumière vive mais égale s'y épand sur les idées et sur les êtres, sur les systèmes et sur les hommes. C'est un lieu d'échanges spirituels où se rencontrent les politiques et les poètes, les soldats et les philosophes. Il est inutile ici d'insister sur le rapprochement qui s'est accompli à l'ombre de ces portiques entre l'esprit français et le génie anglo-saxon. Le peu que les Anglais et les Français savent les uns des autres, ils l'ont appris de Maurois ; non que beaucoup d'autres ne s'y soient efforcés, depuis le XVIIe siècle. Mais Maurois seul paraît avoir réussi à mordre sur cette

masse d'ignorance réciproque. Tout cela est trop connu pour que nous nous y arrêtions. Ce qui l'est moins, c'est la mauvaise humeur que cette réussite éveilla chez quelques-uns. Je me rappelle la boutade d'un homme politique (il appartenait à l'Académie française, mais il n'est plus de ce monde) : « Maurois, me disait-il, abuse vraiment de la connaissance qu'il a d'une langue que personne ne parle. » Il n'abuse de rien, mais il est vrai qu'il administre mieux son talent qu'aucun de nous — en quoi il me semble digne d'être loué. On ne voit point la nécessité d'unir la maladresse à tous les dons de l'esprit. Il ne lui servirait à rien de savoir « mener sa barque » si elle n'était chargée d'une œuvre à la fois éclatante et profonde.

Car elle est profonde, en dépit de sa grâce légère et de son brillant.

Sous le beau palais que j'ai décrit, s'étend aussi un monde inconnu, plein de détours et de labyrinthes et qui est fait de toutes les amours et de toutes les souffrances d'une vie. Mais bien loin d'y attirer le lecteur inconnu, comme nous faisons presque tous, l'auteur de *Climats* y descend seul et rapporte lui-même, de ses propres abîmes, une flore et une faune qui s'animent et brillent soudain dans la pure clarté, aux yeux d'une foule immense d'admirateurs. Ces algues, ces coquillages des grandes profondeurs ont été choisis avec un tel discernement, une si curieuse divination, que chaque visiteur, chaque visiteuse les reconnaît pour siens.

Quelquefois, André Maurois ne revient de ses voyages au fond de lui-même qu'avec une goutte d'eau pure, une seule goutte, mais il y fait tenir un monde de sentiments : de ces récits de deux ou trois pages, je n'ai pu retrouver qu'un seul : *le Porche corinthien* (dans *Fragment d'un journal*). Je ne sais s'il a recueilli les autres brèves nouvelles dont j'ai gardé un souvenir émerveillé. *Climats*, roman aux vastes proportions, est tout composé de ces gouttelettes précieuses. Le miracle est que dans ce livre, le mieux fait pour instruire nos arrière-neveux des mœurs amoureuses d'un monde restreint d'après la guerre, des centaines de milliers de lectrices s'y soient reconnues. C'est qu'au lieu de les attirer et de les perdre dans son labyrinthe intérieur, l'auteur y a choisi lui-même, à leur

intention, entre tant de richesses, quelques éléments de ses personnages. De là peut-être, dans les héros inventés par Maurois, un excès des transparences. C'est une humanité de cristal. Il y manque un peu de cette buée qui flotte autour des grandes créations du génie. Comme il arrive dans les eaux trop pures, la clarté trompe sur la profondeur. Mais quoi ! C'est justement ce que nous éprouvons, parfois, avec Adolphe, ou avec madame de Chasteller.

Faut-il tout de même risquer une critique et mettre à notre tableau une ombre légère? Notre ami cède trop parfois au plaisir d'être compris. C'est enivrant que de rendre intelligible à des milliers de lecteurs ce qui intéressait jusqu'alors un petit nombre de spécialistes. Il arrive que le magicien du beau palais que j'ai décrit réduise un monde à une belle pomme rouge qu'il dépose dans la main du visiteur ébloui. Il écrira par exemple : « Un couvent est un lieu où un certain nombre d'hommes fuient la vie sociale et s'occupent de leur salut personnel ; égoïsme collectif qui, parce qu'il est collectif, redevient constructeur. » A première vue, que reprendre à cette définition ? Tout en semble vrai, et pourtant il y manque le mot essentiel : la Communion des Saints. Un homme qui entre au couvent croit à la Communion des Saints. C'est dire que son salut personnel est lié pour lui à celui du plus grand nombre possible de ses frères. La foi en la reversibilité des mérites donne leur sens à ces renoncements de chaque jour, de chaque heure. Et même si quelques moines glissent à l'égoïsme, l'institution ne tient que parce qu'elle est fondée sur cette croyance étrange et sublime que nous pouvons mériter, expier les uns pour les autres. Une petite armée de contemplatifs tient devant Dieu la place d'un monde tout occupé de ses délices et de ses crimes.

Mais je m'excuse de détacher ainsi et de critiquer un texte qui n'est qu'une note de lecture. Il ne faut point trop s'arrêter au revers d'un art si volontairement intelligible, et surtout ne point conclure de ce que j'en ai dit, qu'il n'use pas de toutes les ressources que l'auteur découvre dans la connaissance de soi-même.

Lorsque Maurois, biographe, se montre excellent (comme dans son admirable *Disraéli*), c'est qu'il a mis en pratique

ce que j'écrivais un jour : « Un auteur ne se décide à écrire une biographie entre mille autres que parce qu'avec ce maître choisi, il se sent accordé. Pour tenter l'approche d'un homme disparu depuis des années, la route la meilleure passe par nous-mêmes. »

Je me réjouis pour André Maurois de cette liberté où il se trouve à l'égard de son monde intérieur : comme il n'en est pas le prisonnier, il s'en évade et goûte tous les présents de la vie : les voyages, les lectures, la société, la conversation des femmes. Je lui envie cette curiosité des doctrines et des systèmes, cette aptitude à se tenir au courant de la science, et à dialoguer avec un bonheur égal sur tout ce que l'actualité lui propose. J'admire ce regard lucide sur le monde et que ne trouble aucun parti-pris. On rêve d'un journal qui remplacerait tous les autres, et qui serait rédigé par Lucien Romier et par André Maurois. Nous aurions enfin quelque chance de n'être pas dupes.

Quel rôle jouera à l'Académie un esprit aussi fin et qui eût rendu d'admirables services dans la Carrière? L'Académie est un lieu fait à souhait pour les diplomates refoulés. Je souhaite que notre ami y mette, au service des lettres, l'esprit de finesse dont Dieu le combla. Ce dont je me tiens en tout cas pour assuré, c'est qu'en dépit du ton solennel des séances et de la monotonie du Dictionnaire, l'auteur de *Bramble* est homme à se fort divertir dans notre Compagnie. Oui, plus j'y songe et plus je me persuade qu'il trouvera le moyen de beaucoup s'amuser chez nous.

FRANÇOIS MAURIAC

LETTRES

DE MADAME DE LA POUPELINIÈRE AU DUC DE RICHELIEU

Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de la Poupelinière *(on prononçait Poplinière) était né à Paris en* 1692. *Fils d'un receveur des finances, il était devenu fermier général en* 1718 *et il avait épousé en* 1737 *sa maîtresse, Thérèse des Hayes, que tout le monde appelait Thérèse Dancourt, parce que sa mère était la fameuse comédienne Mimi Dancourt.*

M. de la Poupelinière était fastueux. Dans sa maison de Passy et dans son hôtel de la rue Richelieu, il recevait le plus grand monde et donnait à souper aux artistes. Il avait un théâtre, un orchestre, des flatteurs et le meilleur cuisinier de Paris. Il protégeait Rameau, La Tour, Vaucanson, Marmontel, Carle van Loo ; il a écrit deux romans et il a composé la romance Petits oiseaux sous le feuillage, *que le sapeur Camembert chantait encore sous le Second Empire. Thérèse de la Poupelinière avait vingt ans de moins que son mari ; elle était brune, charmante, fine, spirituelle et intelligente. Elle préférait la musique de Rameau à celle de Jean-Jacques, qui lui en a gardé rancune. Elle aimait la bonne société et elle voulait plaire.*

C'est pendant l'hiver 1744-1745, *avant la campagne de Fontenoy, qu'elle devint la maîtresse du duc de Richelieu. Un jour, ils se parlèrent dans la galerie de Versailles et elle sentit que sa vie était prise :* « Je vous ai prédit tout ce qui est arrivé depuis, *a-t-elle écrit plus tard à son amant.* Je croyais même être tuée ou mise au couvent. Vous me répondîtes que vous le brûleriez. »

Leur liaison fit beaucoup de bruit et finit tragiquement. Mais l'histoire des mœurs du XVIIIe *siècle est encore obscurcie par les mémoires apocryphes que fabriquèrent Soulavie et le libraire Buisson entre* 1790 *et* 1802. *Dans cette collection de grivoiseries jacobines nos faussaires ont mis en bonne place le duc de Richelieu. Son nom, sa gloire, ses aventures étaient même d'un rapport si fructueux que deux éditeurs rivaux lui prêtèrent en même temps des* mémoires secrets, *qui, réimprimés, démarqués, amalgamés de toutes manières, ont entretenu jusqu'à nos jours sa légende de séducteur au cœur sec et contribué à donner au siècle sa réputation de libertinage glacé et de débauche pédante à la Valmont. Soulavie fait même dire au duc que sa maîtresse n'aimait que « par bon ton ».*

Or, il se trouve que les lettres d'amour de madame de la Poupelinière ne sont point perdues. Confisquée pendant la Révolution, dispersée entre plusieurs saisies, cette correspondance a subi bien des larcins. Quelques pièces sont, jusqu'à nos jours, demeurées dans des collections privées. Le célèbre amateur Leber hérite de trois billets qui se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque de Rouen. Mais le plus gros morceau — une cinquantaine de lettres — a été restitué, sous la Restauration, aux légitimes propriétaires et complété ensuite par rachats : nous devons à l'extrême libéralité de M. le duc de Richelieu, arrière-petit-neveu du maréchal, d'avoir pu prendre copie de ces précieux autographes.

Les lettres qui vont suivre datent de 1747-1748, *c'est-à-dire que, dans la chronologie sentimentale du temps, elles se situent à mi-chemin entre* Manon Lescaut *et la* Nouvelle Héloïse. *Richelieu, qui avait jusque-là combattu en Flandre, avait été désigné, à l'automne de* 1747, *pour commander à Gênes, où il réussit si bien qu'il fut nommé maréchal de France et investi d'honneurs exceptionnels par la ville qu'il avait protégée. Il ne quitta son commandement que le* 11 *octobre* 1748, *après la signature de la paix d'Aix-la-Chapelle.*

Madame de la Poupelinière avait trente-cinq ans et elle supportait l'absence de son amant avec une peine infinie. « Encore un jour et une nuit de passés, *lui écrit-elle une fois,* mais qu'est-ce qu'un grain de sable ôté d'une montagne ? » *Elle lui envoyait à chaque courrier un véritable volume ; les mots de*

passion venaient si pressés sous sa plume que, pour gagner du temps et de la place, elle les remplaçait par le signe + qui, pour eux deux, signifiait « mon cher amant, je t'adore » *et qu'elle répétait dix fois de suite.*

Elle souffre, elle se plaint, elle s'exalte, elle attend. Parmi tant de pages brûlantes, nous n'avons pu choisir qu'une petite poignée. Mais qu'importe? Comme Julie de Lespinasse à Guibert, c'est presque toujours la même lettre qu'elle écrit, toujours nouvelle et toujours imprévue, avec un pêle-mêle de tendresse, de délire et de fureur. « Il me semble, mon cœur, que quand j'ai bien écrit, j'ai fait mon devoir. Je me sens mieux avec moi. » *On dirait un fleuve de feu qui rejaillit sans repos. A travers les déchirements et les cris, on ne peut même pas déceler la marche de la passion : Madame de la Poupelinière semble être arrivée du premier coup au comble de l'enivrement, indifférente à tout et sans remords :*

Je vis, parce que je ne puis cesser de vivre... Je n'ai qu'une volonté, c'est de vous aimer toujours.

Mon cœur, quand pourrai-je te parler et te dire en un moment ce que j'écrivais en quatre heures, car il me semble qu'une caresse est un discours plus expressif que quatre pages... Il me semble que le temps que nous avons à passer est une montagne qui va m'accabler et que je ne cesse de la gratter tous les jours avec mes ongles... Je croyais que le cheval, les spectacles, les tourbillons me suffiraient, que je serais ma maîtresse ; j'éprouve bien que cela est d'un vide affreux et quand on a le cœur occupé, tout cela est fatigant et imbécile ; j'aime mieux rêver et m'occuper entièrement de mes calculs. Mon cœur, je vous pardonne de n'être pas de même, vous avez des bienséances d'état, mais dédommagez-m'en et veillez à ma conservation dans votre cœur, aimez-moi toujours et beaucoup, vous me le devez. Mon cœur, c'est moi qui te prie de m'aimer à présent et qui crains que ton amour ne s'efface, ne diminue ; tu me l'avais bien prédit que je t'aimerais comme cela et je m'en suis défendue tant que j'ai pu ; présentement je m'y livre avec fureur, et j'irais te trouver si je croyais y rester.

Mon cœur, je me suis ennuyée hier. Je m'ennuie partout... Si je vous ai avoué mes moments de langueur, il faut m'en

croire aussi que j'en ai de fureur pour vous désirer, pour me désespérer... Tout ce que je vois me fait vous étreindre davantage.

Je suis ensorcelée, je ne puis guérir, mon sang est du feu liquide.

Voici deux lettres qu'elle écrivit après le départ de Richelieu pour Gênes. Comme dans beaucoup d'autres, les nouvelles de sa propre santé y tiennent une grande place : elle souffrait d'une tumeur cancéreuse au sein, que les médecins soignaient par des « fondants ». Par ailleurs, la mission de Richelieu à Gênes lui semblait une pure corvée, sans la moindre espérance de gloire.

28 décembre 1747.

Ah ! quel bonheur, mon cher cœur, je tiens donc de tes lettres ! Tu m'aimes, mon cher amant, mon cœur ! Je voudrais t'envoyer ce courrier tout à l'heure et qu'il revînt aussitôt. Je t'adore, mon cœur ; sois bien heureux s'il te satisfait d'être aimé passionnément, tu as mon âme tout entière, je ne vis que pour toi, je ferai ce que tu voudras, rien ne me coûtera, fais sur cela tous les projets qui peuvent te contenter sans aucune réserve, je suis prête à te suivre, à remplir, à prévenir tous tes désirs. Je t'aime à la folie, j'ai un plaisir à te l'écrire qui se répand dans toutes mes veines. Mon cher cœur, je ne suis pas en état de te conseiller, je voudrais te tenir dans mes bras, ne jamais cesser de t'y serrer, être seule dans l'univers avec toi. Ah ! mon cher cœur, il m'a fallu laisser passer une demi-heure pour sortir de mes transports et je vous assure qu'il faut être forte pour ne se rien permettre de plus.

Mon cœur, vous me dites de vous encourager, vous avez raison, cela est nécessaire et je sens que la lettre que j'ai fermée hier et que je croyais envoyer par M. de Conflans n'est pas assez forte sur cela et pourrait vous nuire ; je vous y gronde trop, c'est l'effet de l'humeur que votre absence me donne, elle pourrait aussi par cette raison produire le même effet et vous rebuter, mais je ne le crois pas, vous m'aimez trop. Oui, mon cœur, il faut du courage et nous en aurons, nous arriverons à notre couronne, il faut seulement se bien porter et tout sacrifier à cela ; oublie-moi, mon cœur, si je suis un

obstacle à ta santé. L'entreprise est faite, elle est bonne ou mauvaise, vous avez eu tort ou raison, mais nous y sommes, il faut en sortir, nous n'y pouvons rien que de faire des provisions de toute espèce pour notre bonheur futur. Je vous assure que je vous rendrai fort heureux et je suis si sûre de cela que je pense que je n'ai que ma santé à ménager pour y suffire.

Il serait bien juste de retrancher de notre vie ce temps-ci que nous passons l'un sans l'autre et de plus dans des tourments affreux. Mais point de désirs inutiles ! S'il n'y avait qu'à désirer pour obtenir vraiment, je ne m'en tiendrais pas là ! Point de chimères ! Réparez bien votre santé, écrivons-nous souvent puisque c'est là notre seule jouissance, soyons sûrs l'un de l'autre, procurons-nous tout ce qui dépend de nous pour adoucir nos souffrances et enfin passons ce temps-ci le moins mal que nous pourrons, ne nous laissons point abattre et, au contraire, prenons une vigueur d'Hercule. Vous ne pouvez revenir, mon cœur, sans vous déshonorer et je ne veux pas que mon amant le soit. Je vous jure que ce n'est que pour vous, car pour moi qu'est-ce que cela me fait, et je le suis ; mais je me f... de tout l'univers ; mais vous ne m'aimeriez peut-être plus, vous auriez des reproches à me faire, et des reproches dans un ménage le dissolvent tôt ou tard — Ah ! Dieu, quelle réflexion ! — au lieu que, en restant, faisant bonne contenance, vous m'en aimerez mieux, vous me demanderez pardon, je vous excuserai, nous ne penserons qu'à nous aimer, à jouir de tout l'un par l'autre sans nous séparer. Quand il en sera temps, je me déferai de tout ce qui m'empêcherait d'être avec vous jour et nuit ; on dira : « Il l'aimait commodément, puisqu'il a été si longtemps à Gênes ! », je me f... de tout ce qu'on dira et irai tête baissée contre tout ce qui se présentera à moi ; rien ne me coûte pour ce que je veux, quand je suis assez échauffée pour me décider, j'abattrais un mur avec ma tête.

Ah ! mon Dieu, mon cœur, cela se peut-il ? On m'avertit que le courrier part demain, cela serait affreux, je n'aurai pas le temps de vous rien dire et j'ai été forcée de perdre toute cette journée-ci ; j'ai été obligée d'aller à la Muette ce matin, à 11 heures, et de vous quitter pour aller voir le métier de Vaucanson, qui fait des étoffes tout seul. Cette après-dînée,

j'ai consenti à aller chez le prince de Gotha entendre de la piètre musique ; cela me désespère, j'ai pensé que je pouvais donner ce temps aux bienséances, cela me prouve que celui que je ne passe pas avec vous est perdu sans ressource. Allons, dépêchons-nous ; heureusement que j'ai pris des avances dans la lettre que je comptais envoyer par Patocca, mais j'ai changé d'avis et votre lettre m'a renflammée de façon à me dédire presque de tous les raisonnements que j'y ai faits, et puis je n'étais pas libre, je n'ai pu vous appeler « mon cœur, mon cher cœur », car c'est mon nom de baptême et le vôtre. Si vous trouvez dans ma lettre quelque chose qui vous déplaise, je l'abjure et vous pouvez l'interpréter comme vous l'aimerez mieux, je vous surpasserai sur tout. Je vous adore, mon cher cœur, et ce mot ne dit rien encore.

Sans date.

Je puis encore vous écrire et ma lettre sera en trois volumes. J'ai le temps jusqu'à demain au soir, à ce que dit madame T...[1]. C'est bien la plus grande preuve de confiance que je puisse vous donner, mon cœur, après toutes celles que vous avez déjà reçues de moi, que de me permettre le verbiage que je vous fais, mais si je m'en tenais seulement au texte cela serait trop tôt fait. Je vous aime passionnément. Je crois que je vous aimerai toujours, je le veux et je me désespère de ne vous point voir. Je sens que tout cela existe chez moi de la même force et que vous me l'inspirez également. Tous les lieux où je vais me présentent des souvenirs qui me percent le cœur et tous les jours de ma vie j'y trouve de semblables époques.

Vous êtes à mille lieues de moi, mon cœur, c'est ma ressource d'espérer que cela vous afflige autant que moi, mais voilà trois voyages que vous avez été forcé de faire depuis que vous m'aimez, qui sont bien incompatibles avec une grande passion. Il me semble que si le sort m'eût mis à votre place, je n'en aurais fait aucun. C'est vous accuser, mon cœur, mais je ne vous en aime pas moins et puis je ne puis raisonner sur cela. Je n'y entends rien. Ce n'est pas votre faute apparemment, vous me l'avez dit et je veux vous croire. Mon cœur, où est le soir après souper que vous me disiez : « Je songe à

1. Madame de Tencin, appelée ailleurs *ma voisine* ou *la voisine*.

faire un arrangement pour mon Languedoc [1] ; il me serait insupportable de vous quitter, je ne le pourrais pas. » Ah ! mon cœur, que tout cela me fait de mal, que je souffre ! Cela me fait bien rêver et me cause réellement des douleurs partout. Je ne suis pas maîtresse de la comparaison, elle se fait malgré moi.

Madame T..., qui vous pressait beaucoup sur ce voyage, n'en est pas contente, à ce qu'il me semble, et elle est de mon avis : quand on est éloigné de ce pays-ci, on a toujours tort. Elle a bien des détails à vous mander sur cela. Pour moi, je ne veux pas y joindre mes avis ; *primo*, ils seraient dictés par ma passion et suspects, puis je n'y entends rien et tout cela ne vous fera pas revenir. Cela ne servirait que pour l'avenir et peut-être vous corrigerez-vous.

Je me flatte même que vous n'acquérerez pas assez de cette gloire que vous avez si avidement courue pour vous satisfaire et vous payer de la peine que vous avez prise. Je ne dis pas : de ce que vous y sacrifiez, car vous me trouverez toujours. Quelquefois, je désire que vous ne réussissiez pas. Mon cœur, je vous en demande pardon, mais je vous aime tant que je je ne songe qu'aux moyens de vous avoir. Il n'y en a point que je n'acceptasse. Celui de vous voir prendre Turin, s'il était le plus court pour vous satisfaire, j'y consentirais, mais ce ne serait que le moyen d'augmenter votre ambition ; je choisirais que l'on vous fît prisonnier, cela est arrivé à de grands hommes, et peut-être un peu plus encore, et que vous revinssiez. Je vous demande pardon, mon cœur. Hélas ! vous m'en aimerez peut-être moins, mais je vous désire avec fureur et tout me paraît bon pourvu que je vous obtienne.

Je ne me sens aucune grandeur d'âme quand elle combat avec ma passion et l'on n'en peut avoir, à ce que je crois, que pour les choses indifférentes. C'est n'en point avoir. Eh bien ! je n'en ai point, je n'ai que de l'amour pour mon cher amant, pour mon cœur. Ah ! que vous êtes loin et pour longtemps ! Quel refrain ! J'aurais grand besoin de vous pour ma santé, mon cœur, car je crois l'agitation où je suis bien malsaine ; j'en aurais d'une autre espèce si vous étiez ici.

1. Richelieu était lieutenant-général et commandant du Languedoc. Il devait s'y rendre pour tenir les États.

On me fait reprendre des eaux de la Mothe qui me purgent un peu. Mon sein est le même. Je prendrai ce fondant de Rotrou, non pour dissoudre — on ne l'espère pas — mais pour prévenir de nouvelles glandes et engorgements, briser la lymphe, etc. Il n'y aurait pas de meilleur remède pour moi que celui que vous m'avez promis, mais j'en désespère, y renonce et resterai dans l'état où je suis qui empirera par votre absence, votre séjour ! Voilà ma destinée et j'y suis condamnée à moins d'un miracle que l'on ne peut espérer d'aucune façon. Ah ! mon cœur, tous ces retours sur moi me donnent quelquefois des agonies si violentes que je me trouve mal. Madame du T...[1] ne veut pas que je prenne des fondants ; cependant Astruc dit qu'on le donne aux enfants d'un an ; jugez ce que cela fera sur un Turc. Je sens cependant le fond de mon tempérament un peu altéré. Mon cœur, j'ai l'amour le plus tendre et je suis malade. Voilà une situation bien différente de celle où vous m'avez trouvée. Tout ce que je vous écris là est un faible tableau de ce qui se passe dans mon âme à tout moment et des réflexions qui m'assaillent malgré moi. Mon cœur, viens donc ! Et tous vos désirs et les miens n'avanceront pas d'une minute votre arrivée... C'est à se casser la tête, voilà ma barre de fer des Flandres, mais elle est devenue bien plus forte. Ce qui me désespère encore, c'est que je ne puis compter que le temps que vous êtes parti et ne le puis pour celui où je vous reverrai ; je puis dire : « Il y a un mois et trois jours », mais je ne puis dire : « Il m'en reste encore trois, quatre, cinq... » Si l'on vous assiège, il vous est impossible de partir ; le siège s'est fait l'an passé, au mois de janvier.

Ah ! mon cœur, j'ai tant fait que je me suis fait pleurer, j'ai une singulière tête et suis bien malheureusement née. Convenez encore, mon cœur, que j'aurais bien fait de végéter toute ma vie plutôt que d'être en proie à ma cruelle imagination. Je n'en ai que pour me déchirer. Hélas ! c'est tout mon bonheur, que vous n'en conveniez pas ou que vous n'y consentiez pas. Que deviendrais-je, mon cœur, si, dans le moment que vous lisez ceci, vous en étiez ennuyé ? Je ne le crois pas, je suis sûre que je vous fais pitié et que vous voudriez être avec moi. Vous m'avez recommandé en partant d'être tran-

1. Madame du Trésor.

quille, mais avez-vous cru de bonne foi que je le serais? Cela est impossible. Vous avez de l'occupation, des devoirs, de la fatigue, de l'ambition; moi, je n'ai que de l'amour et je ne suis occupée que de vous et je n'ai d'ailleurs aucune distraction; je n'en puis pas prendre, mais je n'en ai point.

Que faites-vous, mon cœur? Où êtes-vous? Moi qui voulais connaître votre appartement à Versailles, pour vous suivre dans les lieux que vous habitiez sans moi, qui ai été à Gennevilliers de même; que vous êtes loin de moi!

Votre sœur et votre fille sont très aimables; elles ont bien l'air de vous appartenir; vos enfants sont charmants, ce ne sont pas des enfants, ce sont des miniatures de vous, je les aime à la folie; ils ont de l'esprit comme j'en désirerais pour moi et de la raison, de la justesse, de la finesse; et ce n'est point prévention, tout le monde raffole de votre fille : elle est caressante, spirituelle, un bon cœur comme vous. C'est la seule joie qui puisse entrer dans mon âme que celle de la voir. Cela ne m'arrive pas souvent. Je n'ai pas encore pu trouver un jour à passer une heure seule avec votre sœur; elle en est fâchée. Elle est venue ici, on l'y a reçue froidement, poliment; elle y reviendra encore. Elle est charmante; on parle de tout devant elle sans qu'elle fasse la moindre question, ni réflexion; cela met bien à l'aise pour empêcher de rougir, ce qui est involontaire, car je ne rougirais pas de vous aimer comme je fais; je crois que c'est mon devoir, c'est au moins ma destinée et je m'y abandonne bien. Il ne se passe rien ici. Il semble que l'on ait pris un système général sur moi de me laisser faire mes volontés, jusqu'à un certain point cependant, de me demander de mes nouvelles sans s'en soucier et que le reste aille comme à l'ordinaire sans que j'y sois pour rien. Mon amie [1] partage le même sort. Je vais à Paris de même pour elle et l'on ne me dit rien.

On *désigne M. de la Poupelinière, qu'elle appelle aussi* cet homme, cet animal, ce monstre, ce marabou *ou, sans autre explication,* il. *C'est que M. de la Poupelinière était jaloux. Il soupçonnait l'infidélité de sa femme, qui tremblait d'être découverte, craignant le scandale pour elle-même et pour le*

1. Il s'agit de madame Digny ou d'Igny, cousine de madame de la Poupelinière et qui habitait avec elle.

duc. Bien que sans fortune, elle eût souhaité la séparation, si elle avait été certaine de pouvoir garder son amant. Mais elle le savait volage et elle redoutait son ambition, tout en se plaignant sans cesse qu'il n'ait pas dans le royaume la grande place due à ses talents. Le 11 *novembre* 1747, *elle lui envoyait même cette étonnante prophétie :* « Auriez-vous la folie de l'avenir? Je ne le crois pas, mais vous n'y parviendriez pas. Le Saxon *(le maréchal de Saxe)* engloutira tout dans l'histoire de votre temps et votre place sera dans les anecdotes secrètes de mauvais contes ; cela me met en fureur. »

Peu à peu, la vie conjugale était pour elle devenue un enfer. Marmontel, familier de la maison, en a laissé une description atroce. Encore n'avait-il pas tout vu. Entre M. de la Poupelinière et sa femme les scènes étaient fréquentes et violentes. Il la faisait espionner et, dans ses jours de colère, il la battait. En 1746, *par deux fois, étant au lit et enveloppée de pansements, elle avait appelé un commissaire du Châtelet pour se plaindre à lui d'avoir été injuriée, frappée, jetée à terre.* « Dans trois ans, *écrivait-elle encore à Richelieu,* nous nous sommes peu vus, mal à notre aise, dans le trouble toujours, une épée sur nos têtes, risquant notre vie à chaque instant... » *Pour faciliter leur rendez-vous, Richelieu eut l'audace extraordinaire de louer, au nom d'un certain Berger, la maison contiguë à l'hôtel de la Poupelinière et il fit pratiquer entre les deux édifices un passage secret, qui s'ouvrait par la plaque de cheminée dans l'appartement de Thérèse et, de l'autre côté, par un panneau de boiserie couvert d'une glace, dans le cabinet de musique du faux locataire. C'est ce passage par la cheminée que madame de la Poupelinière appelle toujours* la bergère. « On s'accoutume si bien à tout, *écrit-elle une fois,* que je dors sur ma bergère, dont la seule idée m'a fait des frissonnements et des battements de cœur à mourir pendant plus d'un an. »

Mais voici qui est plus clair encore :

12 novembre 1747.

... Je n'ai pas revu madame de B... [1] ; elle m'avait pourtant promis de revenir ; un souper, une gaudriole l'en a détournée apparemment ; il n'y a pas de mal et je mets votre tolé-

1. Madame de Boufflers.

rantisme à tout ; que cela est aisé, mon cher cœur, pour ce qui n'est pas vous ! Le trou de la sonnette est achevé et elle sonnera mardi ; cela sera bien commode pour des lettres ; le jour, je sens qu'il y a encore des précautions à prendre, mais je n'en aurai besoin qu'à votre retour. Qu'elle est froide, cette bergère, sans vous et quel dommage qu'elle ne serve pas ! Je conviens que si vous revenez comme du Languedoc, que je n'aurai rien à dire, mais je ne le crois pas ; vous vous illusionnez, encore une fois dit : je suis incrédule, c'est précisément votre envers ; si je me trompe, j'en serai bien aise. Je fais boucher par un berger la bergère de mon côté afin qu'on n'y fasse jamais de chaleur ; les inconvénients en sont grands, la fumée lui gâterait le teint, la marquerait, et si l'on avait besoin d'y remettre du blanc, il paraîtrait sur le noir ; de plus, elle est trop mince et pourrait casser, à ce que dit son gouverneur. Mais il est vrai que c'est une grande ressource de moins, car en supposant quelque inquiétude fondée par ces coquins, en faisant allumer dans le moment, ce serait le diable à chercher et je serais fort tranquille ; mais je me détermine à boucher ; je crois que ce sera aussi votre avis : cela vous est si naturel par l'habitude que vous avez de remplir les vides.

Madame de la Poupelinière raconte quelques-unes des querelles du ménage. Mais elle a une telle aversion pour son mari qu'elle lui en veut d'être silencieux et complaisant. Et puis, elle a honte de tant de misères.

9 décembre 1747.

... On ne comprend rien à cet animal ; il vient de m'envoyer vingt-cinq louis que je lui ai demandés fort poliment ; cela me met en fureur, je voudrais qu'il me les eût refusés, je le hais à mort et je ne suis pas encore tranquille quand je le vois, il me choque toujours. Je vous assure qu'il m'avait bien fasciné les yeux et les oreilles, car c'est un sot à bien des égards. De quels vilains détails je vous entretiens, mon cœur ! Quand vous aviez madame de Rohan et tant d'autres, vous n'avez jamais été dans l'ordure comme vous y êtes avec moi jusqu'au cou ; c'est un de mes chagrins ; il ne faudrait que des fleurs pour mon amant, mais je n'en ai aucune, mon cœur. Elles ne vous ont pas aimé comme je vous aime, voilà mon

dédommagement, et je suis bien sûre que si vous y réfléchissez sans prévention, je les passe toutes...

Les intrigues, la correspondance et les rendez-vous des deux amants n'avaient pu rester secrets. Ils avaient dû se confier à des secrétaires, à des courriers, aux gens du duc. La femme de chambre de Thérèse connaissait la bergère, *un valet de la Poupelinière également. La malheureuse femme vivait sous la menace. On devine un chantage continuel des coquins qui la servent, qui la volent et qui se volent entre eux.*

Sans date.

Je ne suis point étonnée des contrariétés que vous trouvez dans mes lettres pour cet homme ; si je vous écrivais plus souvent, vous en trouveriez encore davantage. Souvenez-vous donc qu'il m'est fort important de savoir ce qu'il a dans l'âme et que mes craintes et terreurs paniques me le font juger par un regard sombre, une parole de travers que j'interprète selon ce que je crains, que j'explique de même ses bonnes humeurs et que j'ai beau faire, mes excessives frayeurs ou confiances m'y trompent toujours. De plus, il est dissimulé et inconséquent, il n'y a que sur sa vanité qu'on peut compter sûrement — encore s'y méprend-on parce qu'il l'entend souvent très mal. Si je n'avais que cela à faire, je le jouerais par-dessous jambe, mais, mon cœur, puis-je faire autre chose que de penser à vous? De plus, je suis à vous, cela seul me met à mille lieues de tout ce qu'il faudrait faire et je craindrais de m'en rapprocher. Mais je crois être bien sûre qu'il vous a toujours dans la tête ; il change de visage quand on nomme votre nom, et moi aussi, voilà ce qu'il y a d'affreux ; du moins, je crois m'en apercevoir pour lui ; madame D... le croit aussi, mais elle est comme vous, elle croit tout ce qu'elle imagine. Je n'ai pas autre chose à faire que ce que je vous ai mandé hier, encore ne suis-je pas à l'abri de mille petites tracasseries domestiques... Ce sont des bêtises, mais ma dépendance m'en fait un chagrin réel. Eh ! mon cœur, quand serai-je tranquille?

15 avril 1748.

Mon cœur, rien de plus. Il n'a pas été voir cette femme ; je crois qu'il l'évite, je ne sais plus qu'en penser. Madame de B...

ne me conseille point de prendre sur moi le renvoi de La Haye ; elle dit qu'il faut laisser faire la voisine ; elle a raison, mais il faut s'en défaire à quelque prix de ce soit. De plus, cette Ménildot de Normandie va arriver à Passy ; vous vous souvenez bien qu'ils couchent ensemble ; il deviendra d'une force si insolente et si dangereuse qu'il faut absolument prévenir cela. Hé ! mon cœur, le temps viendra-t-il jamais où nous ne serons plus dans ces infâmes craintes, où nous ne dépendrons plus que de nous ? Mon cœur, qui me dirait l'avenir me ferait un grand plaisir ; hélas ! il pourrait de même m'affliger beaucoup.

Vous dites qu'on fait sa destinée, je le crois, mais il y a des événements qui renversent tout. Mon cœur, je rabâche sans doute et beaucoup, mais cela ne se peut autrement ; j'ai toujours les mêmes objets dans le cœur, dans la tête, devant les yeux, mon âme est déchirée continuellement de tout. Mon cœur, vous appelez mes lettres des trésors : vous êtes donc content d'en recevoir d'aussi longues ; vous y voyez tout ce qui se passe en moi, mes combats, mes incertitudes, mais n'y voyez de décidé que mon amour pour vous ; quoi qu'il m'arrive, j'y sacrifierai toujours tout. Je vous aime, mon cœur, mais je vous aime passionnément. Tout autre à ma place serait combattue sur tout le reste. Pardonnez-moi tout et croyez-moi, rien ne me fera changer ; ce ne sont pas vos avantages que j'aime et ce qui vous met au-dessus des autres, c'est votre personne, et je serais plus heureuse sûrement si vous étiez ou capucin ou savetier comme vous le proposez : vous seriez avec moi et plus à moi. Le généralat, la Cour, etc. feront toujours pour moi des distractions et des dissonances qui me poignarderont et peut-être me tueront.

Mon cœur, vous me dites que je n'ai de sentiment sur la musique que la mécanique ; mon cœur, vous ne vous rappelez donc pas celle de la *Reine de Navarre* ; si je suis jamais ma maîtresse, je ne veux plus en entendre d'autre, on me la jouera à mon réveil, l'après-dînée, le soir ; je la veux à tout moment et peu s'en faut que je ne vous blâme d'avoir été ému par une autre ; mon imagination se promène sur cela et je m'en alarme, c'est l'ombre d'une infidélité et pour ma tendresse, qui est extrême, c'est une perfidie. Puis-je être sensible pour

ce que je n'ai pas fait avec toi et puis-je trop chérir tout ce qui me rappelle l'amour que tu as eu pour moi, les degrés et les progrès que j'ai faits dans votre âme et ceux par lesquels vous m'avez fait passer? Mon cœur, vous m'avez beaucoup aimée et moi je vous aime beaucoup, voilà notre histoire qui m'arrache des larmes par le souvenir du passé et la crainte de l'avenir. Je ne vous mens point; ces idées-là me font pleurer malgré moi, comme je pleurais la veille de votre départ en tenant votre tasse. Je vous aime beaucoup, mon cœur.

Mon cœur, hier c'était le jour de Pâques, il fallait aller à la messe; j'y ai été avec ma cousine, madame de Souvré, et son mari; ils m'ont menée promener ensuite sur le rempart jusqu'à l'endroit où nous avons changé de chevaux pour aller à Vincennes. J'ai vu la place Royale; il y avait un an que je ne l'avais vue; tout cela est gravé dans ma mémoire. Ce n'est pas tout; c'est qu'en revenant, Souvré a eu envie d'aller voir la petite maison de M. de Chimènes. J'avais envoyé mon carrosse chez ma mère, ils m'y ont menée et n'ont pas voulu m'y laisser; ils m'ont menée dans cette maison; j'ai vu la vôtre, ce mur blanc, de ma vue, vos fenêtres; je me suis rappelé notre frayeur à pareil jour il y a deux ans; l'interruption de madame Digny qui crut voir cet animal dans le jardin et qui nous troubla si fort, les vers que vous fîtes pour moi, votre vue au concert spirituel. Mon cœur, je ne puis vous rendre les agonies que j'ai senties; j'ai dit que l'air me faisait mal, on m'a ramenée; j'aurais voulu y rester, j'aurais voulu n'y avoir pas été... Ah! mon cœur, vous êtes à Gênes et bien tourbillonné, bien distrait, pour vous représenter ce que j'ai senti. Je m'arrête, je ne puis continuer d'écrire, la dissimulation nécessaire pour Souvré m'a fait grand mal. Mon cœur, cela ne peut pas se rendre; toute ma tête est remplie de souvenirs qui déchirent mon cœur, mais qui me tuent, et il faut tout renfermer.

Sans date.

Mon cœur, bonjour, je m'éveille. Je me reproche toujours de ne pas mettre assez de caresses et de tendresse dans mes lettres, mais c'est que les expressions sont bien faibles pour rendre ce que je sens. J'ai été occupée de vous toute la nuit,

même dans mon sommeil, et j'ai une palpitation très forte en vous écrivant dans ce moment. Mon cher cœur, je voudrais que mon amour pût augmenter le vôtre, faire votre bonheur. Ah ! je voudrais vous voir, vous serrer dans mon sein, et cela ne se peut. Je me désespère. Voyez, mon cœur, si je ne sais pas me défendre des effets de l'absence et si elle diminue mes sentiments comme au commun des gens. Non, mon cœur, je vous aimerai toujours et aimer, pour moi, c'est idolâtrer, c'est en devenir folle.

Votre sœur vous a donc aussi mandé que je vous aimais beaucoup? Cela est bien aisé à voir en moi, même pour les gens les moins clairvoyants. Sitôt qu'il se présente quelque rapport à vous dans la conversation, il me prend un battement de cœur et un tremblement qui me ferait tomber si j'étais debout ; toute ma dissimulation échoue et je suis prête à l'avouer si l'on me questionnait. Je n'ai d'espion et de traître que moi. Vous devez vous souvenir que vous commenciez à lire dans mes yeux ce qui se passait dans mon âme. Ce monstre m'a surprise mille fois et personne ne lui en a tant appris que moi-même. Mon cœur, je voudrais être avec vous en toute liberté, ne m'occuper que de votre bonheur. Que j'aimerais à n'avoir que ce soin-là et que je serais industrieuse à le faire! En aimant bien, cela n'est pas difficile, il ne faut point d'art. Mais cela n'arrivera jamais. Je n'en crois plus vos pressentiments ; ils m'ont tant trompée ; et il ne faut rien espérer par la raison que nous ne sommes ni tout bons ni tout méchants. Voilà ce qui nous arrêtera toujours et nous fera traîner notre vie languissamment.

Mon cher cœur, vous avez bien pensé à moi dans le combat ; songiez-vous à vous garantir comme vous me l'avez promis le 28 décembre? Je suis sûre que non et que la fougue vous entraînait, c'est votre caractère. Quelles alarmes vous me causez, mon cœur! Je serais inquiète de vous voir sortir sans moi ; jugez de ce que je suis avec mille lieues de séparation et de vous savoir exposé à des dangers affreux. Vous êtes parti pour un petit voyage : qu'est-ce qu'un petit voyage pour vous? C'est tout au moins de reconnaître des postes, des batteries, le diable, car je me fais des idées affreuses. Eh ! vous dites que je fais le tourment de votre vie : jugez ce que vous

faites à la mienne et réfléchissez un moment sur le peu qui nous en reste à passer ensemble et tout ce que nous avons à craindre naturellement l'un et l'autre qui peut encore l'abréger. Me voilà plongée dans le noir le plus affreux. Oh ! mon cher cœur, reviens donc ! Vous n'aurez rien à porter à la bergère que votre corps gent *(sic)*. Tout y est, excepté vous. Je crois vous avoir mandé que je n'ai pas encore pu prendre sur moi d'y mettre le pied. Je vous attends et serai jusque-là intacte. J'ai des petits scrupules de religieuse, mais c'est à la suite des plus grands, je ne les ai pas seuls. Je vous aime passionnément. Je ne fais que cela et ne suis capable d'aucune chose...

Mon cœur, je vous demande en grâce d'apaiser une chimère qui me vient dans la tête : je vous en prie, ne montrez mes lettres à personne. Les hommes, volontiers, se permettent ces confidences et surtout dans la solitude d'amis où vous êtes. Je vous le demande en grâce. Qui que ce soit ne voit les vôtres, je n'en parle seulement pas. Que dites-vous de cet animal qui montrait les miennes à Lally quand j'étais fille ? Je n'en conclus pas que vous en deviez faire autant, mais je vous en prie cela me fâcherait beaucoup. Quand je parle des hommes, je ne vous mets pas du nombre, vous êtes un ange, vous l'êtes pour moi, je le crois ; mon petit enfant, je t'aime à la folie...

Mon cœur, les valets me feront tourner la tête. Je crois cet homme à la veille d'une scène avec moi ; il a été furieux que je fusse à Sceaux, allant lui à Versailles, et emmenant mes chevaux ; il y a deux jours qu'il ne m'a parlé. Je le laisse faire, c'est mon projet. Adieu, mon cher cœur. Voilà une lettre de votre amie. L'incertitude de votre courrier me fait finir. Comptez bien sur moi, je me conduirai très bien à tous égards. Mon cher cœur, mon plaisir cesse avec ma lettre et je retombe dans la plus grande tristesse.

J'oubliais de vous dire que Lowendal m'a dit que le maréchal de Saxe était fort mécontent et mettrait son bonnet de travers. Cela ne prouve rien. Il y a longtemps qu'il marche comme cela. Il n'est pas encore à Paris. + + +

Venez commander en Flandres.

De semaine en semaine, le drame se noue. Thérèse a démasqué un nouvel espion de son mari ; deux lettres de Richelieu lui ont été remises décachetées ; d'Argenson est venu la voir et lui a demandé à haute voix, devant plusieurs personnes, si elle voulait profiter d'un courrier pour Gênes ; les valets l'ont trompée sur le départ de la poste et elle en a manqué plusieurs. Et puis toujours des scènes.

20 novembre 1747.

Il y a trois jours que, pressée par des marchands, j'envoyai chercher Maisonneuve et lui donnai des mémoires à payer qui m'importunaient ; cela n'était pas cher, je crois cinquante ou soixante louis ; je m'en croyais débarrassée ; il me les rapporta le lendemain, en me disant que son maître l'avait pensé battre quand il les lui avait proposés, que cela venait apparemment de ce que je ne lui en avais pas parlé moi-même ; je partis sur-le-champ de ma chambre et les lui portai ; il me les arracha en me disant : « *Si vous n'avez point d'amitié, ayez au moins des égards !* » ; il y avait bien du monde dans la chambre, je sortis. Le soir, quand il rentra, je le priai de passer dans ma chambre, froidement, et lui demandai ce qu'il voulait dire par « *des égards* » ; il me répondit que j'étais une perfide créature, la plus ingrate, etc., enfin que j'avais *l'âme d'un loup enragé*, et sortit sans attendre ma réponse, après mille sottises de cette espèce...

Hier matin, j'envoyai chercher Vaucanson ; je lui dis que je ne pouvais plus tenir à cela, que l'état de tranquillité qu'il m'avait tant recommandé il y a huit jours et qu'il croyait si nécessaire pour ma santé était impossible et qu'il fallait mourir ou finir ceci ; il me dit qu'il lui parlerait. Il est revenu ce matin, après avoir eu avec lui une longue conférence à cœur ouvert, dans laquelle il a dit tous les griefs qu'il a contre moi. *Primo*, il veut absolument que madame Digny s'en aille, à cause qu'elle m'a servie dans mes amours avec vous et que présentement je lui rends ; il dit que tout Paris lui en parle : cela n'est pas vrai, je crois qu'il n'y a que La Haye qui dit tout ce qu'il peut contre elle ; il a ses raisons, c'est un autre épisode. Il ne dit de moi que ce qui peut ne le pas commettre. Il me reproche d'avoir voulu être maîtresse du roi — quelle

bêtise ! — que j'ai été souper chez vous avec lui, que voilà comme vous m'avez séduite, que quand j'allais au château j'avais un signe avec vous pour vous avertir, que je vous écris tous les jours, que je ne suis venue à Paris que pour vous voir cet été quand vous y avez été, que c'est vous qui avez crié contre Passy à la Cour, qui m'avez conseillé d'être malade, que cependant il ne croit pas que vous ayez couché avec moi, que peut-être n'ai-je pas été si loin, mais qu'il n'en jurerait pas ; que si je ne trouve pas le moyen de renvoyer ma cousine et de lui faire prendre son parti d'elle-même, qu'il fera une scène vive et la mettra dehors, que si je consens à cela qu'il me rendra fort heureuse, que je mènerai la vie que je voudrais, qu'il me laisse la maîtresse de disposer de tout, de voir les gens qui me plairont, pourvu que je vive comme une femme raisonnable...

Elle est toujours malade. Il lui vient sans cesse de nouvelles grosseurs au sein avec des souffrances « supportables, mais continuelles », *qui ruinent son tempérament* « de Turc ». *Les médecins ne savent plus que tenter, allant des régimes anodins (de l'eau de Seltz dans du lait) aux partis désespérés (cautérisation des glandes). Elle s'inquiète.*

Sans date.

Je suis vieille, décrépite et je souhaite votre retour. Hélas ! C'est peut-être pour voir ma perte. Vous en aurez tant d'occasions de jolies femmes contre lesquelles vous n'avez jamais su tenir, que votre réputation et leur vanité vous amèneront. Ah ! mon cœur, que je me tourmente !...

Sans date.

Mon cher cœur, j'ai lu et relu votre lettre mille fois. Vous le voyez bien, je ne me plains pas de ce qui y est : c'est de ce qui n'y est pas. Il n'y a aucun des lieux communs de l'amour qui me font tant de plaisir à vous écrire et à répéter mille fois sans m'en lasser, m'épuiser ou même me satisfaire...

Sans date.

A l'égard de ma séparation, mon cœur, vous m'en parlez avec tant de réserve que cela me blesse ; du moins, cela me

met toutes sortes de choses dans la tête. Je sais bien que cela vient de votre extrême délicatesse pour ne me pas engager à prendre un parti dont je ne serais pas contente. Mais je crains aussi, mon cœur, que vous vouliez vous délivrer de la sorte d'engagements que cela vous ferait contracter avec moi. Les frais sont faits, mon cœur, de part et d'autre, et ne vous faites point d'illusion sur cela : vous n'entendrez jamais aucun reproche de ma part sur rien... Rien n'était si libre que ma volonté... J'ai tout prévu et j'ai consenti à tout dans le moment que je me suis donnée à vous...

Vers Pâques 1748.

Vos lettres sont bien différentes des miennes, mon cœur ; elles sont courtes, froides et distraites à l'excès... Mon cœur, reviens donc. Quelle funeste absence ! Il me prend des fureurs de vous revoir qui me font déraisonner. Mon cœur, plus je vais et moins je m'accoutume à être sans vous. Chaque jour, il me semble que je perds quelque chose... Que je suis triste et tourmentante. Je ne vois jamais rien dans l'avenir qui suspende mes tourments. Mais aussi, c'est que la vraisemblance s'y refuse. J'ai l'esprit trop géométrique pour me satisfaire des chimères qui font le bonheur des hommes en général. Je n'espère rien, peut-être pas de vous revoir.

Parfois, elle rêve que le duc marche dans la chambre et qu'il ouvre son rideau. Elle se désespère de s'être quelque jour refusée à lui :

Sans date.

Si dès le premier jour je n'eusse pas été une pauvre bête et folle et ridicule, nous n'en aurions pas tant ; que je pleure à présent tout ce que j'ai perdu et ce que je n'ai pas bien employé ! Au dernier bal, quand vous me disiez : « *Il y a deux ans, que vous étiez contente d'être avec moi et maintenant vous désirez d'être ailleurs* » ; mon cœur, je tombe à tes pieds, je suis dans la plus vive douleur de t'avoir affligé, j'ai pu en être capable, te forcer à ce reproche-là, j'en ai le cœur percé ; il fallait me souffleter et m'emmener, je te promets bien que cela ne m'arrivera plus et que si l'on me rendait un de ces instants-là,

j'en sentirais bien le prix. Mais voilà, ce que je vous demande, c'est de me défendre de moi. Je suis mon plus grand ennemi.

Entre eux, que d'obstacles! Quelles difficultés à se comprendre!

2 février 1748.

Ce qui fait encore la grande différence de nos opinions sur tout, c'est la bizarrerie de notre assortissement; nous nous rencontrons l'un et l'autre, comme un Chinois avec un Américain; nous nous convenons, à la bonne heure! Mais nous avons à nous instruire et nous rendre compte des mœurs, usages et principes ensuivants, et c'est selon le pays que nous choisirons pour habiter : si je vais dans le vôtre, vous m'apprendrez la langue; si vous êtes forcé de rester dans le mien, je ne vous apprendrai pas la mienne, mais vous oublierez la vôtre. Nous avons encore à faire entre nous un travail immense et que le temps et l'amitié fera sans que nous le sachions, mais je le sens bien, et d'ici là, soyons sur nos gardes l'un et l'autre; ne nous fâchons jamais, car nous sommes bien roides tous deux, du moins, moi, je m'en confesse et je crois que vous l'êtes autant.

La paix se négocia au printemps de 1748. L'accord entre la France et l'Angleterre fut signé le 30 avril. L'impératrice Marie-Thérèse y adhéra le 25 mai. L'Espagne ne se décida qu'en juin et Richelieu ne put rentrer aussitôt à Paris.

8 juin 1748, le matin.

J'ai eu une surprise hier au soir qui m'a fait grand plaisir : j'ai trouvé, en arrivant à ma bergère, votre lettre que le courrier de la République a apportée. J'allais rêver vis-à-vis, comme il m'arrive souvent sans espérance, et j'ai trouvé mon petit signal. Je l'ai lue bien avidement. Vous allez revenir et je ne serais pas étonnée un soir de vous trouver au même lieu de votre lettre. Mais que les distances sont cruelles! Vous ne saviez pas encore le 28 l'acceptation de l'impératrice; c'est tout au plus si vous en êtes informé maintenant...

Cet homme est à Versailles. Cela me fait toujours une sensation dont je ne suis pas maîtresse. J'ai encore cela à regretter, avec tout ce que je perds d'ailleurs. Ah! mon cher grenier, où êtes-vous? Si j'eusse été dans ce temps-là comme je suis, je ne pleurerais pas à présent, je serais heureuse. Mon cœur, je crois bien que vous m'aimez à présent autant que vous ayez jamais fait, il me faut toute la confiance que j'ai en vous pour en être persuadée; mais convenez que vous m'avez plus désirée et que dans le moment que vous parliez de quitter votre Languedoc, qui vous aurait proposé d'aller à Gênes aurait été bien rembarré, ou le jour que vous pleuriez dans mon cabinet que je fus chez madame Sebbeville. Mon cœur, m'aimez-vous bien? puis-je tout sur vous, comme vous êtes mon maître? Cela est-il bien égal? Pardon, mon cœur, je vous tourmente et inutilement, mais je ne puis y résister. Je vous aime à la folie et si je ne me retenais pas, je vous ordonnerais de partir tout à l'heure. Qu'est-ce que me font toutes les réserves? Il ne le faut pas cependant. Ah! mon cœur, que je vous aime et que je suis tourmentée de ne pas vous avoir. J'ai des excès de désirs qui me conduisent jusqu'à l'anéantissement, jusqu'à l'imbécillité.

Hevenschuand [1] et Vaucanson viennent par hasard de se trouver ici ensemble. Ils conviennent tous deux du principe de mon mal et du traitement. J'ai prié Hevens d'en faire un détail, je vous l'enverrai. Mais savez-vous ce qu'ils disent? C'est que mon mal est fort dangereux si je ne guéris pas, et que, pour guérir, il faut être pendant deux ans sans avoir aucune contention d'esprit pour quoi que ce soit, me coucher à dix heures, me lever à six et m'aller promener. Je suis morte, car je ne puis être deux ans sans penser, puisque je ne suis pas une minute. Au nom de Dieu, ne m'inquiétez pas. En vérité, j'ai peur. N'en ayez pas cependant, car tout cela se réduit à une lymphe aigrie et épaissie par la bile (qui cause mes taches qui ne sont pas des dartres dont Vaucanson m'a vue depuis douze ans) et qu'il faut briser et évacuer en fouettant le sang dans les vaisseaux. Le mercure en est chargé et l'antimoine et le gayac sont pour évacuer. Voilà très en bref le résultat, mais, mon cœur, je ne puis être deux

1. Médecin de la Faculté de Leyde qui soignait Madame de la Poupelinière.

ans sans penser quand j'ai des agonies à tout moment. Que je vous cause de chagrin ! N'en ayez que le moins que vous pouvez, vous en voyez les effets. Il faudrait donc ne pas vous écrire, ne pas penser à vous, car toute contention suspend le mouvement, et si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. Qu'on me fasse donc chou pendant deux ans ! Est-ce que je puis changer ma manière d'être et croient-ils que je pourrais vivre ? Cela me désole au lieu de me consoler et cependant cela est si nécessaire qu'ils m'ont dit naturellement que mon mal était mortel. Ah ! mon cœur, ils ne savent ce qu'ils disent. Je suis dans mon état naturel, je me porte bien. Ou bien venez donc m'enlever et m'emmener à Richelieu. Hélas ! que sais-je ? La tête me tourne. Il faut de la force pour soutenir tout cela. J'en aurai, mon cœur, j'en aurai.

Voilà la débâcle de Passy. Adieu, mon cœur, conduisez-vous bien, aimez-moi, revenez ; le reste ira comme il pourra.

13 juillet 1748.

Mon cher amant, mon cher cœur, que je suis contente de votre lettre ! J'y trouve de ces transports qui ressemblent un peu aux miens. Vous connaissez donc enfin ce que c'est que les désirs extrêmes qui agitent le sang et donnent une émotion qui finit par des battements de cœur et puis par un anéantissement total dont on ne sort qu'avec des larmes ; et puis, on recommence... Voilà ma vie. Quelquefois, mon cœur, je m'échauffe si fort l'imagination qu'il me semble que je m'élève dans mon lit de quatre pieds, je ne sens plus rien. Vous ne pouvez pas comprendre cela si vous ne l'avez pas éprouvé, mais cela m'a justifié toutes les extases.

Mon cher cœur, quand nous reverrons-nous ? Quel moment, mon cœur, qu'il est loin encore et que je le sens vivement ! Je n'ai rien pu savoir de votre congé par le public ; j'ai fait demander au roi et à la marquise quand vous reviendriez par M. de L... [1] : il m'a dit que le roi lui avait répondu que les affaires de Gênes n'étaient pas finies, qu'il fallait que vous restassiez à Gênes tant que M. de Braun resterait en Italie et que vous ne reviendriez que pour votre service. Cela m'a

1. Le maréchal de Lowendal.

outrée de fureur ! Vous n'êtes pas le pareil de M. de Braun ; vous n'êtes pas un simple lieutenant-général à rester en panne et attendre les mouvements et les ordres ; vous avez été là de si bonne grâce. Que craint-on ? Toute l'Europe est garante conjointement des préliminaires signés et la reine ne s'avisera pas d'attenter à effleurer ce traité de paix, à moins qu'elle ne veuille la Bourgogne. De plus, vous vous ruinez ; tout cela me désespère et j'en suis tombée dans un accès de mélancolie qui a fait pitié à madame de Boufflers. La voisine m'a dit que si vous vouliez revenir que l'on serait obligé d'en envoyer un autre ; je n'y conçois rien. Eh bien ! restez donc ! Mais quelle chienne de commission vous avez prise là ; je ne m'en dépars point et j'avais bien raison de pleurer.

On m'a dit, mon cœur, que vous aviez demandé les galères ; Dieu me préserve de m'y opposer, mais, mon cher cœur, comment les avez-vous désirées ? C'est un service que vous ne connaissez point, qui exige des voyages et de grandes absences et qui vous mêle avec la marine à tout moment. Le grand prieur y était bien embarrassé et il avait pris le parti, pour être le maître, d'être valet ; ce ne serait pas là le vôtre. Mais cela vous fatiguerait en huit jours, vous en seriez bien las ; il n'y a qu'un temps pour les querelles et les niches, il y en a un autre où l'on veut être en repos et cela ne se pourrait. Demandez à être fermier général, cela est plus difficile à accorder, mais est bien plus doux ; et puis, mon cœur, il n'y a que la résidence qui fasse obtenir ce qu'on demande ; ce ne sont pas les services, de votre espèce surtout. M. de la Vallière est grand fauconnier et gentilhomme de la Chambre et sera plus encore. On aime les gens qu'on voit. La demande des galères m'a affligée, j'ai cru voir que vous vouliez recourir encore ; je me suis calmée, cela n'est peut-être pas vrai. Je vous assure, mon cœur, que je compte pour rien en ceci, d'autant que j'ai fait mes preuves et que j'ai toujours sacrifié mes intérêts les plus chers à vos moindres fantaisies, mais je désire pour vous maintenant une vie moins agitée ; je crois que vous en avez grand besoin, car toutes vos courses et tous les tiraillements que vous avez éprouvés depuis que je vous connais vous ont dû épuiser beaucoup et ne vous ont rapporté que cela ; si ce sont des jouissances pour vous, à la bonne heure ! Mais

si ce n'en sont pas, quand jouirez-vous? Quelle vie, mon cœur! Si vous êtes forcé à rester jusqu'au mois de janvier, je serai encore six mois sans vous, six mois d'absence, mon cœur. Comment ferai-je? Et les révoltes, les cris n'y feront rien, cela est assommant! Mais faites ce qu'il faut, je ne crains pas vos reproches; si je vous engageais à mal faire, ce seraient les miens. Mais je vous désire avec la même impatience que si je devais vous voir ce soir et vous savez combien elle augmente en approchant du terme. Ah! mon cœur, qu'il s'en faut bien que je vous voie ce soir!

Mon cœur, vous me dites que vous avez toutes nos époques bien présentes; pour moi, je les écrirais jour par jour depuis le premier. Mon cœur, à quoi sommes-nous réservés? Qui m'aurait dit que les plus beaux moments de ma vie étaient ceux de mon grenier où je pleurais tant, dont je profitais si mal? Que je les regrette, mon cœur, et que je promettrais bien d'en faire un meilleur usage si on pouvait me les rendre! Je ne prends mon parti sur rien, j'ai l'imagination trop vive et les nerfs trop forts et tout ce que cela produit est de me tourmenter et de me percer de mille poignards; je m'abîme dans la mélancolie la plus douloureuse et, en conséquence, je mène la vie la plus triste.

Je n'ai pas encore mis du rouge, mon cœur; c'est un petit vœu que je vous ai fait qui me divertit; c'est une misère, mais les misères sont quelque chose quand on aime à la fureur; je veux savoir votre retour avant d'en remettre. Madame de Boufflers me disait :

— Le recevrez-vous fagotée comme vous êtes?

— Oui, madame, et il m'en saura bon gré...

Mon cœur, vous me mandez de bien songer aux aisances de notre réunion; mais sachez donc que je ne fais que cela depuis le jour de votre départ, parce qu'il faut prendre des habitudes de fort loin; j'ai renoncé à tout, je ne sors point pour avoir l'air d'aimer la retraite, je ne vois personne, je ne vais pas aux spectacles. Jugez, mon cher cœur, combien toutes ces précautions-là, dont la jouissance est retardée à l'infini, me coûtent et me désespèrent...

Je ne sais s'il vous arrive la même chose qu'à moi : j'écris devant ma femme de chambre et j'ai toutes les peines du

monde à ne pas exprimer sur mon visage et par mes gestes ce que je vous écris ; il m'échappe même quelques mots auxquels elle ne comprend rien ; mais je me retiens, car je suis accoutumée à avoir peur de tout. Mon cher amant, quand te reverrai-je ? Je vous recevrai bien, mon cher cœur. Votre lettre est bien courte, j'aurais bien voulu lire une centaine de pages sur ce ton-là.

14 août 1748.

Je me suis ménagée de revenir ici aujourd'hui pour vous écrire encore, mon cœur. Je n'ai pu voir la voisine ni savoir ses projets sur vous ; ma cousine y a été, qui m'a dit que vous vous désespérez de ne pas revenir ; je crois qu'il y a un peu de sa flagornerie pour me flatter que j'en suis cause, etc..., quoique ce soit un chagrin qui soit très naturel à tous égards. Cependant, mon cœur, il faut le modérer, l'impossibilité d'y remédier doit y servir beaucoup, et puis, mon cœur, nous avons à la fin un terme fixe et point chimérique pour nous revoir. Je crois que rien ne peut vous empêcher d'être ici au mois de décembre, de quelque façon que l'Europe s'arrange ; cela est fort loin, mais au moins cela est sûr. Je ne crois pas que l'on fasse la guerre cet hiver, même si tout se rompait ; il y a les garanties et bien d'autres assurances que je ne sais pas, mais que j'imagine. Cependant, si vous ne revenez que quand tout sera fait, vous pourriez bien y rester davantage, mais je me fie à vous et à mes combinaisons ; je crois que vous serez ici au mois de décembre ; je suis bien plus persuadée de cela que je ne l'étais de votre parole pour le mois de janvier l'an passé.

Mon cœur, c'est un grand bien que de savoir la fin de ses peines, de voir un but, de s'y acheminer, que tous les moments vous y mènent et de ne pas errer, comme nous faisions, dans l'infini de l'avenir ; cela augmente peut-être l'impatience, mais cela préserve du désespoir. Vous n'avez pas le temps de vous occuper de toutes ces réflexions, de calculer et de mesurer tout cela ; vous êtes trop distrait et trop vif, mais moi j'y pense sans cesse et voilà deux jours de moins depuis ma dernière lettre : cette façon de compter présentement fait tout le bonheur de ma vie ; je l'ai tant désirée et je me désespérais

de ne savoir sur quoi me fixer, si j'étais à la moitié du temps, au quart ; il y avait bientôt un an que je ne vous avais vu ; quelle différence, mon cœur, de compter du jour de votre départ ou de celui de votre retour ! Je ne me flatte pas trop, de peur de me tromper; je vous attends la veille de Noël. Mon cœur, c'est encore le quart d'une année et c'est peut-être la moitié de ma vie ; mais cela est sûr, il ne s'agit que d'y arriver. Je n'ai point de conseil à vous donner sur cela, car je n'en sais point. Pour moi, rien ne trompe l'attente perpétuelle où je suis et mes réflexions algébriques ; j'y suis plongée à un excès que mes actions ne sont souvent que des mouvements d'habitude sans m'en apercevoir. Mais est-il bien vrai que vous désirez tant de revenir après un an d'absence pour moi et de séjour pour ce qui a pu vivre avec vous? Je suis de trop bonne foi pour ne pas le croire ; je vous aime beaucoup et je veux vous aimer, cela me suffit et mon état est assez misérable pour n'y pas joindre ces doutes. Mon cœur, dans quatre mois, ... jours, ... heures, vous serez avec moi..., cela me donne une sensation bien vive et que je vous dois. Je voudrais bien que vous puissiez l'éprouver ; je crois que c'est l'électricité du cœur et, sûrement, il y en a quelques causes physiques : je le sens.

Mon cœur, ma cousine m'a parlé de l'article de votre lettre à la voisine qui parle de ma séparation ; n'en soyez point en peine, je la ferai quand je le pourrai. Votre éloignement est précieux, mais on ne peut rien toute seule, ce que je sens bien ; je mettrai tout à profit, mais il faut de la prudence et de l'habileté. La seule chose que je puis vous promettre avec certitude, c'est que rien ne m'empêchera de vous voir et d'être tout entière à vous, je vous sacrifierai tout...

Vous n'avez guère écrit à notre amie après avoir reçu sa lettre par Picard.

J'ai été hier à l'Opéra, dans votre loge, mon cœur, pour la première fois, j'y étais à mon aise comme chez moi. A propos, la voisine se désespère pour M. de Cursay de ce qu'il a été battu, c'est-à-dire pour vous ; qu'est-ce que cela vous fait? Je n'y entends rien. Eh ! laissez donc cette fichue besogne et revenez en faire de bonne !

Le 28 novembre 1748, Thérèse assistait à une revue du maréchal de Saxe, plaine des Sablons. M. de la Poupelinière profita de cette absence pour fouiller minutieusement l'appartement de sa femme. Il était accompagné d'un avocat et de Vaucanson, qui frappait contre les murs pour découvrir le passage. Au terme de la perquisition, il réussit à ouvrir la cheminée. Aussitôt avertie, Thérèse accourut, accompagnée du maréchal. Ce que fut l'entrevue, on l'imagine facilement : Marmontel en donne un récit, sans doute quelque peu arrangé, mais dans un petit livre devenu fort rare, La cheminée de madame de la Poupelinière, *Émile Campardon a publié plusieurs pièces du procès. Thérèse fit front de son mieux. Au commissaire qui reçut sa déclaration, elle prétendit qu'en rentrant chez son mari elle avait été accueillie par « les injures les plus atroces et les plus diffamantes », qu'elle avait découvert avec surprise son appartement en désordre et le mur défoncé, que la cheminée était « ou une œuvre ancienne, ou une œuvre pratiquée par les amis ou parents du sieur de la Poupelinière..., avec la préméditation la plus noire et la plus atroce » ; qu'au surplus, on avait découvert le passage en son absence et qu'elle-même « succombant sous le poids des malheurs, des sévices et des mauvais traitements » avait enduré depuis des années « les horreurs et les mépris les plus cruels. »*

Elle se retira chez sa mère, chaussée d'Antin, puis rue Ventadour. Après un an de discussion, elle finit par obtenir une pension de son mari. Elle mourut du cancer en 1752. Richelieu ne cessa de la voir jusqu'à son dernier moment.

Le scandale n'avait pas dû troubler son amour. Mais à ce récit il ne peut y avoir de conclusion que de sa main :

Je n'ai qu'une recette, mon cœur, c'est de vous aimer... Elle m'a mal réussi, mais j'en suis assurément bien contente... Assurément, mon cœur, mes lettres ne sont pas faites pour être vues par des gens indifférents ; elles sont d'une naïveté qu'on prendrait bien pour de la bêtise et vous m'en aimeriez moins... On meurt en attendant et en désirant. Il faut jouir, mon cœur...

Lettres appartenant aux archives de Richelieu
mises en ordre et publiées par

PIERRE GAXOTTE

TISANE POUR TON RHUME

D'UNE main Jean-Marc Heaumelle tourna la poignée de la porte, de l'autre il appuya sur le ressort de son parapluie ruisselant. La porte s'ouvrit. Une odeur de graisse chaude se mêla à l'odeur de vêtements mouillés.

Jean-Marc examina les tables. Il ne restait qu'une seule place vide, la plus mauvaise naturellement. A grand'peine, il enfonça son parapluie parmi les autres dans un cylindre de tôle. L'étoffe glissa avec un bruit mou. Au-dessus, des paletots surchargeaient les patères.

Jean-Marc tira sa chaise ; les pieds grincèrent sur les dalles rouges saupoudrées de sciure de bois. La jeune femme assise en face leva brusquement la tête. Elle la rebaissa aussitôt. Entre ses coudes appuyés sur le papier à festons qui recouvrait la table, se détachait une grande feuille bleue assez froissée.

Jean-Marc lut avec soin le menu polycopié, puis il appela le garçon au veston de coutil blanc défraîchi.

— Un épinard, s'il vous plaît.

Le garçon exécuta un moulinet avec sa serviette et fit volte-face. On entendit crier dans l'entre-bâillement d'une porte : « Un épinard, un ! » Une voix répéta : « Un épinard, un... »

Quelques instants après, le garçon revint avec des couverts, du pain et un ravier plein de tomates. En face de Jean-Marc, la jeune femme replia sa lettre et la glissa sous son sac.

— Merci — dit-elle au garçon. — Et un quart de rouge.

Elle n'avait pas de chapeau et portait une robe bleu foncé avec une écharpe verte. Plusieurs bracelets d'argent ciselé cliquetaient à son poignet mince.

Un coude encore sur la table, les cils baissés, elle piqua une rondelle de tomate dont elle se mit à retirer les grains avec le bout de sa fourchette. « Ces tomates de Paris, pleines d'eau ! songeait-elle. Ça roule aux Halles et ça traîne aux devantures des boutiques ! Chez nous, les tomates lourdes et tièdes tombaient sur la terre chaude... Pourquoi y en a-t-il ici en novembre ? Ça ne pousse tout de même pas sur la place de la Concorde !... » Le regard de l'homme en face, qu'elle sentait sur elle, la gênait. « Quel ballot ! Il n'a jamais vu une femme bouffer des tomates ? Ne va-t-il pas cesser ? Il m'agace à la fin ! »

Elle leva les yeux. Elle s'aperçut alors que ce n'était pas elle que l'homme regardait, mais la porte vitrée de la crémerie, derrière.

Alors, il l'agaça encore plus.

« D'abord il a l'air d'un chou-fleur ! », pensa-t-elle.

Quand on posa sur la table le bifteck qu'elle avait commandé, on apporta en même temps la portion d'épinards du « Chou-fleur ». Quel âge pouvait-il avoir, ce type-là ? Plus vieux que Germain Nouvion, certainement plus de trente-cinq ans.

Elle avala deux ou trois bouchées de viande, puis elle repoussa son assiette. Son rouge à lèvres marqua la serviette de coton pelucheux. Elle reprit sa lettre et la déplia, tout en jetant un bref regard vers le « Chou-fleur ». Avait-il remarqué la feuille de papier bleuté ? Était-il capable de lire l'en-tête à l'envers : « *Grand Hôtel Miramar, 150 chambres, 100 salles de bains* » ? Il n'y a pas beaucoup de femmes de vingt-trois ans qui peuvent se vanter de recevoir des lettres d'un endroit pareil ! Germain avait-il une chambre avec une salle de bains ? Chaque fois qu'elle se la posait, cette question la mettait en furie.

Cependant le « Chou-fleur » finissait de manger ses épinards avec beaucoup de pain. Il récura son assiette à l'aide d'un morceau de mie. La jeune femme, d'un signe, fit comprendre au garçon qu'elle avait terminé. Le garçon emporta en même temps les deux assiettes sales.

D'un air un peu choqué, Jean-Marc vit s'éloigner le bifteck à peine entamé. « Il y a des gens qui se croient toujours obligés de faire les difficiles », pensa-t-il.

Puis il regarda de nouveau la porte. Presque malgré elle, la jeune femme se retourna à demi : rien que les lettres de porcelaine blanche disposées en arc-de-cercle sur la vitre : *Crémerie du Petit-Square* et, au delà, la pluie qui tombait, oblique et serrée.

Elle recommença à lire sa lettre. Le garçon apporta une orange et un café-filtre. Il mit l'orange devant la jeune femme et le café devant Jean-Marc.

— Garçon, — appela celui-ci, — je n'ai pas commandé...

Mais le garçon était déjà loin.

— On s'est trompé — dit la jeune femme avec un imperceptible sourire.

— En effet, mademoiselle. Je crois qu'il y a eu substitution...

Elle allongea le bras vers le filtre dont le support baignait dans une eau jaunâtre. Elle tendit l'orange qui roula vers le bord de l'assiette. Jean-Marc Heaumelle remercia, puis il se mit à déchiqueter l'écorce, tout en faisant une grimace pour que le liquide ne lui entrât pas dans les yeux. Des poignets de son complet noir sortaient des manchettes empesées, fermées par des boutons de nacre.

La jeune femme souleva le couvercle et secoua sa main :

— Zut !

— Vous auriez dû prendre garde... Cela paraît extrêmement chaud.

— Oui... et ils ne passent jamais.

Elle frotta ses doigts l'un contre l'autre. Elle saisit l'anse dans son mouchoir et but une gorgée de café brûlant. Puis elle déchira la feuille bleue en petits morceaux qu'elle garda dans le creux de sa main.

— Vous permettez... — dit Jean-Marc — je vais les donner au garçon. Il devrait y avoir des corbeilles à papier dans ces restaurants...

— Non. Merci.

Elle enfouit les morceaux dans son sac. Elle secoua un étui rouge, en fit sortir une cigarette.

— Quel mauvais temps nous avons aujourd'hui — dit Jean-Marc.

— Oui... Pour un sale temps...

— C'est particulièrement gênant, quand on a envie de marcher un peu.

— Vous voulez marcher? Eh bien alors!

— D'habitude, en sortant d'ici pour aller à mon bureau, je fais une petite promenade, toujours la même, du reste. C'est bon de prendre l'air. Mais par une pluie pareille, que voulez-vous?... Dans ces cas-là, je me demande toujours comment je pourrais tuer le temps.

— Un sacré problème!

Les dents d'or de Jean-Marc brillèrent. Tout autour des yeux de la jeune femme, la peau forma mille petits plis.

A chaque instant, on entendait la porte s'ouvrir, puis se refermer. La crémerie se vidait. Appuyé contre le comptoir, sa serviette sous le bras, le garçon parlait avec la patronne. Jean-Marc repoussa sa chaise et croisa les jambes.

— Vous venez souvent ici? — demanda-t-il.

— Ça dépend... Et vous?

— Moi, tous les jours. Vous comprenez, j'habite en dehors de Paris. J'arrive par le train, le matin. Alors je fais la journée anglaise. Je prends un bon repas avant de partir, un autre le soir. A midi, je mange tout juste un légume et un fruit. On travaille bien mieux après cela. On se sent léger.

— Possible. Moi, je mange à n'importe quelle heure.

— Vous êtes occupée dans ce quartier peut-être?

Jean-Marc rougit en posant cette question. Du revers de la main, la jeune fille chassa la fumée de sa cigarette.

— Oui — dit-elle. — C'est-à-dire... je suis artiste. Comprenez?

Il n'osa pas demander : « Quel genre d'artiste? » Il dit :

— Vous ne buvez pas votre café?

— Détestable.

Elle noya le bout de sa cigarette dans la soucoupe du filtre, puis elle en alluma une autre. Le garçon s'approcha de la table avec deux additions sur des feuillets roses. Les derniers clients, on avait hâte sans doute de les voir partir. La jeune fille remit son poudrier dans son sac. Sa peau était

claire, ses cils bruns, très longs. Après avoir payé, elle se leva. Jean-Marc, qui attendait sa monnaie, la vit décrocher un imperméable blanc. Elle vint reprendre sa cigarette posée au bord de l'assiette.

Avant d'enfiler son paletot, Jean-Marc fit descendre ses manches et en pinça le bord avec ses doigts. Puis il s'empara de son parapluie, seul maintenant dans le cylindre.

La jeune fille tira la porte à elle. Jean-Marc demanda :

— Vous n'avez pas peur de vous mouiller la tête?

— Mais non... il pleut à peine.

Or, il pleuvait à torrents. Un véritable déluge. Jean-Marc ouvrit son parapluie, avança d'un pas.

— Si vous allez dans cette direction...

L'un à côté de l'autre, ils marchèrent sur le trottoir. L'eau qui tombait ressemblait à de grosses cordes. La jeune fille se sentait assez humiliée de voir au-dessus d'elle cet énorme dais noir sur lequel tambourinaient les gouttes. « D'abord moi, je déteste les hommes à parapluie. » Ils traversèrent le boulevard Montparnasse par le passage clouté. « Pas désagréable, malgré tout, d'être abritée... » Elle désigna la terrasse du café du Dôme où le charbon rouge se consumait dans les braseros.

— C'est là que je vais.

Elle regarda son compagnon. Il souleva son chapeau. Il avait des cheveux blonds peu abondants, tout gris sur les tempes, et des yeux bleus, des yeux assez gentils.

— Je vous reverrai peut-être un jour... à la crémerie, — dit-il.

— Peut-être.

■

Le lendemain, Jean-Marc déjeuna à l'heure habituelle. Cette fois-ci, il y avait peu de monde dans la crémerie. Pourtant, il s'assit à la même place que la veille, celle des courants d'air.

Il mit beaucoup de temps pour manger ses choux de Bruxelles. Ensuite, il entama sa pomme. Il la coupa en toutes petites tranches. Il s'aperçut que les quartiers brunissaient

par places. Tout heureux d'avoir trouvé une occupation, il les gratta minutieusement. Puis — par exception — il s'offrit un *mendiant* après la pomme. On lui apporta trois figues, quelques amandes et quelques raisins secs. « On n'a pas grand chose pour son argent », pensa-t-il.

Il se décida, enfin, à demander l'addition. Soudain, il vit entrer la jeune fille de la veille, toujours sans chapeau. Un manteau noir et une écharpe de laine rouge.

— Tiens ! — dit-elle en apercevant Jean-Marc.

Elle s'assit en face de lui, souleva le menton pour dénouer son écharpe.

— Quelle chaleur ici !

— Et pour madame ce sera ? — demanda le garçon.

— Un yaourt.

— Vous n'avez donc pas faim ? — questionna Jean-Marc.

— J'ai mal à l'estomac.

— Ah ! Vous souffrez de l'estomac ?

— Non... Mais hier j'ai bu trop de cocktails.

Le garçon apporta un petit pot blanc couvert d'une rondelle de carton. Jean-Marc regarda les mains de la jeune femme retirer le couvercle. De longues mains qui semblaient à la fois douces, souples et adroites. Les ongles étaient bombés. Jean-Marc trouva ces mains étranges.

Quand elle eut vidé son pot de yaourt, la jeune fille en commanda un autre.

— Vous aimez boire des cocktails ? — demanda Jean-Marc.

— Oui. Ça fait passer le temps quand on est entre copains, vous comprenez.

— Je dois vous avouer que je suis d'une ignorance réelle pour tout ce qui concerne ces mélanges d'alcools.

— Oui ? C'est dommage.

Jean-Marc sourit aimablement.

— J'ai tort... je le reconnais.

Elle mit une petite montagne de sucre en poudre sur son deuxième yaourt, y tourna sa cuillère. Elle mangea la crème blanche, à petits coups, en inclinant le pot. Quand elle eut fini, elle renoua son écharpe et appela le garçon. « Heureusement que j'ai déjà payé, moi aussi », pensa Jean-Marc.

— Vous paraissez bien pressée, — dit-il.

— Oh ! non. Mais... Vous la trouvez drôle, cette boîte, vous ?

— Évidemment non. Mais enfin, elle est convenable. La cuisine est honnête. Par contre, ce n'est pas très distrayant, j'en conviens.

Comme il mettait son pardessus, la jeune fille, debout près de la porte, regardait dans la rue. Il crut qu'elle l'attendait, mais quand il fut près d'elle, elle parut toute surprise.

— Tiens, vous avez fini ?

Ils sortirent. Un soleil de novembre rose et voilé de brume éclairait la rue.

— Il fait beau — dit Jean-Marc. — Surtout quand on pense au temps d'hier. Je vais pouvoir faire le tour du Luxembourg avant de rentrer au bureau.

Ils suivirent la même rue que la veille, en sens inverse. Les talons hauts de la jeune fille claquaient contre le trottoir. Ses cheveux formaient plusieurs petits rouleaux lisses et serrés qui se soulevaient à chaque pas.

— Le Luxembourg, — dit-elle, — ce n'est pas mal.

Jean-Marc sourit :

— Vous comprenez, j'habite Meaux. Par conséquent je ne rentre pas pour déjeuner. Alors entre une heure et deux...

Ils étaient arrivés devant la grille du jardin. Une femme y entrait, poussant une voiture d'enfant. Jean-Marc s'effaça pour laisser passer la jeune fille. Elle marchait vite, les mains dans les poches de son manteau.

— Je vous disais, — reprit-il, — qu'entre une heure et deux je suis libre. J'en profite pour prendre un peu l'air.

— Tous les jours... Vous venez par le train ?

— Oui. Cela n'est pas trop long. Quarante-deux minutes ou quarante-six, quelquefois cinquante. Cela dépend des trains.

— Cinquante minutes ! Mais c'est formidable ! Et ça ne vous embête pas ?

— Je suis habitué.

Entre les troncs d'arbres pelés, des petits garçons en culottes bouffantes jouaient au ballon. Le soleil faisait une grande tache lumineuse parmi les nuages légèrement moutonnés. Soudain, la jeune fille se baissa et ramassa quelque

chose, une sorte de masse brune formée de brindilles enchevêtrées et de bouts de laine de toutes les couleurs.

Elle tourna et retourna l'objet dans ses mains. Elle n'avait pas remis ses gants. Comme tout à l'heure quand elles touchaient le pot de yaourt, ses mains, Jean-Marc les regarda avec un singulier bonheur.

— Un nid tombé — dit-elle. — Vous voyez, ils se sont servis de tous les restes jetés par les bonnes femmes qui viennent ici avec leur marmaille et leur tricot. Pas bêtes les oiseaux...

Elle rit. Jean-Marc rit aussi. Puis il se souvint que, quand il était enfant, il jouait dans les squares et sa mère tricotait en le gardant. Il se sentit un peu mal à l'aise. La jeune fille lança le nid qui roula au bord de l'allée.

— Meaux... c'est loin ce pays-là? — demanda-t-elle.

— Une quarantaine de kilomètres. Cinquante-six minutes de train, je crois vous l'avoir déjà dit.

— Et vous habitez seul là-bas?

— Non. Heureusement. J'ai une chère vieille maman qui prend soin de moi. Vous comprenez, j'aurais aussi bien pu trouver une situation dans une compagnie d'assurances à Meaux, mais ici je gagne 85 francs par mois en plus, frais de transports déduits. Cela vaut la peine, n'est-ce pas?

Elle ne répondit rien. Elle regardait les petites boules brunes qui pendaient aux branches des platanes. Une vapeur légère s'élevait du bassin. Jean-Marc s'arrêta.

— Il va falloir que je retourne... je le regrette.

La jeune fille hésita. « Rendez-vous avec Janine dans une heure. Pendant ce temps, être ici ou ailleurs, qu'est-ce que cela peut faire... Autant se balader avec cet idiot-là, du moment que Germain ne se décide pas à rappliquer... »

— Je retourne avec vous — dit-elle.

— Vraiment? C'est fort aimable. Je trouve très agréable de me promener en compagnie... D'habitude, je suis tout seul. Mais je ne vous dérange pas trop dans votre travail?

— Non.

Ils traversèrent le jardin, suivirent la rue Vavin et une partie du boulevard Montparnasse. Ils ne trouvaient plus rien à se dire. Enfin Jean-Marc désigna une grande maison

ornée de balcons de fer ; au-dessus de la porte, des nymphes sculptées laissaient flotter leurs cheveux.

— C'est là... mon bureau.

— Ah ! — dit la jeune fille.

Debout au bord du trottoir, les pieds un peu écartés, le menton en l'air, elle lut les mots gravés en lettres dorées sur une plaque de marbre noir : « *La Sollicitude* ».

— Comme c'est drôle... — reprit-elle — jamais je n'aurais cru qu'à Montparnasse il y eût des trucs dans ce genre. Je pensais qu'il n'y avait que des cafés ou des ateliers.

— Peut-être n'habitez-vous pas ce quartier depuis longtemps ? — demanda Jean-Marc.

— Oh ! si. Depuis cinq ans que je suis arrivée de mon patelin... Dieppe... vous connaissez peut-être ?

— Non.

— Je n'ai pas bougé d'ici.

Elle tournait ses chevilles vers l'extérieur et les redressait d'un mouvement machinal. Jean-Marc avait glissé sa main dans une poche de son veston. Il sortit un portefeuille. Il rougit. Depuis un moment il pensait à ce geste assez délicat.

— Mademoiselle, je vous demande de m'excuser. Je m'aperçois que je me suis promené avec vous sans même m'être présenté. C'est d'un sans-gêne...

La jeune fille prit la carte de visite qu'il lui tendit. Elle passa son pouce sur les caractères comme elle l'avait vu faire à Germain Nouvion. « Imprimée seulement. »

— Moi, — dit-elle, — je m'appelle Véra Soulinne.

— Soulinne ?

— Oui... Deux n, e.

— Eh bien ! j'ai été heureux, vraiment très heureux de passer ces quelques instants avec vous.

Jean-Marc franchit la porte voûtée surplombée des cheveux des nymphes et disparut.

■

Véra Soulinne traversa le boulevard. Un vent froid piquait son nez. D'une main elle tenait son écharpe, de l'autre elle balançait son sac en daim noir.

A la terrasse du café du Dôme, abritée par des cloisons de verre, elle salua d'un léger mouvement des paupières trois jeunes gens attablés devant des apéritifs ; puis elle descendit les escaliers du sous-sol.

— Trocadéro 26-19 — dit-elle à la téléphoniste.

Depuis le temps qu'elle demandait ce numéro, Véra le savait par cœur. Sans parler, la téléphoniste écrivit sur un bloc posé à côté d'une soucoupe pleine de pièces de monnaie. « La vache, pensa Véra, elle me fait la tête parce que je ne lui donne pas assez de pourboire... Si elle croit qu'elle va m'intimider ! »

Véra s'assit sur un tabouret près de l'entrée des toilettes pour dames.

« Maintenant, songea-t-elle, c'est le tour du « Cachalot ». Quel Zoo dans ce monde ! Celle-là aussi s'imagine qu'elle m'en impose. »

En face d'elle, à travers la porte vitrée d'une des cabines, un jeune homme téléphonait, une main passée dans la ceinture de son imperméable beige. Véra voyait les mouvements de sa bouche. Il riait en parlant, l'air satisfait. « Quelle nouille ! », pensa-t-elle.

Un cachalot, bien sûr, l'ancienne bonne qui avait élevé Germain Nouvion. Parce qu'elle était promue au rang de gouvernante, elle se croyait tous les droits. Avec sa robe couleur taupe et son espèce de cravate en cachemire... affreuse !...

— Cabine 3. C'est pour vous.

Véra se précipita, tira rageusement la porte, toujours dure à fermer.

— Allô. Madame Marguerite ? Ici Véra.

La voix de madame Marguerite résonna dans l'écouteur, assez lointaine, extrêmement douce :

— Bonjour, mademoiselle Véra. Vous allez toujours bien ?

— Bien ? Vous en avez de bonnes, vous ! Ah ! non alors ! Germain ne m'a pas écrit depuis neuf jours ! Pas une ligne ! Est-ce que vous vous rendez compte ? Qu'est-ce que j'ai moi sans ses lettres ? D'abord je suis sûre qu'il est là-bas avec une autre femme... Madame Marguerite, si vous ne me dites pas la vérité...

— Mais non, voyons, mademoiselle Véra (la voix répondait,

toujours plus douce... « on dirait qu'elle vous flanque un pot de miel à la tête »). Pourquoi voulez-vous qu'il soit parti avec une femme? Il n'a guère le temps d'écrire, comprenez-vous? Il travaille tellement... il prend des notes, beaucoup de notes... et vous savez comme il était fatigué en partant. Mais il vous écrira sûrement demain ou après-demain.

Véra tortillait les franges de son écharpe.

— Demain? Pensez-vous! Et vous devriez lire sa dernière lettre... Il me fait la morale : il y a un passage clouté devant l'académie où je pose, qu'il dit, je dois être prudente en le traversant... Combien de fois est-ce qu'il a traversé une rue à pied, lui, toujours dans sa bagnole? Il n'avait jamais vu un modèle de sa vie... il voulait en fourrer un avec un tas de bobards dans...

Du fond de l'appareil un bruit s'éleva, l'assourdit. On eût dit qu'on cognait les uns contre les autres d'énormes chaudrons. Madame Marguerite toussait, toussait.

— Je m'excuse, mademoiselle Véra. Ma toux me reprend quelquefois... Je vous assure que vous vous trompez. M. Germain a beaucoup d'affection pour vous. Mais en ce moment il est très surmené, très nerveux.

Véra prit l'écouteur dans son autre main et changea d'oreille. « Ah! oui elle sait manigancer, le « Cachalot »! On voit qu'elle est habituée... Elle doit être assise au bord du divan toute raide, avec l'appareil sur ses genoux... Comme lui, quel culot! Mais lui, il se couche sur le dos, la tête dans les coussins... »

— Madame Marguerite, est-ce que vous vous rendez compte? Il me laisse tomber maintenant, mais moi, je l'aime, je l'adore ... jamais je ne supporterai ... je le tuerai, madame Marguerite, je ne pourrai pas m'empêcher de le tuer ... et je me ficherai de tout, je resterai couchée toute la journée et je fumerai, je fumerai, ça me donnera mal à la gorge...

Les sanglots commençaient à l'étouffer. Elle dut raccrocher le récepteur.

Elle sanglotait encore en payant sa communication. La téléphoniste leva sur elle des yeux indifférents. En montant l'escalier, Véra se tamponna les paupières avec une petite serviette de papier crêpé. Le garçon, à qui elle commanderait

un Cinzano, et Janine et tout le monde comprendrait qu'elle était malheureuse. Tant mieux.

Elle prit place à une table et elle sortit de son sac la lettre de Germain. Elle l'avait recollée avec du papier de timbre.

■

Dans la poche intérieure de son paletot, Jean-Marc montra le bord de sa carte d'abonnement protégée par un étui de mica. L'homme en casquette lui fit signe de passer et déjà il s'occupait du voyageur suivant. Depuis huit ans que M. Heaumelle allait chaque jour à Paris et en revenait, il était connu par tous les employés de la gare de Meaux.

Jean-Marc referma son paletot et franchit la sortie. Les larges pavés de la place, éclairée par quelques réverbères, résonnèrent sous ses pas. Un étroit trottoir bordait la rue Anne-de-Gonzague. Jamais il ne serait venu à l'idée de Jean-Marc de suivre, pour rentrer chez lui, un autre chemin. Mais il marchait beaucoup plus vite que de coutume.

Pour la première fois depuis qu'il travaillait à *La Sollicitude*, il avait pris, à la gare de l'Est, le train de sept heures vingt au lieu de celui de six heures trente-quatre. Il arriverait donc avec quarante minutes de retard à la maison. En se hâtant, il gagnerait quatre, peut-être cinq minutes sur le trajet à pied. De toute façon sa mère l'aurait attendu plus d'une demi-heure...

Il avait pourtant bien prévu cela, du moins il aurait dû le prévoir, cet après-midi, quand il avait invité mademoiselle Véra Soulinne à boire un apéritif avec lui. Il n'avait pas calculé les minutes d'une façon aussi précise. « Je prendrai le train suivant. » Une décision brusque.

Mais aussi, pourquoi n'était-elle pas venue déjeuner à une heure, comme d'habitude? Depuis une semaine, elle venait chaque jour. Parfois elle mangeait, parfois elle ne prenait qu'un dessert. Une écharpe rouge ou bleue ou verte — toujours une couleur vive. Cette écharpe, en face de lui, plaisait à Jean-Marc.

Aujourd'hui, il avait attendu vainement jusqu'à deux heures

moins sept. Sept minutes pour aller de la crémerie à l'immeuble dont *La Sollicitude* occupait le rez-de-chaussée et le premier étage. Mais au moment où il allait sortir, il avait vu, à travers la vitre, une écharpe qu'il ne connaissait pas encore.

Un ton de reproche malgré lui.

— Ce n'est que maintenant que vous venez déjeuner, mademoiselle.

— Oui... et après? J'ai dormi jusqu'à midi vingt-cinq. Mais vous? Vous avez la tête de quelqu'un qui se fait du mauvais sang.

Ils étaient debout de chaque côté de la porte entr'ouverte. Le garçon s'approcha :

— Je vous demande pardon, monsieur, dame. Je suis obligé de fermer, à cause des courants d'air.

— Vous en faites pas, j'entre — dit Véra Soulinne.

Alors Jean-Marc eut une inspiration :

— N'y aurait-il pas moyen de vous voir aujourd'hui quand même? Je sors du bureau à six heures. Nous pourrions prendre un verre ensemble dans un petit café qui se trouve en face, sur le boulevard... mes camarades y vont souvent pour l'apéritif... je sais que c'est convenable... je vous attendrais devant, sur le trottoir, à six heures cinq. Cela se nomme : *le Bouquet des champs*.

Elle était venue, un peu en retard. « Elle avait le cafard », disait-elle. Elle portait une écharpe verte et blanche avec — pour autant que Jean-Marc en pouvait juger — des sortes de carreaux. Un demi pour lui ; un Cinzano pour elle.

Et voilà ! Prendre le train suivant, ça ne paraît pas avoir de l'importance.

La rue longeait la sacristie de la cathédrale. Jean-Marc croisa une ombre noire : un prêtre passait. Les réverbères faisaient luire les petits miroirs fixés à l'extérieur des maisons, contre les fenêtres. Jean-Marc releva le pan de son pardessus pour chercher sa clé dans sa poche.

A l'intérieur, la porte de l'appartement s'ornait d'une draperie. Pour la fermer, Jean-Marc poussa la porte avec son dos.

— Jean-Marc ! Mon Dieu... qu'est-il donc arrivé?

Dans le couloir étroit, encombré de meubles, sa mère venait à lui. Elle sortait de la cuisine.

— Tu ne peux pas savoir ce que tu m'as fait peur... tu n'as pas pu manquer ton train, c'est impossible.

Le son seul de cette voix, à la fois indigné et inquiet, agaça Jean-Marc. Il suspendit son manteau au meuble de bois sculpté : des cornes de cerf soutenues par deux ours debout et qui se donnaient les pattes.

— Dis-moi ce qui s'est passé, voyons... presque une heure que je me tourmente. Je me demandais s'il me fallait aller à la gare ou quoi. Je pensais à un accident, à tout...

— Je n'ai pas manqué le train — dit Jean-Marc.

— Alors?... Parle !

En exagérant la lenteur de ses mouvements, Jean-Marc alla vers la salle à manger, s'assit à la table carrée. Sa mère s'affairait autour de lui. Elle était petite, très mince. Son sternum faisait bomber une blouse en jersey beige que fermait une rangée de boules de verre. Jean-Marc s'accouda.

— C'était parfaitement inutile de t'inquiéter — dit-il. — J'ai pris le train de sept heures quinze tout simplement. Je ne rentre qu'une demi-heure plus tard. Je suis resté au bureau à bavarder avec le sous-chef. Qu'est-ce que cela a d'extraordinaire?

— Et tu ne t'es pas dit que pendant ce temps, moi... Bavarder avec le sous-chef !... Jean-Marc tu me fais beaucoup de peine.

Jean-Marc ne répondit pas. Il tira à lui la corbeille à pain et se tailla une large tranche. Il n'y avait qu'une assiette sur la table, avec un verre et la salière. Le soir, madame Heaumelle ne dînait pas. Elle grignotait quelque chose, à six heures, dans la cuisine. Quand son fils rentrait, elle le servait, puis elle s'asseyait en face de lui. Elle aimait le voir manger.

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir — demanda-t-il?

— Du veau avec des salsifis en sauce. Aussi du bouillon, si tu veux.

— Je n'ai pas faim. Donne-moi un bol de bouillon.

Madame Heaumelle retourna à la cuisine. Le bouillon mitonnait dans une marmite haute. Elle en remplit un bol en inclinant la louche d'aluminium. Il était rouge clair, fumant, avec de larges yeux. Jean-Marc l'aimait bien gras.

« On passe tout son temps à la cuisine pour son fils et voilà ce qu'il vous fait... »

Elle posa le bol sur l'assiette. Le pain craqua dans les doigts de Jean-Marc.

— C'était si important ce que tu avais à lui dire à ce sous-chef?

— Oui.

Jean-Marc but son bouillon qui lui brûla le palais. Sa mère s'était assise. « Cette habitude de demeurer là, toujours, pendant que je dîne... », pensa-t-il.

— Tu ne veux vraiment pas de salsifis? — demanda-t-elle.

— Il y a aussi un reste de pruneaux cuits.

— Des pruneaux... je veux bien.

Madame Heaumelle apporta un compotier en verre dentelé. Les pruneaux baignaient dans un jus épais. Jean-Marc cracha les noyaux en mettant sa main en écran devant sa bouche. Puis il recula sa chaise et sortit de sa poche *l'Intransigeant*.

Madame Heaumelle débarrassa la table. Elle remplaça la nappe par un tapis à franges. Le tapis représentait un doge de Venise suivi de ses esclaves et qui achetait des colliers à un marchand arabe. Derrière son journal déplié, Jean-Marc entendait sa mère aller et venir. Il y eut des bruits de vaisselle dans la cuisine. Elle avait préparé des salsifis en sauce... il les aimait particulièrement. Elle souffrait de rhumatismes articulaires dans la main gauche... elle avait du mal à plier les phalanges. Les salsifis, Jean-Marc ne savait pas très bien comment on les épluchait... il ne connaissait pas très bien non plus l'aspect qu'ils présentaient avant d'être cuits, brunâtres... assez sale... Mais il fallait du temps pour les gratter. Une heure, deux peut-être avec cette pauvre main...

Jean-Marc plia son journal. Il versa une pelletée de charbon dans la salamandre de l'antichambre. Le soir, c'était lui qui s'occupait des feux. Il fit un pas dans la cuisine.

— J'ai très mal à la tête, maman. Je crois que je vais me coucher.

Debout devant son garde-manger ouvert, madame Heaumelle ne répondit pas.

— J'espère que tu dormiras bien — reprit Jean-Marc.

— Après ce qui est arrivé?...

— Faut-il fermer les persiennes de ta chambre?

— Merci. Je le ferai moi-même.

« Elle boude, » se dit Jean-Marc. Quand il désobéissait, enfant, c'était aussi la tactique qu'elle employait. Elle boudait jusqu'à ce qu'il cédât. Cette fois-ci il ne céderait pas...

En quittant Véra il lui avait dit : « Puis-je espérer que nous nous retrouverons ici demain à la même heure?... » Quarante-cinq minutes dans un petit café en compagnie d'une jeune fille, voilà ce que lui reprochait sa mère. Tout son temps libre, ne le passait-il pas auprès de sa mère? Les 1 100 francs de son traitement, il les lui apportait régulièrement. C'était elle qui lui donnait ensuite son argent de poche... Il était plein de prévenances, le plus dévoué des fils... « Demain, avait répondu Véra Soulinne, oui, pourquoi pas? » « Je suis très ennuyé de partir si vite, mais je dois prendre mon train à la gare de l'Est. » « La gare de l'Est? Tiens, je n'y suis jamais allée, moi. Dieppe, c'est la gare Saint-Lazare. Une fois je vous accompagnerai... Je m'imaginerai que je pars pour un très grand voyage... Ça m'amuse, ces trucs. » Elle avait ajouté : « Mais pas ce soir, j'ai un rendez-vous. »

Dans le réduit qui lui servait de cabinet de toilette, lentement Jean-Marc commença à se déshabiller.

■

Jean-Marc tâtonna un certain temps, car il n'y avait pas de minuterie. Une corde servait de rampe à l'escalier étroit et raide. Par la fenêtre du palier, on distinguait une petite cour où poussait un arbre. Au-dessus des toits en zinc, le ciel nocturne paraissait presque violet.

La veille, au *Bouquet des champs*, Véra avait dit en posant son verre de Cinzano :

— Si vous voulez prendre le thé chez moi, demain, je vous invite... Un thé chez moi, vous savez, c'est quelque chose de tout à fait extraordinaire.

L'adresse griffonnée sur un papier... Jean-Marc s'en serait souvenu sans cela.

Il se sentit assez essoufflé quand il arriva au quatrième

étage — il n'avait que trente-huit ans pourtant... l'habitude d'un rez-de-chaussée.

La troisième porte à droite. Il frappa. Un bruit de pas rapides. Véra Soulinne parut sur le seuil. Elle portait un pyjama de soie rouge brique avec de larges pantalons. Ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules.

— Entrez et asseyez-vous.

La chambre, très petite, sembla à Jean-Marc toute pleine d'objets étranges. D'abord il n'osa rien regarder.

Il prit place au bord d'un divan étroit couvert d'une étoffe noire à grands dessins. Aux murs, contre un châle indien attaché avec des punaises, pendait un masque de terre cuite, chinois peut-être. Des fleurs oranges trempaient dans une tasse à oreilles sur une petite table.

— C'est charmant ici — dit Jean-Marc. — Vous devez vous plaire beaucoup dans cette chambre.

— Des jours, oui... des jours, elle me flanque le cafard.

Assise à côté de lui, Véra croisa les jambes. Jean-Marc vit ses petites sandales dorées, usées au bout. Il ne savait trop que faire de son chapeau posé sur son genou et de son paletot qu'il n'avait pas ôté.

— Débarrassez-vous donc de vos trucs — dit Véra en désignant une chaise basse.

Au-dessus du dossier, le mur s'ornait de plusieurs dessins sur des feuilles de papier gris : une femme en chemise vue de dos, devant son tub, une femme nue assise sur un bras de fauteuil, une autre, nue encore, enfilant un bas... Jean-Marc les examina avec attention.

— Il me semble que vous avez beaucoup de talent — dit-il.

— C'est un copain à moi qui a fait ça — dit Véra en allumant une cigarette. — C'est bien, vous ne trouvez pas? On dirait tout à fait un Modi.

— Un quoi?

— Modigliani... vous ne connaissez pas?

— Non — dit Jean-Marc. — Vous comprenez, jusqu'à présent mes occupations ne m'ont guère laissé le loisir d'étudier l'œuvre des peintres... et je le regrette.

Il se rassit. Une demi-écorce de pamplemousse, posée sur le parquet, servait de cendrier à Véra.

— Vous ne fumez pas ? — demanda-t-elle.

— Non. Jamais.

— Ah ! c'est vrai. Alors attendez... je vais préparer le thé.

Elle disparut derrière un rideau qui masquait un des angles de la pièce. Jean-Marc entendit frotter une allumette, puis il respira une odeur d'alcool à brûler. Au-dessus du divan, dans un cadre en métal, pendait une grande photographie : assise au volant dans une auto découverte, les cheveux ébouriffés, Véra, de toutes ses dents, riait.

Elle reparut, sa cigarette à la bouche.

— Je ne suis pas mal là-dessus, hein? Je ne sais pas conduire... mais on m'a prise ainsi pour rigoler... Dites, vous avez lu ça?

Elle désigna un livre ouvert, sur la table, le côté des pages en dessous. Elle le tendit à Jean-Marc.

— *La Route incertaine*, par Germain Nouvion. Non, je n'ai pas lu — dit-il. — Cela me paraît fort intéressant.

— Comme psychologie, c'est formidable. Tenez, vous pouvez lire la dédicace, si vous voulez.

Jean-Marc déchiffra à grand'peine, en éloignant le livre de ses yeux : « Pour Véra, qui est une si chère petite chose. Germain. »

— Ah ! vous connaissez l'auteur? — demanda-t-il.

— Oui... un de mes amis. Justement c'est lui qui a pris la photo avec moi dans sa voiture... un type extraordinairement calé.

— Je m'en doute.

Le livre était passablement défraîchi. Véra l'avait souvent prêté et plus souvent encore, dans ses moments de colère, elle l'envoyait promener d'un bout à l'autre de la pièce.

— Vous connaissez beaucoup de personnes intéressantes, il me semble — dit Jean-Marc, qui feuilletait le volume.

— Oui... Oh zut ! mon eau qui bout.

Elle bondit sur ses petits talons dorés, très hauts. Jean-Marc entendit des bruits d'assiette. Un couvercle roula par terre. Quelques instants plus tard, Véra revint en se courbant pour éviter le rideau. Sur la petite table elle posa un pot de faïence jaune et une boîte de fer blanc.

— Puis-je vous aider?

— Non.

Elle apporta deux tasses et versa le thé.

Ce n'était pas un thé ordinaire. Il y flottait de l'écorce de mandarine, une tranche de citron, deux clous de girofle et quelques grains d'anis.

— C'est exquis — dit Jean-Marc. — Jamais, jamais je n'ai bu de thé aussi merveilleux.

— Mon invention — dit Véra.

Elle était assise par terre. Elle ouvrit la boîte qui contenait de petits pains d'épice glacés de sucre blanc. Jean-Marc regarda l'heure à la pendulette qui battait sur la chaise basse. L'heure passait terriblement vite en compagnie de Véra. Depuis une semaine, il prenait chaque soir le train de sept heures vingt. Sa mère et lui n'échangeaient plus que quelques brèves paroles. Depuis deux jours, elle semblait vouloir cesser de lui poser des questions.

Au moment où Jean-Marc allait enfoncer ses dents dans son pain d'épice, trois coups frappés contre la porte ébranlèrent la poupée japonaise suspendue à la serrure par les nattes.

— Entre — cria Véra.

Une jeune femme blonde, toute petite, en robe bleue marine ornée d'un col blanc ouvrit la porte, projetant en avant les pieds de la poupée.

— Oh ! pardon... je ne savais pas... est-ce que je dérange ?

— Pas du tout — dit Véra.

Avec quelque cérémonie elle présenta :

— Mademoiselle Renée Tabouraux, mon amie.

Jean-Marc se leva, sa tasse dans une main, son gâteau dans l'autre.

— Enchanté... mademoiselle.

— Dis donc, mon chou, — dit Renée à Véra, — je n'ai plus une seule paire de bas entière... quelle sale camelote on vous vend ! Tu ne pourrais pas m'en prêter pour ce soir ?

Elle avait une voix aiguë que Jean-Marc trouva désagréable, mais il éprouvait une satisfaction singulière à penser qu'il connaissait une amie de Véra.

Véra ouvrit l'armoire à glace, pas très d'aplomb sur ses quatre pieds, et en sortit un paquet de bas beiges entremêlés.

Un morceau de crêpe Georgette roulé en boule tomba par terre ; elle le lança au fond de la pièce :

— Ce peignoir !... Et quand on en a besoin, on ne le trouve jamais.

Jean-Marc regarda le petit tas soyeux, vert pâle, s'aplatir légèrement sur la carpette. Un long vêtement en épais molleton violet pendu à un crochet dans la chambre de sa mère, voilà l'image qu'il se faisait jusqu'à présent d'un peignoir.

Véra s'était assise pour débrouiller les bas.

— Attends !... une paire qui va aller — dit-elle.

Elle vint sous la lampe. Les sourcils rapprochés, elle enfonça sa main dans les bas, les retourna et les rejeta sur son épaule avec une incroyable rapidité.

— Dis donc, Véra, — s'écria Renée, — tu as posé hier chez Chaminade? Moi, ce matin... Quel grand salaud ! On claquait de froid, et il n'a même pas voulu allumer le radiateur électrique.

— Faut pas te laisser faire... Moi, j'ai dit que s'il ne le mettait pas, le radiateur, je prendrais mes frusques et je ficherais le camp... Tiens, — ajouta-t-elle, — pas de maille sautée, tu as de la veine.

Renée reçut les bas en tampon dans la calotte du petit chapeau de feutre à plume droite qu'elle tenait à la main. Quand elle fut partie, Véra referma l'armoire à glace et dit à Jean-Marc :

— C'est ma voisine, une gentille gosse, n'est-ce pas?

Jean-Marc répondit « oui » distraitement. Il recommença à mâchonner son pain d'épice. Véra écrasa du sucre au fond de sa tasse. Elle possédait trois petites cuillères d'argent, dont une était bosselée. Jean-Marc, au bout d'un moment :

— Votre petite amie, si je comprends bien, fait... des séances de pose? Mais où?

— Dans des académies ou chez des peintres, ça dépend.

— Et alors vous?... aussi?

— Oui, — dit Véra d'un ton agacé, — pourquoi pas?

— Souvent?

— Pardi ! puisque c'est mon métier.

— Ah ! vous êtes modèle?

Jean-Marc leva les yeux vers le dessin qui représentait

une femme en chemise, vue de dos, la tête penchée vers son tub.

— Et on pose... comment? demanda-t-il.

Véra pensa : « Toute nue, ballot ! » Elle dit, vite :

— Oh ! pour le portrait, c'est-à-dire, la tête seulement. On arrange ça ensuite — ajouta-t-elle en désignant le dessin.

Jean-Marc mit sa tasse sur la petite table et sortit son mouchoir de sa poche pour s'essuyer la bouche. Véra, de nouveau assise à terre, les jambes croisées sous elle, tenait ses chevilles dans ses mains. A côté, le couvercle de la boîte de fer blanc lui servait d'assiette. Un tuyau, quelque part, émit une suite de petits sons rauques... Il faisait chaud dans la pièce.

— Si vous voulez du thé... il doit y en avoir encore au fond du pot — dit Véra.

— Non, merci. Il faudra, hélas ! que je vous demande la permission de m'en aller.

Les aiguilles de la pendulette tournaient vite, toujours plus vite. Jean-Marc courrait jusqu'à la station de métro Saint-Placide, courrait dans les escaliers, attraperait le train de vingt heures neuf, courrait de la gare de Meaux à la maison.

— J'ai passé un très, très bon moment ici, mademoiselle — dit-il. — Malheureusement, les meilleures choses ont une fin.

■

— Ils sont beaux, ma petite dame ! Achetez-moi donc des artichauts. Voyez-moi ça si c'est de la marchandise...

Madame Heaumelle s'arrêta. De ses doigts rouges et gonflés, la marchande écartait les feuilles d'un de ses artichauts. L'artichaut est bon pour le foie. Madame Heaumelle en choisit deux, qu'elle mit dans son sac en toile cirée déjà plein de légumes. Un petit bouquet dépassait : quatre roses, deux œillets, un brin de mimosa, enveloppés dans un cornet de papier transparent.

Madame Heaumelle paya et reprit le chemin de sa maison.

Elle fut très surprise de rencontrer, au bout de la rue Anne-de-Gonzague, madame Davignan. Pour aller au marché

d'habitude, la femme de l'agent de location ne passait point par là. Avait-elle du millet à prendre chez le grainetier? Derrière elle, à quelques pas de distance, sa femme de ménage portait deux filets vides.

Madame Davignan traversa la rue, un peu essoufflée.

— Madame Heaumelle... je suis contente de vous voir. Il y a longtemps que je n'ai pas pu vous demander des nouvelles... Comment va votre main?

— Toujours à peu près pareil.

— Pas mieux vraiment?

Madame Heaumelle plissa les lèvres :

— Cela dépend du temps qu'il fait... de l'humidité. Il y a des jours où ça fait plus mal que d'autres...

Elle retira son gant de fil et présenta à madame Davignan ses doigts raides aux articulations noueuses, aux ongles striés.

— Voyez, ce n'est pas bien beau... Jean-Marc doit me mener chez le médecin un de ces jours, mais vous savez leurs remèdes !

— Oui... en effet...

Madame Heaumelle semblait vouloir continuer son chemin. Madame Davignan fit quelques pas à côté d'elle. Son manteau noir orné d'un col en lapin se tendait sur ses hanches larges. Sur le trottoir d'en face, immobile, la femme de ménage attendait.

— Et Jean-Marc? Toujours très occupé? demanda madame Davignan.

— Oui.

— Je le pensais bien... Ainsi, avant-hier, j'étais allée à Paris, comme tous les mois, pour faire mes courses à la Samar ; vous savez, je profite du jour où mon mari ne dîne pas. J'ai été très étonnée de voir Jean-Marc monter dans mon train, celui de sept heures vingt. J'ai toujours cru que...

— Maintenant on le retient au bureau presque chaque soir — dit sèchement Madame Heaumelle.

Madame Davignan leva et abaissa son menton.

— Ah ! voilà... Mais, chère madame, je ne savais pas qu'en dehors de votre cousine Julie, vous aviez une parente à Paris?

— Mais non. Nous n'en avons pas.

— C'est bien ce que je m'étais dit... Ces filles d'à présent, elles arrêtent les jeunes gens pour leur demander n'importe quel petit renseignement... Une façon d'engager la conversation, elles sont malignes... Je n'aurais même pas fait attention, mais celle qui était avec Jean-Marc, elle était encore plus fardée que les autres et sans chapeau.

Madame Heaumelle marcha plus vite. Les anses de son sac lourd sciaient ses doigts. Madame Davignan glissa son mouchoir sous sa voilette pour essuyer son nez. Il faisait froid.

— Mais, — dit madame Heaumelle, — je ne vois pas du tout qui vous voulez dire... ah ! peut-être la nièce de son patron... elle est aussi employée à la Compagnie et souvent ils ont des choses à voir ensemble.

— Une toilette assez excentrique, il m'a semblé.

— Oh ! que voulez-vous ? Ces gens-là sont toujours plus riches qu'on ne croit !

Madame Davignan se souvint que madame Heaumelle disait volontiers aux personnes de sa connaissance : « Et voilà mon grand garçon qui ne se marie pas ! Dès que j'aborde ce sujet, il change le tour de la conversation ou bien il sort de la chambre... il est vrai que nous sommes si heureux tous les deux. Depuis la mort de mon pauvre mari, nous ne nous sommes pas quittés... »

Un certain temps que ces paroles, madame Heaumelle ne les prononçait plus.

« Il doit y avoir anguille sous roche, » pensa madame Davignan.

Les deux femmes se dirent au revoir devant la boutique du grainetier.

■

Madame Heaumelle enfila ses chaussons quadrillés et noua la cordelière de sa robe de chambre violette.

Pendant que l'eau chauffait, elle ouvrit les persiennes de la salle à manger. Le coffret de fausse laque, sur la console, s'éclaira soudain. Du revers de sa manche, madame Heaumelle en essuya la poussière.

Sur la toile cirée, à la cuisine, elle posa un bol et une tasse. Elle se levait toujours pour préparer le petit déjeuner avant le départ de son fils. Ce matin-là, quand elle éteignit le gaz, l'eau, depuis un moment, soulevait le couvercle de la bouilloire, éclaboussait le réchaud, giclait partout.

« Cette madame Davignan, quelle fine mouche! » pensa-t-elle.

La veille, elle n'avait pas parlé à Jean-Marc. Ce n'était pas la peine d'essayer... elle se mettrait en colère, il ne répondrait rien... après la nuit, elle serait plus calme. Or, elle n'avait pu fermer l'œil.

Madame Heaumelle versa l'eau sur le filtre de terre brune. Le bouton du couvercle était cassé depuis longtemps, elle l'avait recollé plusieurs fois déjà. Elle entendait le café qui coulait goutte à goutte. Dans l'antichambre, d'une voix impérieuse, elle cria : « Jean-Marc » puis elle alla ouvrir la porte d'entrée pour prendre la « flûte » appuyée dans l'encoignure, sur le paillasson.

Jean-Marc avait passé sa serviette entre les boutons de son gilet. Il remplit son bol, puis il approcha la cafetière de la tasse de sa mère.

— Non merci — dit-elle. — Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne veux pas tout de même prendre du café pour m'énerver encore plus.

— C'est peut-être que tu n'y mets pas assez de chicorée, — dit Jean-Marc, — la chicorée, ce n'est pas mauvais pour les nerfs.

— Je ferai le café comme je l'ai toujours fait. Si tu as d'autres idées maintenant, je le regrette.

Madame Heaumelle versa du lait dans sa tasse. Elle y trempa son pain cassé en petits morceaux. Jean-Marc buvait son café en maintenant la cuillère avec son index. Soudain, il mit le nez dans sa serviette et il éternua brusquement.

— Qu'est-ce que tu as? — demanda sa mère.

— Je crois que je me suis enrhumé cette nuit... j'avais froid dans mon lit; quand je me suis réveillé, l'édredon était par terre.

— Si tu as pris froid, ce n'est certainement pas ici — dit madame Heaumelle en haussant les épaules.

— Alors je ne vois pas...

— S'il y a des courants d'air ici, je me demande ce que cela doit être à la gare de l'Est !

Madame Heaumelle se leva pour sortir du placard une assiette. Jean-Marc vit sa natte grise qui pendait le long de son dos, attachée avec un ruban bleu. Parce qu'elle venait de se lever, la natte et le nœud étaient tout aplatis. Cette natte agaça Jean-Marc.

— Tu ne vas tout de même pas me reprocher de traverser la gare de l'Est deux fois par jour, maintenant ! — dit-il.

— Traverser ! Tu ferais mieux de dire : te promener sur le quai au lieu d'entrer dans le train.

— Alors, je n'ai même plus le droit de marcher un peu avant d'entrer dans un wagon plein de fumée...

— Jean-Marc ! — s'écria madame Heaumelle. — Je sais maintenant pourquoi tu rentres plus tard... Ce n'est pas vrai tes histoires de sous-chef... tu me mens... tu t'en vas traîner avec une gourgandine !

La peau des joues de Jean-Marc devint écarlate. Il pensa : « Elle m'a vu, ce n'est pas possible... » Il dit :

— Une quoi ? Et d'abord, cette jeune fille, c'est une artiste qui gagne sa vie... Oui, elle travaille !... Une quoi ? Je ne peux pas sortir avec qui bon me semble, alors ? Moi, qui passe ma vie à la maison avec toi ! Et si je ne rentrais pas dîner, ce soir !... Eh bien non, je ne rentrerai pas dîner !...

Il jeta sa serviette sur la table sans la plier.

— Et tu dîneras où ? — demanda madame Heaumelle.

— Où ça me plaira.

— Mais... c'est samedi !

Il sortit. Sa mère l'entendit décrocher son paletot.

— Tu rentreras à quelle heure ? — cria-t-elle du seuil de la cuisine.

— Je ne sais pas.

La porte d'entrée claqua à faire trembler toute la maison.

■

— Je me demande, moi, ce que vous avez.

— Mais rien. Les yeux me piquent un peu...

Jean-Marc passa ses doigts à travers les rosaces du dossier et tira la chaise paillée. Il s'assit à côté de Véra.

— Cela passera peut-être dans un moment.

Tout l'après-midi il s'était senti de très bonne humeur. Malgré le temps humide, il avait flâné devant les magasins. Il avait acheté une paire de jarretelles. Il était allé chez le coiffeur pour se faire couper les cheveux.

A sept heures et demie, au *Bouquet des champs*, il attendait Véra. Il l'avait invitée à dîner, le matin, à la crémerie.

— Ça colle.

Après avoir marché le long du boulevard Montparnasse, ils avaient suivi le boulevard Saint-Michel. Le brouillard tombait en fines gouttelettes qui restaient prises dans les cheveux de Véra. Les lumières se reflétaient dans l'asphalte luisant.

Jean-Marc ne savait pas où ils dîneraient. Chaque fois qu'on passait devant un restaurant, il consultait le menu affiché devant la porte. Il calculait le prix du repas « ... et puis ne pas s'empoisonner... »

Ils atteignirent la rue de l'École-de-Médecine. « Est-ce qu'on bouffera bientôt ? » se demandait Véra. « Si ça continue, on va se carapater jusqu'au Sacré-Cœur. »

Tout à coup, elle s'arrêta. Un énorme cuisinier en bois découpé désignait d'un doigt impérieux une porte entre deux rangées de buissons dans des caisses.

— Si on allait là...

Elle riait. Une goutte de pluie était tombée sur son nez. Jean-Marc craignit de la mécontenter en la faisant marcher encore.

— Oui, allons là — dit-il.

Les nappes et les serviettes étaient en toile à carreaux bleus et jaunes. Le tablier de la serveuse aussi. Par extraordinaire, Véra avait très faim. Elle demanda un bifteck aux pommes et recommanda que l'on mît beaucoup de frites. Jean-Marc choisit « une choucroute », parce que c'était bon marché et bon pour le rhume.

Le papier des murs imitait une vieille cretonne à personnages. On lisait sur des banderoles : « *Le temps fait passer l'amour. L'amour fait passer le temps.* »

— Ça c'est formidable ! — déclara Véra.

Elle avait mis beaucoup de rouge sur ses lèvres. Jean-Marc aimait la voir très fardée.

— Eh bien ! maintenant, je vais vous raconter quelque chose — dit-elle. — Figurez-vous que cet après-midi, j'ai acheté sept journaux — moi qui n'en achète jamais un, je ne sais pas ce qui m'a pris... Et voilà, en ouvrant le troisième, vous ne savez pas sur quoi je tombe? Un conte de Germain Nouvion...

Le journal, plié, gonflait son sac. Elle montra à Jean-Marc le titre en grosses capitales : *Une partie de pêche.* Au milieu du texte, un dessin représentait un jeune homme aux cheveux frisés, debout à l'avant d'un canot.

— Et vous savez, — continua Véra, — c'est moi qui lui ai donné cette idée... Une fois, nous nous sommes promenés dans les rues à quatre heures du matin tous les deux. Je lui ai raconté une histoire qui est arrivée à trois types de mon pays... ils étaient partis en mer, un s'est noyé...

Elle parlait si vite que Jean-Marc éprouvait quelque peine à suivre son récit.

— Alors, — continua-t-elle, — quand j'ai eu fini il m'a dit : « Ma petite Véra, ce que vous m'avez raconté est merveilleux, merveilleux. J'en ferai une nouvelle, vous pouvez en être sûre. » Il était heureux comme un gosse. C'est un type comme ça, Germain.

Elle avait demandé elle-même une carafe de vin blanc et elle remplissait son verre dès qu'elle l'avait vidé. Jean-Marc ne buvait pas beaucoup. Il tournait sa fourchette entre ses doigts pour enrouler la choucroute.

Sa tête s'alourdissait de plus en plus. Le rhume montait, enflait son cerveau, lui semblait-il. Entre les plats, Véra fumait, comme d'habitude, et cela le faisait tousser. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans la salle. Pourtant le bruit des voix et des couverts résonnait désagréablement.

Comme dessert, ils mangèrent chacun une tranche de tarte aux quetsches, passablement rassie. Véra, de plus en plus excitée, racontait maintenant une histoire de chasse au canard que Jean-Marc trouvait extrêmement difficile à comprendre.

— Vous paraissez avoir une grande expérience des choses de la campagne — lui dit-il.

— Oui... quand je suis ici, vous comprenez, j'ai envie d'y être, à la campagne, mais dès que je vais là-bas, ça me fout un de ces cafards ! Vous n'y allez jamais, vous?

— Une fois par an. Mes quinze jours de vacances, je les passe en Picardie avec ma mère.

— Ça alors ! Et est-ce qu'elle vous met des cols en chèvre de Mongolie, votre mère?

Jean-Marc se moucha avec grand bruit. Vraiment idiot de s'être enrhumé comme cela.

Véra demanda du café.

— Vous n'avez pas peur qu'il vous empêche de dormir ?

— Oh ! non, je n'ai quand même jamais sommeil.

— Jamais?

— Non, jamais. Et vous?

— Je me couche de bonne heure tous les soirs.

Véra trempa un morceau de sucre dans sa tasse et le suça : « Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda-t-elle. Veut-il que je le ramène dans ma chambre? Il est moche comme tout, mais ça ferait enrager Germain. Il mérite ça, Germain !... Pour un type moche, celui-ci est un type moche. Mais Germain ne le verra jamais... je lui expliquerai que c'est un jeune homme de famille, pas de Montparnasse, dans les assurances, et tout... Je crois que ma chemise jaune citron l'épaterait assez... »

On apporta un papier plié sur une assiette. Avant de payer l'addition, Jean-Marc examina attentivement les chiffres.

— Et maintenant, nous pourrions nous en aller — dit-il, d'un ton brusque.

« Il est de mauvaise humeur. Il a dépensé trop de sous — ou alors c'est la nouvelle de Germain... Jaloux? Non, trop ballot pour ça ! »

Ils sortirent.

— Alors, on va à droite ou à gauche? — demanda Véra.

— Je ne sais pas... comme vous voudrez.

Elle choisit la droite. Ils marchèrent sur le trottoir étroit. A chaque pas, Jean-Marc entendait un léger bruit de soie

froissée : l'imperméable de Véra faisait une longue tache claire dans le brouillard.

Devant un café du boulevard Saint-Michel, il proposa d'entrer pour boire quelque chose.

Ils s'assirent sur une banquette recouverte de cuir vert. Véra retira son écharpe et la roula en boule à côté d'elle. Ses cheveux humides brillaient contre ses tempes.

— Voulez-vous prendre un grog ? — demanda Jean-Marc.

— Un grog... ça colle.

Jean-Marc n'éprouvait aucun plaisir particulier à être assis dans ce café. Mais quand on dîne avec une jeune fille, n'est-on pas obligé de l'emmener ensuite quelque part ? Le dernier train pour Meaux partait à onze heures cinquante-cinq. De la station Saint-Michel à la gare de l'Est il faudrait certainement vingt minutes de métro. Il n'osait expliquer cela à Véra, mais de temps à autre il jetait un regard plein d'inquiétude vers la pendule de nickel au-dessus du comptoir.

On leur apporta deux verres. Une tranche de citron trempait dans le liquide d'un brun doré. Le prix était imprimé sur les soucoupes. Jean-Marc but quelques gorgées. « Tiède et trop doux. J'aurai mal au cœur. »

Véra ne buvait pas. Elle semblait avoir complètement oublié son grog. Accoudée sur la table, la joue dans une main, elle regardait dans le vague. De temps à autre, elle mouillait un doigt pour décoller ses cils. Peut-être s'ennuyait-elle ? Lui faire comprendre qu'il devait rentrer chez sa mère...

Naturellement, sa mère s'inquiéterait... cette manie stupide de l'attendre au lieu d'aller se coucher. Dès qu'elle entendrait la clé tourner dans la serrure, elle se précipiterait avec des reproches. « Est-ce que je ne suis pas libre de rentrer quand je veux ? »

A onze heures et quart seulement, Véra but son grog. Jean-Marc prit une pièce de deux francs dans sa poche et tapa trois petits coups au bord de la soucoupe. Il paya.

« Il a la bougeotte », se dit Véra.

Sans se hâter, elle ouvrit son sac, sortit un bâton de rouge. Dans la glace minuscule, Jean-Marc vit le crayon suivre les

contours de la bouche, puis les lèvres s'écrasèrent l'une sur l'autre. Il aurait pu passer une soirée charmante...

Sur l'asphalte mouillé du boulevard Saint-Michel, Jean-Marc dénoua le cordon qui serrait son parapluie, le secoua pour séparer les plis de l'étoffe. Il pleuvait.

Il se mit à marcher le plus vite possible. Véra recommença à parler. Le vin, le grog semblaient l'avoir un peu grisée. Au-dessous d'un révebère, une horloge électrique marquait onze heures trente-trois minutes. Véra allait à tous petits pas saccadés. « Si seulement elle voulait se dépêcher un peu ! » Jean-Marc allongeait ses enjambées.

Véra leva la tête vers lui.

— Vous en avez une paire de ciseaux ! Qu'est-ce qui vous prend ? Déambuler comme ça !

Naturellement, il se rendait ridicule aux yeux de cette jeune fille, mais était-ce sa faute si sa mère le traitait comme un enfant, un enfant au maillot ?

— Oh ! rien, — répondit-il à Véra, — rien. Vous comprenez, j'aimerais bien rester avec vous encore un peu, mais...

— Quoi ?

— Il faut absolument que j'aille prendre le métro à la station la plus proche... Saint-Michel.

— Bon, ça va. Pas la peine de tellement vous faire de bile. Il en passe tous les quarts d'heure à cette heure-ci.

Jean-Marc s'essoufflait. Il avait peur de glisser. Ses talons en caoutchouc heurtaient le trottoir avec un bruit mou.

— C'est à cause de mon dernier train.

— Ah ! Mince alors !

— Il part à onze heures cinquante-cinq... j'ai tout juste le temps, vous voyez. Si je le manquais, ma mère s'inquiéterait terriblement... elle pourrait en tomber malade.

— Pourquoi vous ne le disiez pas ? Dépêchez-vous... Dépêchez-vous donc. Pauvre femme ! On va galoper.

Elle se mit à courir. Jean-Marc aussi. Jean-Marc eût été fort mal à l'aise de courir le long du boulevard tout seul. Mais Véra trouvait cela très drôle. Ses cheveux s'ébouriffaient. Le parapluie de Jean-Marc se relevait, s'abaissait. Une légère buée flottait devant leur bouche.

Ils arrivèrent à la station, tous deux hors d'haleine. Le mot

Saint-Michel se détachait dans la nuit en lettres lumineuses.

— Filez vite — dit Véra, en tendant la main.

— Je suis navré de vous avoir fait courir ainsi. J'espère que cela ne vous fera pas mal.

— Vous parlez ! Tout mon bifteck qui me remonte !

— Excusez-moi. Puis-je espérer que je vous reverrai demain au *Bouquet* ? Un peu plus tôt que d'habitude peut-être, voulez-vous ?

Il était déjà sur l'escalier.

— Ça colle. Quatre heures.

— Quatre heures au *Bouquet*.

— Oui, oui. Au revoir.

La main sur la rampe, les pans de son pardessus retroussés, Jean-Marc descendit les marches deux par deux. Il poussa la porte. « Ça pue le métro, » pensa Véra.

Quand Jean-Marc arriva sur le quai de la gare de l'Est, le feu rouge du dernier wagon du dernier train pour Meaux disparaissait dans la nuit.

Il n'y avait plus de train jusqu'à quatre heures vingt du matin.

« On n'a pas idée d'une pareille Compagnie ! », se dit Jean-Marc.

Il ne lui restait qu'une chose à faire. Dans la salle des pas perdus, il s'assit sur un banc. Il accrocha son parapluie à son bras, posa son chapeau sur ses genoux et commença à somnoler.

A quatre heures et quart, debout sur le quai, il attendait le premier train du matin, un omnibus. Un homme d'équipe, un foulard de tricot autour du cou et une lanterne dans la main, tapait les rails avec un crochet.

Jean-Marc sentait sa figure sale, son menton rêche, son dos brisé par les courbatures. Il avait grelotté dans cette salle... Éveillé en sursaut toutes les demi-heures, il changeait de position à chaque instant.

Il toussa.

Sa mère, sans nul doute, l'aurait attendu toute la nuit en peignoir, assise devant la salamandre de la salle à manger.

Elle serait furieuse. Il ne dirait pas un mot. Il laisserait passer l'orage.

Un halo s'étalait autour des signaux lumineux. Jean-Marc serrait et desserrait ses doigts dans ses gants de cuir sans parvenir à les réchauffer.

« Quelle saloperie ! » pensa-t-il.

■

Il n'y avait personne dans l'antichambre quand Jean-Marc rentra chez lui. Personne non plus dans la salle à manger. Sur la pointe des pieds, il s'approcha de la chambre de sa mère. Aucun bruit. Aucun rais de lumière sous la porte. Une idée traversa l'esprit de Jean-Marc : « Et si elle était partie toute la nuit à ma recherche... »

Mais non. A tâtons, il fouilla dans le vide-poche de bois pyrogravé. Ses doigts effleurèrent l'anneau froid des clés de madame Heaumelle.

Le treillis de la petite lucarne triangulaire qui aérait le cabinet de toilette laissait passer une aube mouillée et grise. Jean-Marc suspendit son veston. Allait-il se mettre au lit ou commencerait-il par se raser ?

Il approcha sa montre de son oreille, la remonta. Sur la table de chevet, il distingua une sorte de paquet informe. Il alluma. Un de ses vieux tricots enveloppait un pot à couvercle. A côté, une tasse. Une feuille de papier pincée entre la tasse et la soucoupe : « Tisane des quatre-fleurs pour ton rhume. Il y a déjà du sucre. »

■

Dès qu'elle entendit s'ouvrir la porte de la chambre de Jean-Marc, madame Heaumelle ferma celle de la cuisine. Elle gratta une allumette. Les flammes bleues du gaz jaillirent sous la poêle où les rognons étaient préparés.

L'odeur de graisse chaude se répandit dans tout l'appartement.

Madame Heaumelle déposa les rognons dans un plat ovale et répandit dessus du persil haché. Quand elle entra dans la salle à manger, Jean-Marc debout regardait par la fenêtre. Il se retourna.

— Bonjour, maman.

— Bonjour.

Les mains tenaient les bords du plat dans un torchon à liteaux rouges. Les lèvres de Jean-Marc effleurèrent la peau molle des joues. Il n'aimait pas embrasser sa mère.

Il y avait des serviettes propres sur les deux assiettes. Jean-Marc déplia la sienne et l'étala sur ses genoux. Madame Heaumelle revint avec la purée de pommes de terre.

Jean-Marc s'était couché tout de suite après être rentré. Il ne s'était éveillé qu'à midi. Il avait d'abord pensé que sa mère viendrait dans sa chambre, puis qu'elle surgirait derrière lui, tout à coup, au moment où il se raserait.

Mais elle n'était pas venue. Il entendait ses pantoufles traîner sur le parquet de l'appartement.

Maintenant elle se servait en silence. Elle poussa le plat vers Jean-Marc.

— Mange. On a faim quand on n'a rien pris le matin...

Pas une seule question. Pas de reproche. Pourtant elle n'avait pas dû dormir jusqu'au retour de son fils.

Elle coupa ses rognons avec quelque difficulté à cause de ses doigts raides. Elle maintint sa serviette contre sa poitrine tandis qu'elle mangeait. Le dimanche, elle portait toujours une robe de velours grenat qui s'ouvrait sur une guimpe de tulle.

La purée de pommes de terre formait une pyramide sur l'assiette de Jean-Marc. Il l'attaqua par la base, à petits coups de fourchette. Quand il était enfant, il creusait un puits dans la « montagne » et pour l'amuser sa mère y versait de la sauce.

— Tu veux que je change d'assiette pour la salade?

— Ce n'est pas la peine.

Jean-Marc mâchait longuement des feuilles de laitue trop larges pour sa bouche.

Le dimanche, le jour préféré de madame Heaumelle. Aussitôt après le déjeuner, elle s'apprêtait à sortir avec son

fils. Quand il faisait beau, ils se promenaient dans le jardin public, le long de la Marne. Si le temps était mauvais, ils allaient au cinéma. Madame Heaumelle aimait beaucoup le cinéma. Ensuite ils se rendaient à la brasserie du *Triton* pour entendre de la musique.

Quand sa mère se leva pour emporter les assiettes sales, Jean-Marc dit d'un ton brusque :

— Laisse, je le ferai.

Il revint de la cuisine avec un morceau de « gruyère » sur une coupe à pied et un compotier plein d'oranges.

— A propos, — dit-il, — il faut que je te prévienne. Je vais à Paris cet après-midi... par le train de une heure cinquante-huit.

— Bien.

— Tu dis?

— Je dis : bien.

Elle mangeait son fromage avec la pointe de son couteau.

— Tu avais peut-être l'intention de sortir?

— Je sortirai quand même.

— Seule?

— Ne t'inquiète pas pour moi.

■

Le train de une heure cinquante-huit venait de Château-Thierry. Il arriva en gare de Meaux plein de monde. De nombreux voyageurs attendaient sur le quai. Tous, tant bien que mal, s'engouffrèrent dans les compartiments.

A grand'peine Jean-Marc arriva à se faufiler dans un compartiment de troisième classe où l'on respirait une âcre odeur de cigare.

— Cette place est-elle libre, madame?

Une grosse femme blonde prit son enfant sur ses genoux. On se serra. Jean-Marc s'assit tout au bord de la banquette. Contre la vitre couverte de buée, l'enfant se mit à dessiner avec son doigt un bateau à vapeur. Déjà sombre dehors...

Jean-Marc sortit une pastille à l'eucalyptus d'une petite boîte et la suça. Bien qu'il eût avalé un comprimé d'aspirine à midi, son rhume s'aggravait. Le tort de n'emporter qu'un

mouchoir. Il renifla. L'air de ce wagon devait être chargé de microbes.

Sa mère se rendrait-elle seule au *Triton?* Le plaisir de madame Heaumelle était de passer entre les tables, suivie de son fils. « Jean-Marc n'est pas malade au moins, chère madame? »

Jean-Marc s'appuyait des deux mains sur le manche de son parapluie. Le bout de banc qu'on lui laissait devenait de plus en plus dur. Une crampe dans la jambe gauche. Il fallait s'y attendre. En face de lui, dans le filet à bagages, un panier ficelé recouvert de toile de sac bougeait à chaque cahot.

Les tours de roues résonnaient dans ses tempes. Malgré lui, Jean-Marc laissa tomber ses paupières. Véra... est-ce qu'elle mettrait une écharpe rouge? Elle était gentille. Elle avait couru... elle comprenait... Chaque fois qu'il ouvrait les yeux, le panier avait avancé de quelques millimètres.

Dans le hall de la gare de l'Est, il sortit de sa poche son carnet de tickets. Il détacha un ticket et descendit les escaliers du métro. Une foule se pressait devant les portes. La poitrine écrasée, Jean-Marc respira une odeur de transpiration et de vêtement moite.

Sur le quai, il jeta un coup d'œil dans la glace du distributeur automatique. Un nez rouge, des cils collés au bord des paupières gonflées, quelle sale gueule !

Il y avait du verglas cet après-midi dans les rues de Meaux. Quel âge pouvait avoir sa mère? Il ne savait pas au juste. Dangereux en tous les cas, une chute. Juste devant le *Triton*, un sale petit passage en pente. Ou si le cœur flanchait tout à coup...

La rame du métro ralentit sur le quai. Jean-Marc regarda la première voiture, la seconde... « Si le cœur flanchait tout à coup... » Il tourna le dos à la troisième voiture et, avant même l'ouverture des portières, il se dirigeait vers les marches qui mènent à la gare de l'Est. « Des pavés glissants, en pente, il n'en faut pas davantage et on finit ses jours estropiée !... »

« *Au delà de cette limite les billets ne sont plus valables* ». Comme si on ne le savait pas ! Le ticket de Jean-Marc tomba

dans la corbeille en fil de fer. Soixante-dix centimes à l'eau ! « Un cœur faible... une mort subite... il y a des gens qui meurent subitement... »

Le prochain train pour Meaux partit vingt-neuf minutes plus tard.

Sur un coin de la banquette dure, dans le wagon vide, Jean-Marc ne regardait pas à travers la vitre. Il avait froid. Il avait sommeil. Il songeait vaguement : « La place d'un fils, d'un vrai fils, le dimanche, c'est à côté de sa mère, en face d'un demi, au café du *Triton*... Mon Jean-Marc, c'est un bon petit... »

Jean-Marc ne retourna jamais au *Bouquet*, ni dans la crémerie de la rue Vavin.

CLARISSE FRANCILLON

■ ■

ROUMANIE 1938

Il existe une certaine catégorie de voyageurs qui, au retour de n'importe quel pays — un jour c'est l'Esthonie, un autre jour c'est l'Égypte — résument leurs impressions par le refrain bien connu et hélas ! bien peu conforme à la réalité : « Là-bas, tout le monde aime la France. »

A force de circuler du nord au sud, de l'ouest à l'est, à travers notre continent bouleversé, j'ai pourtant fini par découvrir un grand et beau pays auquel le slogan de nos touristes-politiciens peut s'appliquer en toute sincérité. En Roumanie, l'amour de la France n'est pas lettre morte.

C'est une sensation curieuse qu'on éprouve lorsqu'on emprunte, pour rejoindre Bucarest, la voie plus longue mais infiniment plus sympathique et plus pittoresque du Simplon-Orient-Express. Avec un horaire qui vous oblige à dormir pendant le parcours de la Yougoslavie on a l'impression particulièrement rare et particulièrement agréable de ne pas quitter un seul instant le domaine de la civilisation latine. D'abord la Suisse romande, patrie de Jean-Jacques et de Ramuz. Dans la brume matinale les contours harmonieux du lac de Genève, qui firent l'enchantement de madame de Staël et de la comtesse de Noailles ; ensuite la riante plaine italienne, avec sa population paisible et si semblable à celle de la Provence... Et puis un beau matin, on débarque à Bucarest et l'on retrouve à l'autre bout du monde une ambiance, une atmosphère dans laquelle un Parisien peut ne pas se sentir

dépaysé malgré les costumes brodés et les vareuses en peau de moutons des paysans valaques. « Ici tout le monde parle français » pourrions-nous dire — et cette fois sans grande exagération — si nous voulions emprunter le langage de M. Herriot. La race des « bonjouristes », de ces Roumains, qui s'interpellent avec l'accent des boulevardiers parisiens du Second Empire, n'est pas éteinte. Le français est langue obligatoire dans tous les lycées ; langue obligatoire aussi dans tous les salons comme jadis chez les Russes à l'époque des tsars. Parmi les hommes d'État, les médecins, les avocats roumains, on retrouve à chaque instant d'anciens élèves des Sciences Po, des licenciés, des docteurs en Sorbonne. Les kiosques de Bucarest sont couverts de haut en bas de journaux français et la consommation qu'on y fait de nos grands hebdomadaires dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Toute nourriture spirituelle venant de France semble être accueillie avec le même enthousiasme. « Il fut un temps où nous subissions Henri Barbusse — me dit avec un sourire malicieux un ami roumain — maintenant c'est le règne de M. Gaxotte. » Lors de ma première visite chez Capsa, ce fameux établissement — mélange de Larue et de Boissier, auquel Paul Morand a consacré des pages si savoureuses — je crus découvrir un confrère dans un monsieur qui s'installait à la table voisine avec une énorme pile de journaux français sous le bras. « N'en croyez rien — me dit-on — c'est un agent d'assurances qui n'a probablement jamais quitté la Roumanie, mais, comme tous ses compatriotes, il doit rêver d'un voyage à Paris. »

L'influence française en Roumanie ne date pas d'hier. Sans remonter avec M. Iorga — le grand homme d'État et le grand historien roumain — à l'époque des Croisades, à François Ier ou à ce Pierre Cercel qui gouverna Bucarest pendant deux ans par la volonté du roi Henri III, il nous suffit de faire ressortir le rôle que jouèrent dans la vie sociale et intellectuelle des principautés roumaines les émigrés de la Grande Révolution (de La Roche, Carra, Magni et tant d'autres) et, un demi-siècle plus tard, les jeunes libertaires roumains qui vinrent puiser sur le boulevard et dans le quartier latin aux sources de la sagesse, ayant à leur tête les frères Bratiano, vrais fondateurs de la Roumanie moderne.

Cette influence française prépondérante dans la période d'après-guerre a subi depuis — il faut bien le reconnaître — une certaine éclipse. Les jours ne sont plus où M. Gabriel Puaux, ministre de France, jouait dans les coulisses du monde politique de Bucarest un rôle prépondérant. L'ascension triomphale de l'Italie et de l'Allemagne et la carence des démocraties occidentales ont créé pendant ces dernières années, même dans ce pays si latin par ses origines, si français par ses sympathies traditionnelles, des courants d'idées tout nouveaux, empruntés surtout aux pays totalitaires.

Une de mes premières visites à Bucarest a été pour M. N.-P. Comnène, que la confiance de son souverain vient d'appeler à la direction des Affaires étrangères. Ayant longtemps représenté son pays à Berlin, le nouveau ministre a connu les grandeurs de l'Allemagne impériale et les misères du régime de Weimar. Il a vu l'essor extraordinaire du IIIe Reich ; il a négocié avec l'Allemagne des traités commerciaux et certains ont cru trouver dans sa nomination les indices d'une orientation nouvelle de la politique roumaine. De carrure puissante, plus grand, plus large d'épaules que ne le sont généralement les Roumains, moins volubile aussi, M. Comnène donne une impression de force concentrée et de calme réfléchi, impression qui est rehaussée par son regard sérieux et sa chevelure grisonnante. En pesant les mots, en cherchant des formules exactes le ministre n'hésite pas à répondre à mes questions indiscrètes.

— Les grandes lignes de notre politique extérieure sont tracées d'une façon nette, me dit-il. Mes déclarations multiples me semblent assez précises pour qu'il ne puisse subsister quelque malentendu à ce sujet. Au surplus, Sa Majesté le roi Carol, lui-même, a exprimé tant de fois et d'une façon si catégorique son attachement fidèle à ses alliés et les sentiments de sympathie qu'il éprouve à l'égard de la France et de la Grande-Bretagne que c'est faire injure à la Roumanie que de mettre ces paroles en doute. Les organes français et anglais de presse qui laissent entendre le contraire rendent un bien mauvais service à leur propre pays : ils ne font qu'irriter notre opinion. Ces sentiments sincères et profonds pour les grands amis d'Occident n'impliquent d'ailleurs

aucune pointe d'hostilité envers qui que ce soit. Nous voulons vivre en paix et en bonne entente avec tout le monde.

L'accent de sincérité absolue avec lequel ces paroles étaient prononcées n'ont pas manqué de produire sur moi une impression profonde. C'est bien à tort — me semble-t-il — qu'on a voulu attribuer une importance exagérée au départ quelque peu mouvementé de M. Titulesco. Certes, nombreux sont encore ceux — en Roumanie comme ailleurs — qui regrettent la disparition de la scène politique de ce grand diplomate, inféodé au système de la Société des Nations et des pactes soviétiques. Mais M. Titulesco ne détient en aucune façon le monopole de la francophilie roumaine. Même après sa démission, la Roumanie officielle ne renie rien de ses anciennes amitiés.

Mais en dehors de la Roumanie officielle, le grand public, attentif à tout ce qui se passe en Europe, est travaillé actuellement par les influences les plus diverses, généralement peu favorables à la cause française.

Il y a d'abord le facteur économique. Au cours des dernières années, le commerce allemand a fait des progrès extraordinaires. Après l'Anschluss, son rôle devient prépondérant. Les méthodes de l'expansion allemande sont bien connues. Une anecdote entre mille suffira pour les mettre en évidence. Le prince Nicolas, frère du roi, voulait acheter je ne sais quelle machine pour ses grands domaines agricoles. Il écrit en Angleterre, en France et en Allemagne. La maison anglaise lui envoie sans autre cérémonie un catalogue aux prix exorbitants ; la maison française fait accompagner sa brochure d'une lettre très polie en proposant un choix de deux modèles payables au comptant ; le prix est presque le même qu'en Angleterre. La maison allemande ne répond rien... mais deux jours plus tard un ingénieur arrive en avion de Berlin et propose une série de modèles après avoir étudié sur place les conditions de l'exploitation. Le prix sera de 30 p. 100 moins élevé que celui des concurrents français et anglais. Quant aux conditions de paiement — inutile d'en parler : Son Altesse Royale paiera dans six mois, en fin d'année, quand bon lui semblera. — Ça, c'est de la propagande ! Depuis, le prince Nicolas a dû quitter le pays, mais on parle encore à Bucarest de l'ingénieur allemand.

Il y a ensuite le facteur militaire. Sur qui pourrait compter la Roumanie dans le cas d'une pression extérieure trop accentuée? « Dieu est haut et la France est loin. » La zone rhénane est occupée par les troupes allemandes, la Petite Entente n'est plus qu'un mythe diplomatique, la Pologne est plus que jamais décidée à maintenir dans toutes les éventualités une attitude strictement neutre. Sur la Russie reste un facteur incertain entre tous, cette Russie si proche et pourtant si mystérieuse, qui négociait avec Titulesco la jonction des réseaux russes et tchèques à travers la Roumanie avec l'aide des capitaux français, mais qui n'a jamais voulu reconnaître les frontières actuelles de la Bessarabie. Mieux que sur ces chimères, la Roumanie peut compter sur sa propre armée dont il ne faudrait pas sous-estimer la valeur. Le visiteur de Bucarest ne peut manquer d'être impressionné par la prestance de la Garde Royale, dressée à la Prussienne, par l'allure des officiers, hommes musclés, bronzés par le soleil et ne ressemblant en rien à ces bellâtres de cafés dont on nous a jadis rebattu les oreilles. Les paysans roumains dans le milieu desquels se recrute l'armée sont presque toujours, eux aussi, des hommes superbes, secs, de haute stature, supportant facilement des privations de tout genre. Si l'équipement de l'armée roumaine est encore insuffisant, la France y est pour quelque chose. Des retards considérables se sont produits dans la livraison de certaines fournitures promises.

Mais tout ceci admis, que pourrait la Roumanie abandonnée à ses propres forces devant une Europe en armes? La Roumanie ne passera certes pas dans le camp de l'Allemagne : elle ne l'a pas fait en 1914 où elle était liée avec les Empires centraux par un traité d'alliance formel ; elle a préféré laisser mourir son roi Carol Ier qui ne put survivre au manquement à la parole donnée. Elle le fera encore moins aujourd'hui. Mais n'essaierait-elle pas de rester neutre en suivant ainsi l'exemple de sa voisine et amie, la Pologne? Voilà où est le vrai problème.

Il y a enfin le facteur psychologique, le plus important de tous. En Roumanie, comme partout ailleurs, la France du Front populaire n'a pas recueilli beaucoup de suffrages sympathiques. Il existe un courant d'opinion politique mondiale dont l'importance ne saurait être sous-estimée. Ce courant

s'orientait vers la droite pendant que la France tournait à gauche. La jeunesse roumaine, qui avait jadis cherché son idéal dans les principes de 1789, les cherche aujourd'hui ailleurs. La veille de mon départ de Roumanie j'en ai une preuve caractéristique. Des amis m'avaient emmené en Transylvanie dans un de ces villages authentiquement roumains qui voisinent tant bien que mal, dans cette province kaléidoscopique, avec d'autres villages hongrois ou souabes. J'étais l'hôte d'un vieux fermier valaque à la moustache grise tombante qui présentait, dans sa vareuse de cuir et sa toque de fourrure, le type accompli du paysan du Danube. Sa femme servait à table. On se régalait de mouton, le délicieux petit vin du pays coulait à flots. Le fils de la maison qui faisait, à mon étonnement, des études universitaires et parlait un français petit nègre trinquait avec le visiteur parisien que j'étais en manifestant un enthousiasme débordant — « Vive La Rocque, monsieur ! (on vide les verres), Vive Doriot (les verres se vident encore une fois), Vive Charles Maurras ! et enfin — avec conviction — Vive France Nationale ! »

Le programme était quelque peu confus mais en tenant compte de la distance de quelques milliers de kilomètres, suffisante pour laisser s'estomper les nuances, le fils du paysan valaque disait bien ce qu'il voulait dire.

On aime la France en Roumanie aujourd'hui encore mais on l'aime sous réserve d'inventaire et le problème français ne présente en réalité qu'un petit à côté d'un grand drame politique et idéologique qui se joue actuellement dans le pays.

Tout comme dans les tragédies de l'antiquité les rôles de ce drame se distribuent d'une façon symétrique. D'abord les deux protagonistes : le roi et le tribun, ensuite légèrement en recul une figure féminine, genre Bérénice, et une figure de vieux politicien ; à l'arrière-plan, le grand-prêtre et le messager royal ; enfin le chœur des citoyens. Un grand artiste tient le premier rôle de la pièce : le roi Carol, vedette favorite de la presse internationale, silhouette familière à tant de Parisiens et homme d'État de très grande classe. La vraie image du souverain a été quelque peu faussée jadis par les circonstances romanesques de son long séjour à Paris, ainsi que par

les attaques terribles auxquelles se livraient alors les politiciens roumains désireux de se débarrasser d'un jeune homme qui pouvait un jour devenir gênant pour eux. Mais à cette même époque, ceux qui le connaissaient intimement appréciaient les calomnies à leur juste valeur. « Je regrette non seulement de mourir sans revoir mon fils — disait le vieux roi Ferdinand — mais j'ai la conviction que — tout comme mon oncle le roi Carol Ier — il aurait été un grand roi... »

Ferdinand Ier voyait juste : Carol II est devenu un des plus remarquables monarques de notre époque et la plus remarquable des personnalités qui ont été depuis des siècles à la tête de la Roumanie.

Comme tout être humain, le Roi a ses défauts : il peut être à l'occasion intransigeant, autoritaire, voire cassant; le mélange de rigueur et d'impulsivité qui constitue l'essence de son caractère peut le rendre antipathique aux yeux de certains. Mais il serait difficile de trouver un prince plus conscient de sa dignité et des devoirs de sa charge, moins enclin à la légèreté et à la frivolité. Carol II s'est voué tout entier à la tâche si haute que le destin lui a confiée.

Tous ceux qui l'ont vu, à la revue des Champs-Élysées, drapé dans le magnifique manteau blanc à grande croix noire des chevaliers de Michel le Brave ou en simple tunique kaki, debout devant son énorme bureau de travail au palais de Bucarest, ne peuvent manquer de lui appliquer les paroles de Shakespeare : « Chaque pouce, un roi. » — « C'est un jeune tsar », a dit de lui Lucien Romier.

Au cours des dernières années, sa silhouette s'est alourdie : la marque de l'expérience s'est posée sur son visage aux yeux très bleus, aux sourcils épais et à la bouche expressive. Son énergie, sa soif de travail sont plus grandes que jamais. « J'aime mon métier », disait-il récemment à un journaliste anglais.

Possède-t-il les qualités requises pour exercer ce métier royal, le plus difficile de tous? Aucun Roumain, à quelque parti qu'il appartienne, n'hésitera à répondre par l'affirmative à cette question.

Tout d'abord, le roi Carol est doué d'un cran extraordinaire qui lui permet d'affronter l'adversaire sans la moindre crainte

ni hésitation. Une histoire inédite que je tiens d'un témoin oculaire, ancien officier d'état-major russe, permet mieux que toute autre d'éclairer ce trait de son caractère. Jeune prince héritier, Carol était venu un soir distribuer des décorations aux officiers du 8e Corps d'armée russe qui s'étaient distingués à la victoire de Maracesti. C'était au début du bolchevisme ; pendant le modeste repas une ordonnance vient chuchoter à l'oreille du général russe que les membres du soviet divisionnaire le réclamaient pour protester contre la présence d'un prince royal, représentant des puissances dites impérialistes. Tandis que le général quitte discrètement la table pour essayer d'arranger les choses, le prince apprend les causes du remue-ménage. Instantanément il se lève : « Je vais leur parler moi-même. » Il se présente sur le perron devant les soldats émeutiers. « Je suis heureux, leur déclare-t-il, de me trouver parmi mes braves compagnons d'armes, parmi ceux qui luttent avec nous pour la cause commune de la liberté. » Et instinctivement les délégués des soviets rectifient leur position ; leurs sombres visages se détendent et dans les derniers rangs retentissent déjà des hourrahs... Combien de fois, au cours de son existence ultérieure, le roi Carol n'a-t-il pas recouru aux mêmes procédés avec les mêmes résultats !

Mais le souverain n'est pas seulement un être courageux qui aime à marcher sur des sentiers non battus. Il possède aussi cette patience infinie, cette capacité de poursuivre à travers écueils et récifs une œuvre de très longue haleine qui est le suprême mérite des grands hommes d'État. Ce n'est pas à un tempérament capricieux ou fantasque que doivent être attribués certains zig-zags de sa politique. Carol II aime à expérimenter, à s'engager dans les voies variées, mais il ne perd jamais de vue le but final qu'il s'est fixé. Il est doué d'une capacité de travail inégalée dans un pays oriental où l'on a toujours eu pour la paresse toutes les excuses. Assis devant son bureau dès 8 heures du matin, le roi y passe, la cigarette italienne aux lèvres, la plus grande partie de sa journée et ce n'est que le dimanche et pendant de brèves heures d'après-midi qu'il s'accorde un répit pour voir ses amis et pour bavarder avec son fils.

Ses distractions favorites sont la chasse, le bridge et surtout

la musique classique. Doué d'une intelligence remarquable portée vers les choses concrètes, calculateur et businessman astucieux, diplomate de grande classe, Carol II domine de haut ce monde politique roumain qui jadis avait voulu l'asservir.

Que lui reproche-t-on? Peut-être un peu trop d'autoritarisme, un désir trop violent d'imposer à la machine gouvernementale son empreinte personnelle, peut-être aussi un certain sentimentalisme : inébranlable dans ses affections intimes, ce prince de style byzantin mais de sang nordique cultive dans le fond de son cœur la petite fleur bleue...

Ne lui reproche-t-on pas tout simplement d'être un roi? Carol II possède « le meilleur pedigree de l'Europe ». Il a hérité des Cobourg « l'orgueil et la fraîcheur ironique », des Hohenzollern le goût de l'armée et des parades militaires, des Romanoff, « ce charme romanesque légèrement brutal, ce paternalisisme profond, dévoué, instinctif à l'égard des paysans ». Mais ne vivrions-nous pas à une époque où les masses préfèrent à ces « pur-sang » authentiques des fils de forgeron ou de savetier? C'est là que se trouve le nœud du drame.

Corneliu Zelea Codreanu, un jeune fanatique tuberculeux, en chemise verte et trench-coat, beau comme un ange malgré ses traits émaciés et ses cheveux ébouriffés, petit avocat de province à la parole éloquente et confuse, venu je ne sais d'où — tel est le tribun qui s'est dressé contre la puissance royale et a failli plonger la Roumanie dans les pires bouleversements. En lui, la jeunesse roumaine a cru trouver son Messie. Il y a à peine quelques mois le cri « Traiasca legunea si capitanul » retentissait d'un bout à l'autre du pays. Le père de Codreanu s'appelait Ion Zilinski, sa mère Elisa Brauner; sa grand'mère paternelle, Agafia Antec, était hongroise. Qu'importe ! L'homme qui a placé sa phalange sous le patronage de l'Archange Michel et de l'Archange Gabriel méritera plus de confiance qu'un Roumain cent pour cent. Il n'a aucun programme, aucun plan de redressement économique et politique. Qu'importe ! Le pur entre les purs ralliera des dizaines de milliers d'adhérents (étudiants idéalistes, frustes paysans ou élégants militaires) en leur faisant prononcer des vœux solen-

nels sur des morceaux de terre roumaine prélevés aux quatre coins du royaume et en les faisant crier à tue-tête : « La Roumanie aux Roumains ! Chassons les étrangers ! Pendons les voleurs ! ». Agé de trente-huit ans, disciple du grand antisémite Cuza, Codreanu a débuté dans la carrière politique en 1923 en abattant d'un coup de revolver le Préfet de Police de Jassy ; il a trempé très probablement dans l'assassinat de M. Duca, président du Conseil ; il a consenti au meurtre de son adhérent Stelescu lorsque celui-ci trahit la cause ; il a puisé pour financer son mouvement « dit national-socialiste » des millions à une source trouble, certainement étrangère ; qu'importe ! on excusera tout puisqu'il s'agit du salut de la Patrie... Lors des funérailles de ses deux partisans Motza et Marine, tués en Espagne, on avait pu constater l'ascendant extraordinaire exercé par les fameux « Gardes de Fer » de Codreanu : la population entière de Bucarest se pressait sur le passage des cercueils : de hauts politiciens, de nombreux militaires auxquels n'avaient pas hésité à se joindre quelques membres du corps diplomatique (!) faisaient cortège derrière les dépouilles des glorieuses victimes. Pendant les dernières années le mouvement avait pris une grande extension en province : les codreanistes s'y déguisaient en travailleurs ou entreprenaient des corvées volontaires d'utilité publique, éveillant ainsi l'admiration de la paysannerie.

Dissoute par décision gouvernementale, l'organisation des « Gardes de Fer » avait tout simplement changé de nom : elle continuait son œuvre sous l'étiquette du parti « Tout pour le Pays ». Elle utilisait de plus en plus le système bien connu du noyautage ; elle se créait des complicités partout : dans les écoles, dans l'administration, dans l'armée et jusque dans les bureaux de l'état-major et de la Sûreté nationale.

Pendant les élections, les chefs des grands partis politiques aux programmes diamétralement opposés n'hésitaient pas à solliciter le concours de ses voix.

Les « Légionnaires » étaient en passe de devenir un facteur décisif de la vie politique roumaine. Les quatre cinquièmes des étudiants de Bucarest et de Jassy connaissaient par cœur le « Carticica », bréviaire de la Légion. Des montagnards entreprenaient de longs pèlerinages pour venir baiser les

mains du Capitaine et le saluer à l'hitlérienne, le bras tendu.

Comment expliquer les succès foudroyants obtenus par C. Z. Codreanu ? Disons-nous tout d'abord que les Roumains sont un peuple qui cherche encore à définir sa propre conscience. Ces descendants des anciens Daces ont subi au cours de deux millénaires les influences les plus multiples : celle des Slaves qui parachevèrent la formation de la race, celle des Romains qui lui donnèrent le langage, plus tard celle des Grecs du Bas-Empire byzantin, plus tard encore celle des Turcs conquérants. Les princes autochtones de la Valachie et de la Moldavie, même Étienne le Grand et Michel le Brave, les plus illustres d'entre eux, n'ont pas su créer un édifice politique durable et une tradition nationale. Le royaume de Roumanie actuel n'a pas encore cent ans d'existence, la civilisation qu'il représente constitue, selon Iorga, un mélange d'intellectualité hellénique, de droit roumain, de religion orthodoxe et d'art byzantin. D'autres éléments — purement occidentaux (catholiques et calvinistes) ou purement russes — sont venus se joindre à l'issue de la Grande Guerre lorsque le petit état semi-balkanique de jadis se transforma (grâce à l'incorporation de la Transylvanie, de la Bukovine et de la Bessarabie) en un grand royaume d'une étendue égale à celle de l'Italie et peuplé d'une vingtaine de millions d'habitants. Aujourd'hui, dit Iorga, le grand problème est de fondre en un seul bloc les traditions de l'aristocratie moldave, de la paysannerie valaque organisée et des libres fermiers transylvains, et ceci seulement pour obtenir l'unité spirituelle de la race roumaine. Mais il y a encore quelques millions de Hongrois, de Saxons, de Juifs, de Bulgares, de Russes qui, aujourd'hui, sont eux aussi sujets roumains !

A côté de ce problème de races, il y a d'autres problèmes d'ordre politique, social et économique dont la solution apparaît non moins urgente.

La Roumanie est un pays immensément riche. Ses champs fertiles en font le grenier de l'Europe. La valeur de sa production agricole s'élevait en 1937 à 70 milliards de lei. Les vignobles couvrent une superficie de 330 000 hectares. L'exportation des produits forestiers atteint deux millions de tonnes par an. Des fontaines de pétrole jaillissent dans la région

de Ploësti, en Olténie, à quelques pas des routes nationales. L'énergie naturelle fournie par le sous-sol roumain ne peut être comparée qu'à celle des États-Unis.

L'annexion de la Transylvanie a donné aux Roumains une grande industrie métallurgique (usines de Reshitza), d'immenses gisements miniers, des sources de gaz naturel qui pourraient pourvoir à tous ses besoins ménagers en éclairage et en chauffage pendant deux siècles. L'essor qu'a pris Bucarest depuis la guerre tient du prodige. La ville patriarcale qui conservait encore il y a dix ans son charme vieillot tend à se transformer en grande cité de type américain. Sous ce rapport Bucarest rappelle Belgrade, mais le phénomène y est plus ample, plus accentué. Les gratte-ciel y poussent comme des champignons, ils s'élèvent un peu partout, à côté du palais royal, dans la Calea Victoriei, dans la banlieue industrielle et surtout des deux côtés de la grande avenue Élisabeth. Des spéculateurs ont réalisé des bénéfices considérables et leurs femmes rivalisent d'élégance avec les plus élégantes des Parisiennes.

Mais le pays manque de capitaux, manque d'épargne, manque d'une classe moyenne capable de lui fournir l'effort commercial et industriel nécessaire. L'exploitation des richesses est dénuée de méthode et c'est ainsi qu'on a pu parler — heureusement à tort — d'un épuisement des gisements pétroliers dont la production s'est élevée de 900 000 tonnes en 1919 à près de neuf millions, en 1936. Le paysan est exploité par l'usurier. Le Gouvernement a été bien avisé d'effectuer au lendemain de la guerre un partage de la grande propriété. L'agriculteur possède maintenant son petit lopin de terre, mais il lui faut encore de l'outillage et du crédit. Le commerce dans les grandes et les petites villes est presque entièrement entre les mains des Juifs, des Saxons ou des Hongrois.

La Roumanie est un pays de vieilles traditions démocratiques, un pays de villages autonomes qui réglaient eux-mêmes leurs affaires locales. Mais c'est peut-être cette absence de toute hiérarchie sociale — même dans l'Église — qui a empêché la nation roumaine de créer une tradition politique.

La domination turque n'a exercé aucune influence sur la civilisation roumaine, mais elle a imposé une empreinte indé-

lébile sur les mœurs politiques et administratives. « Le Roumain a toujours dépendu de quelqu'un pour vivre », dit Paul Morand. « Jadis, c'était le voévode et les boyards, aujourd'hui, c'est le fonctionnaire et, plus encore, le politicien. » Les partis politiques roumains ont beau s'affubler de noms ronflants, s'intituler « libéraux », « conservateurs », que sais-je encore — ils ne sont en réalité que les héritiers d'anciens clans, ils ne représentent que des cliques qui peuvent se multiplier à l'infini. Le nombre de ces petits groupes d'ambitieux et de débrouillards était encore récemment d'une trentaine. La corruption de la vie parlementaire est incontestablement le plus grand fléau de la Roumanie moderne. « L'assiette au beurre » prend dans ce pays un sens précis, nullement allégorique. A peine installé au pouvoir un parti s'occupe de caser ses innombrables adhérents : les électeurs d'hier deviennent, par dizaines de milliers, des fonctionnaires mal rétribués, qui n'ont rien de plus pressé que d'exploiter leurs administrés au mieux de leurs capacités. La grande réforme électorale de 1919 n'avait fait qu'aggraver le mal : en introduisant le suffrage universel, en augmentant très considérablement le nombre des votants dénués de vraie éducation politique, elle ne faisait qu'augmenter les frais électoraux, dont on obtenait le remboursement en pressurant la population.

C'est contre cet état de choses que Codreanu et ses gardes de fer se sont élevés : contre la terreur électorale, contre la corruption administrative, contre les abus des clubs parlementaires. Mais leur succès n'eût jamais été aussi foudroyant sans l'exemple de Mussolini et surtout celui de Hitler. Les petits Hitler en germe pullulent aujourd'hui en Europe centrale et orientale : chaque pays veut avoir le sien. Codreanu n'a-t-il pas dévoilé sa pensée la plus secrète en disant qu'une fois arrivé au pouvoir il limiterait son sentiment de la justice et son devoir d'équité aux seuls Roumains *de race* et qu'il ferait dans les quarante-huit heures une alliance avec l'Allemagne et l'Italie ? Et pourtant cet homme se défend d'être francophobe. Comme il l'a dit à une journaliste parisienne, il déteste « la France maçonnique, corrompue et corruptrice », mais il continue à aimer « l'âme française traditionnelle,

inspiratrice à travers les siècles des plus beaux triomphes humains ». En réalité, Codreanu n'est pas autre chose que le représentant typique de la mode du jour : la mode raciste et totalitaire.

On a dit des Roumains qu'ils étaient un peuple réaliste. Cette affirmation est probablement exacte : tous les paysans sont réalistes. N'empêche que les mythes politiques exercent de nos jours — et peut-être ont exercé de tout temps — une emprise, qui est parfois extraordinaire, sur les esprits les plus terre à terre. Quant aux Roumains, ils sont un peuple oriental, un peuple en majorité orthodoxe, et un peuple qui n'a pas encore atteint un haut niveau de culture intellectuelle. (En 1922, le nombre des illettrés atteignait 43 p. 100 de la population adulte dans le vieux royaume, 40 p. 100 en Transylvanie et 94 p. 100 en Bessarabie !) Comment n'aurait-il pas prêté l'oreille aux appels démagogiques que tant de peuples plus avancés ont docilement suivis ? Comment serait-il resté insensible aux artifices d'une mise en scène savamment adaptée à ses goûts et à ses inclinations ? Qu'on imagine l'impression produite sur des âmes simples par l'apparition nocturne du Capitaine traversant silencieusement, au clair de lune, les villages de la plaine moldave, droit sur son cheval blanc et précédé d'un autre cavalier portant la Sainte Croix !

Le roi Carol a compris le danger. Si demain Codreanu triomphait, le souverain se verrait relégué à l'arrière-plan, réduit à un rôle effacé qui ne correspond ni à ses capacités, ni à son tempérament. Si Codreanu triomphait, les destins de la Roumanie seraient dirigés désormais par un homme dénué de toute expérience politique et préconisant les plans les plus dangereux, à un dictateur qui copierait Hitler ou Mussolini sans avoir leur valeur. L'instinct royal a indiqué à Carol II la voie à suivre.

Lorsqu'un avion déposa jadis, le 6 juin 1930, le jeune souverain sur la terre roumaine, Carol avait déclaré dans son premier discours, adressé aux membres du Parlement : « Ce n'est pas pour me venger que je suis venu : d'un cœur chaleureux et aimant je veux réunir en un seul faisceau tous ceux qui veulent et sont en état de collaborer à la prospérité de la Patrie... J'ai la conviction que tous, abstraction faite de

leur opinion politique, de leurs croyances et leurs origines se grouperont autour du trône pour collaborer à la consolidation de notre pays. » Cet espoir généreux a été déçu ; l'appel royal n'a pas été entendu : les politiciens roumains n'ont pas su et n'ont pas voulu s'élever au-dessus des luttes partisanes à un idéal vraiment désintéressé. Le roi s'est efforcé, jusqu'à la limite du possible, de se maintenir dans le rôle d'un monarque constitutionnel en faisant alterner au pouvoir, selon le jeu de bascule, les divers partis politiques. Certains Gouvernements — en particulier celui (libéral) de M. Tatarescu, qui se maintint pendant quatre ans — ont su prendre des mesures heureuses : ils ont rétabli l'équilibre budgétaire, ils ont soutenu le mouvement coopératif, ils ont construit des écoles. Mais ils n'ont pas su empêcher la désaffection des masses gagnées par un idéal nouveau. C'était le système lui-même qui se trouvait condamné. Il apparaissait de plus en plus nettement qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour arrêter la marche triomphale des Gardes de fer : leur couper l'herbe sous le pied, faire siennes les parties raisonnables de leur programme et essayer un bond vers le « monde nouveau » sans rompre complètement avec la tradition et avec les préceptes de la sagesse politique.

C'est à ceci que se réduit le régime semi-dictatorial instauré actuellement par le roi Carol. La malheureuse expérience du cabinet Goga avait démontré clairement en quarante-quatre jours la faillite du régime parlementaire et la faillite aussi de ce programme antisémite qui trouve parmi les codreanistes tant de partisans convaincus : le pays se trouvait menacé par la ruine financière et par les plus graves complications internationales. Une consultation électorale donnait 18 p. 100 des voix aux codreanistes. Il ne pouvait être question de confier le pouvoir aux libéraux dont le pays s'était lassé et encore moins aux nationaux-paysans qui s'étaient aliénés, par une tactique ambiguë (alliance électorale avec Codreanu), non seulement les sympathies du monarque et de ses hommes de confiance, mais aussi celles d'une grande partie de leurs propres électeurs. On se trouvait ainsi acculé à une impasse dont il fallait sortir à tout prix.

Après avoir institué un Gouvernement de concentration,

sous la présidence du patriarche Miron Christea, le roi proclame le 23 avril 1938 une nouvelle constitution « destinée à fixer à l'État des bases plus solides et plus justes et à diriger la vie générale sur une voie plus sûre, plus libre et plus saine. » — Cette constitution renforce considérablement les pouvoirs du souverain et l'autorité du Gouverment tout en limitant l'activité de la représentation nationale. Sans rompre définitivement avec le système des deux chambres, la constitution nouvelle prévoit la création d'un Conseil de la Couronne et d'un Conseil Économique. Elle restreint le suffrage universel : le droit de vote est enlevé à tous les citoyens de moins de trente ans et accordé simultanément aux femmes. Elle abolit le jury ; elle proclame des mesures sévères contre les prévaricateurs et rétablit la peine de mort pour certains crimes politiques. Elle proclame l'égalité devant la loi de tous les citoyens roumains quelles que soient leur race ou leur religion et met ainsi fin à la campagne antisémite, inaugurée sous le ministère Goga-Cuza.

Parallèlement, une grande action réformatrice est entreprise par voie de décrets. Ces réformes s'étendent sur tous les domaines de la vie politique et sociale : les départements sont groupés en provinces ; un contrôle est institué sur les moyens d'existence des journaux, ainsi que sur les fortunes privées des membres de la magistrature. Tous les préfets sont destitués et remplacés temporairement par des colonels et des généraux commandant les forces locales. Des mesures spéciales sont prises pour stimuler la production du pétrole (une cote supplémentaire de 20 p. 100 des devises résultant des exportations étant mises à la disposition des compagnies pour leurs besoins d'outillage), pour activer l'exportation des produits de l'industrie du bois (primes, etc.), pour abaisser le taux des prêts, pour arrêter la liquidation forcée des créances.

A tout ceci se joint une série de mesures répressives dirigées contre les abus de la politique et en premier lieu contre l'organisation « Tout pour le Pays », qui continuait à fonctionner malgré sa dissolution officielle proclamée par Codreanu en date du 21 février : suppression de tous les partis ; suppression de l'autonomie universitaire ; droit accordé à l'Église de délier les fidèles de leurs serments ; droit accordé au ministre de

l'Intérieur de suspendre des journaux et de fixer un domicile obligatoire à toute personne tentant une activité illégale ; défense de défiler en formation militaire, interdiction à tous les fonctionnaires d'État d'appartenir à des partis politiques, interdiction de réunions politiques dans les restaurants, cafés et hôtels, menace d'enlever les droits de citoyen roumain à ceux qui feront une propagande subversive à l'étranger. Enfin, les autorités procèdent à l'arrestation de Codreanu et de quelques centaines de ses adhérents : plus de mille perquisitions sont effectuées aux domiciles des Gardes de fer. Plusieurs des dirigeants du parti réussissent à s'évader. Mais Codreanu se voit condamner par le Tribunal, pour complot contre la sécurité de l'État, à dix ans de travaux forcés, tandis que des peines moindres sont infligées à ses complices.

A l'étonnement général les codreanistes n'ont pas opposé la moindre résistance aux représailles gouvernementales. Est-ce un signe de force ou de faiblesse ? Le Capitaine s'est-il « dégonflé », a-t-il démontré devant le monde entier sa vantardise et sa nullité, comme le prétendent les partisans du Gouvernement ? Est-il permis de considérer sa disparition de la scène politique comme définitive ?

Pour se former un jugement sur l'issue probable du grand drame qui se joue en Roumanie, il sera utile d'abandonner pour un instant les deux principaux héros de la pièce et de se tourner vers leurs comparses.

Moins nous parlerons de celle qui détient le rôle féminin, mieux cela vaudra : son nom n'a que trop servi de pâture aux amateurs de ragots et aux spécialistes du « reportage sensationnel ». Le politicien objectif constatera sans peine que ce rôle est certainement beaucoup plus effacé qu'on ne voudrait le lui faire croire. Dans l'exercice de ses prérogatives royales Carol II n'est pas homme à se laisser influencer par qui que ce soit et l'existence d'une « camarilla » relève très probablement du domaine de la pure fantaisie. J'ai rencontré à Bucarest certaines personnes récemment promues à tel ou tel poste qu'on désignait communément, dans le camp des adversaires, comme « des créatures de la camarilla » : je les ai trouvées tout simplement plus intelligentes que les autres. Et ceci se passe de commentaires.

M. Maniu, ancien chef du parti national paysan, semble être d'un avis contraire. Au cours d'un long et confiant entretien, l'homme d'État a bien voulu m'exposer ses craintes et ses doléances. Avec sa silhouette droite et mince, sa tête carrée, son nez légèrement aplati, ses cheveux grisonnants, ses gestes sobres, ses paroles réfléchies, son col haut et rigide, sa cravate noire et étroite, il incarne le type accompli de l'intellectuel doctrinaire. Le dédain qu'il affiche pour les caprices des modes vestimentaires s'étend chez lui aussi aux modes passagères de la pensée politique. « L'engouement pour les systèmes totalitaires, dit-il, ne durera pas plus que ne dura l'engouement pour l'expressionnisme en peinture. Envers et contre tous, M. Maniu reste fidèle avec obstination à ce vieil idéal démocratique dont il s'inspirait jadis lorsqu'il luttait, sous les Habsbourg, pour les droits de ses compatriotes les Roumains de Transylvanie. M. Maniu a grandi dans l'opposition ; l'opposition reste son élément. Il est convaincu que le peuple roumain est mûr pour la démocratie : « On n'a qu'à lui apprendre à nager ». « Je suis contre les dictateurs, dit-il, ce sont les régimes libres qui ont élevé l'homme à son niveau actuel. » (L'ascension est-elle si haute ? répliquerions-nous.) M. Maniu me rappelle avec amertume que c'est lui qui prépara, paraît-il, le retour du roi Carol. M. Maniu voudrait encore aujourd'hui être le guide et l'inspirateur du souverain. Et dans l'impossibilité d'atteindre ce but il s'attaque aux manifestations extérieures du système actuel. Il préconise le maintien des méthodes diplomatiques de M. Titulesco. Selon lui, le pacte soviétique était un « instrument génial » : une attitude neutre en cas de guerre comporterait pour la Roumanie le maximum de risques. (« Il nous faut, dit-il, des points fixes sur lesquels nous puissions orienter notre politique extérieure. Il faut avant tout nous appuyer sur notre alliée la France ». Mais le roi ne dit-il pas la même chose ?) Il préconise surtout le retour au système représentatif et démocratique tel que le connaissent les peuples occidentaux.

Le point de vue de M. Maniu est bien compréhensible. C'est le point de vue d'un homme élevé à l'école du romantisme germanique et du libéralisme français. L'espoir qu'il met dans le triomphe final des idées humanitaires est certainement

respectable, probablement même justifié. Mais pour l'instant son jugement porte à faux : *he misses the point*, comme disent les Anglais. A un moment où tous les efforts du roi tendent à sauver le pays de l'extrémisme de droite, un rappel aux « immortels principes » ne saurait servir à grand chose. Et si encore la Roumanie était soumise à quelque chose qui ressemble à une terreur blanche ! Mais ce pays, qui n'a pas connu de vraie démocratie, ne connaît pas non plus une vraie dictature. J'ai vu affiché dans le hall de mon hôtel un placard assez amusant invitant : « messieurs les clients à éviter toutes sortes de réunions ou discussions politiques ». Sous ce même placard, j'ai tenu des conversations interminables avec les représentants des partis les plus différents et aucun de mes interlocuteurs n'a jamais cru nécessaire de baisser la voix ! J'ai pu visiter à leurs domiciles, sans la moindre difficulté, de grands chefs de l'opposition : j'y ai constaté un va-et-vient perpétuel. J'ai appris la suppression de certains grands organes de la presse locale : mais j'ai pu me procurer quotidiennement une variété infinie de journaux étrangers et ce n'est qu'en rentrant par Vienne que j'ai vu ce que c'est qu'une censure. La mesure la plus draconienne, dont j'ai été témoin, a été la fermeture du célèbre hôtel Athénée-Palace, qui servait de quartier général aux frondeurs. La consternation des « bonjouristes » était indescriptible : pendant plusieurs jours on ne parlait pas d'autre chose à Bucarest. Mais si c'est à ce prix qu'on achète le salut du pays, je crois qu'on peut encore s'en accommoder. L'Europe de 1938 en voit bien d'autres !

Ce n'est pas en vain que le roi Carol a mis à la tête du Gouvernement actuel la plus haute personnalité ecclésiastique du pays. « Président du Conseil, a dit monseigneur Christea, le Patriarche reste un prêtre qui cherche son inspiration dans les Saintes Écritures. On peut y trouver son programme et sa méthode de travail : faire par l'amour chrétien que soient éliminées les guerillas qui divisent les citoyens et contribuer à l'unité de la nation. » J'ai vu officier monseigneur Christea pendant la messe de minuit la veille de Pâques : j'en ai gardé un souvenir inoubliable.

La cérémonie devait se dérouler au Patriarcat de Bucarest :

immense amas de bâtisses blanches ornées de ces tourelles, de ces colonnades, de ces balcons qui sont les traits caractéristiques de l'art roumain. Dans la nuit étoilée je montai vers le haut de la colline de Dealu Spireï à travers une double haie de gardes royales impeccablement alignés. Seuls des hommes étaient admis à assister au service religieux : juges en somptueuses robes rouges, ministres en tuniques sombres constellées de décorations et des militaires de tout grade en leurs somptueux uniformes : bleus, verts, bruns, rutilants de l'or des épaulettes et des aiguillettes. Entouré d'une foule de popes en chasubles de brocart blanc et or, le Patriarche se tenait debout devant l'autel dans sa noire soutane monacale. Ascète au visage pâle et émacié, à la belle barbe blanche, il semblait descendu des fresques hiératiques aux auréoles reliefées qui ornaient les murs de la Cathédrale. Plus tard, le service se poursuivit à la lueur des torches dans la cour : les cuivres d'un orchestre militaire, alternant avec des chanteurs, exécutaient des airs religieux. Puis on rentra au temple où à la fin de la cérémonie je vis un spectacle unique en son genre : les membres du Cabinet venaient s'incliner devant le Président du Conseil et lui baisaient pieusement la main !

Le chef vénéré de l'église roumaine exerce au sein du Gouvernement, par son unique présence, une influence modératrice dont M. Maniu, catholique transylvain, ne saisit peut-être pas toute l'importance. Il exerce aussi une influence capitale sur les esprits de la population paysanne : dans l'ordre idéologique les démagogues travaillant sous le manteau du mysticisme ne peuvent trouver d'adversaire plus redoutable.

Mais, dans l'ordre pratique, c'est à un autre membre du Gouvernement, c'est au jeune ministre de l'Intérieur, M. Armand Calinescu, que revient le rôle décisif. M. Calinescu m'a fait l'honneur de me recevoir chez lui dans la modeste villa à l'ameublement moderne qu'il habite à la périphérie de la capitale. Petit, brun, vif d'allure, M. Calinescu produit l'impression d'un homme doué d'une intelligence pétillante et d'une énergie peu commune. Le grand monocle noir dont il se sert cache un œil atrophié, ajoute à son aspect quelque chose d'étrange et de mystérieux. Cet homme de poigne, redoutable pour ses adversaires, n'en reste pas moins l'interlocuteur le

plus affable et le plus charmant. Le français de cet ancien élève de la Sorbonne est d'une pureté remarquable. M. Calinescu est sorti des rangs du parti national paysan (tout comme un autre membre du cabinet, M. Raléa, dont j'ai eu aussi l'occasion d'apprécier les hautes qualités intellectuelles). Jouissant aujourd'hui de la complète confiance du roi, exécuteur direct de ses volontés (« messager » de la pièce antique), M. Calinescu prétend ne rien renier des idées de progrès dont son parti, parti de gauche, s'est toujours inspiré. Ayant engagé une lutte à mort contre Codreanu et les Gardes de fer, il n'a pas un instant douté de la victoire : aujourd'hui il la considère comme acquise. Mais le succès, dit-il, ne pouvait être atteint autrement qu'à l'aide de mesures extraordinaires : il fallait faire le vide sur la scène de l'activité parlementaire. Il considère, néanmoins, la situation actuelle comme un état transitoire. Lorsque les passions seront calmées, une normalisation sera nécessaire ; il faudra admettre la renaissance de la représentation nationale et même des partis politiques, sous une forme modifiée.

Ce disant, M. Calinescu nous livre la clef de la pensée royale et nous fait entrevoir les horizons vers lesquels s'acheminent actuellement les destinées de la Roumanie. Carol II a gagné la première manche : il lui reste à gagner la partie. Les Gardes de fer sont détruits en tant qu'organisation politique : la mentalité « garde de fer » n'a pas encore complètement disparu. On a « coffré » les agitateurs, mais on n'a pas encore convaincu les masses. Dans les salons frondeurs, comme dans les milieux de la jeunesse universitaire, on n'est que trop porté à traiter d' « histoires de cagoulards » les accusations portées contre Codreanu. On a vu, lors du procès, des professeurs d'université, des hauts militaires, des politiciens éminents, voire des ministres d'hier, élever leurs voix pour la défense de l'inculpé. « Je n'aurais jamais parlé à un traître », s'écriait le général Antonescu. Codreanu lui-même a insisté, quelque peu tardivement, sur le caractère purement intellectuel et moralisateur de son mouvement. A l'entendre, il ne s'agissait pour lui aucunement d'une révolution sanglante : son but était d'obtenir pour la jeunesse roumaine la place qui lui revient de droit dans la vie nationale.

Le roi est certainement le dernier à lui contester cette place. Mais ceux auxquels on a promis la lune se contenteront-ils de choses tangibles? Consentiront-ils à descendre du royaume des rêves dans le domaine de la réalité?

Une expérience récemment vécue par la Roumanie permet d'envisager l'avenir avec espoir. Malgré le voisinage immédiat de la Russie, la population de la Roumanie n'a pas subi la contagion du communisme. Les cinq millions de paysans, qui ont bénéficié de la grande réforme agraire de 1919, se sont contentés des six millions d'hectares expropriés et ont abandonné tout recours à la violence. « Je ne sais pas, a dit M. Iorga devant un auditoire américain, si un jour le bolchevisme n'atteindra pas Londres et New-York, mais je puis affirmer que, de toute façon, ce ne sera pas par la voie de la Roumanie. » Le nombre des agitateurs communistes, que la Sûreté arrête de temps en temps à Bucarest ou ailleurs, est effectivement infime. Rien ne permet de supposer qu'après avoir obtenu satisfaction sur les points essentiels de leurs aspirations actuelles, les paysans roumains ne se détourneront pas tout aussi facilement des théories nébuleuses de M. Codreanu.

Actuellement le roi paye de sa personne, il veut gagner l'âme du pays. Lui aussi, s'est mis à visiter les villages, non pas au clair de lune, tel un fantôme, mais au grand jour, en chef paternel et humain. Il descend de son auto, se mêle à la foule des paysans, s'enquiert de leurs besoins et prend souvent sur place des décisions d'ordre administratif. Lui aussi, s'efforce de grouper autour de sa personne la jeunesse des écoles et des universités; l'organisation des Strajeri, ces boys-scout roumains auxquels Carol II s'est toujours particulièrement intéressé, a pris, ces derniers temps, un essor puissant. Avec beaucoup de courage il s'est attaqué au problème, épineux entre tous, des minorités nationales. Les huit cent mille Juifs de Roumanie ne sont pas encore complètement remis de la panique qu'avait semée parmi eux les mesures du Gouvernement Goga-Cuza. Les quelque huit cent mille Saxons et Souabes, massés autour de leurs bourgs transylvains, aux églises gothiques, aux pittoresques maisons de style baroque, sont travaillés par la propagande hitlé-

rienne (on leur envoie d'au delà des frontières des brochures, on leur fait un service gratuit des journaux du Reich, etc.). Les Hongrois transylvains, que les statistiques *roumaines* évaluent à 1 400 000, n'ont jamais abandonné leur attitude de résistance passive. L'exaltation nationale, qui s'était emparée, ces derniers temps, des jeunesses roumaines, a provoqué de vives inquiétudes parmi toutes ces minorités, d'autant plus que des mesures maladroites (défense de parler une autre langue que le roumain dans les lieux publics, etc.) avaient été appliquées par des préfets ou d'autres fonctionnaires subalternes. Maintenant, il s'agit de rassurer tout le monde. Une commission spéciale vient d'être constituée pour s'occuper des doléances des allogènes. Comme me l'ont déclaré catégoriquement M. N.-P. Comnène et M. Armand Calinescu, le Gouvernement actuel attache au problème des minorités une importance extrême : « il veillera à mettre fin à tout abus, si abus il y a... »

Mais l'effort le plus méritoire de Carol II s'est porté vers le domaine de la politique extérieure.

Au moment de l'entrée des troupes allemandes à Vienne, un véritable désarroi s'était emparé de l'opinion publique roumaine. Un homme aussi pondéré que Jorga n'hésitait pas à écrire dans *le Timpul* : « L'Autriche n'est pour l'expansion allemande qu'un point de départ. » Les alarmistes voyaient déjà les armées allemandes déferler des Carpathes pour s'emparer du pétrole, indispensable aux conquêtes ultérieures de leurs forces motorisées et pour transformer le Danube — de ses sources à son embouchure — en fleuve allemand.

Grand diplomate, Carol II a envisagé la situation avec calme et sang-froid.

Son premier but est de maintenir des rapports confiants avec ses voisins et, à ce sujet, j'ai recueilli de la bouche même de son ministre des Affaires étrangères les précisions les plus intéressantes, lorsque je lui demandais si la situation géographique de la Roumanie ne la désignait pas pour jouer le rôle d'un gardien de l'équilibre, en accord avec d'autres peuples de l'Est européen, en particulier avec la Pologne et la Hongrie.

« La Pologne est notre alliée, me répondit M. N.-P. Comnène, et elle est consciente, comme nous, des responsabilités qui lui incombent. En ce qui concerne la Hongrie, j'ai proclamé d'une manière publique, claire et précise, notre désir de rendre amicales les relations de bon voisinage qui existent entre nous. Il ne tient qu'au Gouvernement de Budapest de transformer ces vœux en une heureuse réalité. Nous avons la plus haute estime pour les qualités des Hongrois et nous serions heureux si leur ligne politique pouvait tenir compte de certaines réalités historiques. »

Pour l'instant, on n'est pas encore sorti, en ce qui concerne l'amélioration des rapports hongro-roumains, de la phase des tâtonnements. Le problème des minorités hongroises en Transylvanie est trop complexe pour recevoir une solution définitive en quelques semaines ; il faut tenir compte du « climat » de chaque pays, des courants d'opinion qui prennent parfois un caractère sérieux qu'il est impossible d'ignorer et de dédaigner. Rien ne permet pourtant de désespérer d'une solution favorable pour les deux partis.

Ayant rompu résolument avec la politique des pactes d'assistance préconisés jadis par M. Titulesco, le cabinet de Bucarest reste conscient de l'intérêt qu'il y a pour lui à vivre en bonne amitié avec le peuple russe. « Là aussi, me disait M. Comnène, la Roumanie doit être un facteur de paix et je peux constater, avec satisfaction, que c'est ainsi que même certaines grandes puissances qui ont une attitude de méfiance envers notre grand voisin russe interprètent notre rôle. »

Rassuré au sujet du sort des frontières roumaines, le roi Carol est à même de poursuivre des desseins plus vastes. Au cours de la dernière conférence de la Petite-Entente, qui siégea au début de mai à Sinaïa, la Roumanie a affirmé son rôle d'intermédiaire entre la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie. La rencontre improvisée du souverain avec Kemal Ataturk a servi à renforcer les liens avec la puissance ottomane et avec toute l'entente balkanique qui proclamait, lors de son dernier conseil d'Ankara, une politique de bons rapports avec chacune des principales puissances riveraines : à savoir, l'Angleterre, la France et l'Italie.

Un résultat tout à fait remarquable a été obtenu par M. Tataresco, envoyé récemment en mission à Londres. S'étant engagé à accorder de nouvelles concessions pétrolières exclusivement à des sociétés anglo-roumaines et franco-anglo-roumaines, la Roumanie obtient, paraît-il, des crédits considérables pour renforcer sa flotte, pour construire une base de sous-marins, pour élargir le port de Constanza et pour améliorer les communications ferroviaires avec les rives de la Mer Noire.

Tout ceci semble fort encourageant. A moins qu'une hégémonie du type napoléonien ne s'installe à brève échéance dans toute l'Europe centrale et orientale — et rien ne permet de le supposer — la Roumanie devrait trouver la voie de son salut.

Devant cette situation, le devoir de la France est nettement tracé : accorder pleine confiance aux efforts courageux du roi Carol, appuyer son action dans toute la mesure du possible, accélérer la livraison des commandes passées dans notre pays, rechercher en Roumanie des placements avantageux pour ses capitaux et, avant tout, faire comprendre au peuple roumain — plus encore par des actes que par de la propagande — qu'elle entend rester, dans les affaires du Continent, le défenseur de l'ordre social et de la paix internationale.

CONSTANTIN DE GRUNWALD

SOUVENIRS LORRAINS[1]

III. — METZ ET NOISSEVILLE

Charme étrange de Metz, fait de grâce, de mesure, et surtout de cette pudeur virginale qui, par sa nature même, ne se laisse pas décrire ! Barrès l'a tenté dans *Colette Baudoche* et n'y a pas tout à fait réussi. Peut-être lui manquait-il d'avoir vécu dans le pays messin, de lui appartenir par toutes ses racines. Il est plus facile à un étranger de comprendre l'Alsace, dont la joie de vivre et l'exubérance sont si communicatives. En revanche, Metz marque d'une empreinte indélébile tous ceux qui ont grandi à son ombre. Je ne pense pas seulement aux Français. Quelques années après la guerre, dans un cabaret de la banlieue de Francfort, je prenais part à une séance de cette curieuse petite académie qui se réunit, le soir, autour d'une cruche de cidre : des poètes, des journalistes, des gens de lettres. Je fus surpris d'entendre l'un d'eux s'adresser à moi dans le français le plus pur, pour me dire qu'ayant été élevé à Metz, il était souvent allé à Pange. C'était Hermann Wendel, qui, dès l'avènement du national-socialisme, se retira en France et y mourut. L'éducation lui avait donné cette âme messine qu'on n'acquiert pas.

Il est cependant un écrivain, venu du nord, qui a réussi à l'acquérir par l'amour et par l'étude : c'est Georges Ducrocq.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1938.

Dans son joli roman, *Adrienne*, il a su faire les descriptions les plus délicates de la vallée de la Seille. Et surtout, il a relevé *l'Austrasie*, la revue qui avait tenu une si grande place dans la vie littéraire de Metz et qui avait cessé de paraître pendant les trente-cinq premières années du régime allemand. Pour une nouvelle série, qui commença à paraître en 1907, mon père a consenti à faire reproduire les portraits d'André Chénier et des frères de Pange qui étaient conservés à Pange. Louis Marin, qui, dans ce temps-là, ne prévoyant pas sa brillante carrière politique, faisait un cours de folklore sur la fabrication du pain, était l'intime ami de Georges Ducrocq, venait l'aider à la rédaction de sa revue. Je les rencontrais alors dans les rues de Metz, se rendant place Saint-Louis ; c'est là que le siège de la revue était installé, chez Michel Thiria, le peintre verrier bien connu.

Dans la matinée du 4 octobre 1908, je vais avec mon père de Pange à Noisseville pour l'inauguration du monument aux morts de 1870. Nous longeons le ravin de Colombey, nous passons devant l'Allée des Morts, la *Toten Allee*, où tous les régiments allemands qui ont combattu le 14 août ont leur monument. Nous suivons la route des crêtes qui domine Metz. La ville est cachée dans un repli, mais d'habitude on voit la cathédrale émerger au ras des chaumes. Aujourd'hui, la cathédrale elle-même s'estompe dans un brouillard semblable, me dit mon père, à celui qui, il y a trente-huit ans, couvrait le champ de bataille.

Cependant, de temps en temps, le soleil perce la brume et jette une lueur pâle sur le haut vaisseau encadré de ses deux tours. Nous pensons à l'émouvante cérémonie qui s'y est déroulée hier matin. La cathédrale était tendue de noir, éclairée par de grands candélabres d'argent. La nef était pleine de généraux, d'officiers, de vétérans français. Devant le catafalque élevé à la mémoire des combattants se dressaient deux drapeaux tricolores — sans doute les premiers qu'on ait vus depuis l'annexion — dont l'un, celui des vétérans français, voilé de crêpe, était planté sur la couronne de « la jeunesse messine à ses aînés ». Comme ce cri du sang est fort ! Qu'il est touchant l'appel de cette jeunesse vaincue livrée au vainqueur !

En chaire, le chanoine Collin a fait entendre des paroles terribles. La France est « courbée sous les rafales de la justice divine, mais rien ne dit encore, malgré tant d'apparences contraires, qu'elle ne finira pas par comprendre cette humiliation... » Clemenceau est depuis deux ans au pouvoir. Avec Briand, le ministre des Cultes, il a fait expulser le nonce et violer le secret diplomatique des archives pontificales. Il a confisqué les presbytères, les séminaires, les biens des fabriques et des évêchés. Les fondations pieuses elles-mêmes, malgré une intervention énergique, éloquente, de Maurice Barrès, n'ont pu être sauvées. Comment ces hommes, si insouciants de la volonté des morts, entendraient-ils les voix qui s'élèvent d'ici ? Ils n'ont même pas voulu se faire représenter au milieu de nous. Sous son ciel gris, la Lorraine ne change pas : fidèle à la nation française, même quand elle est hostile à l'État qui prétend représenter la France.

Cette foule immense, réunie dans la cathédrale, était en deuil de la Patrie. Après l'absoute donnée par l'évêque, monseigneur Benzler, les deux drapeaux français ont traversé la nef remplie de monde pour se placer au grand portail. La foule s'écoulait entre eux, beaucoup les embrassaient au passage, les mères les faisaient toucher par leurs enfants, les vétérans qui les portaient ne pouvaient retenir leurs larmes. Où est la vraie France ? Ici ou avec Clemenceau ?

Nous arrivons par Montoy à la grand'route de Metz à Sarrebrück, « la route de la Grande Armée », dit mon père. Ces mots, pleins d'images de gloire, résonnent étrangement dans la déchéance de l'heure présente. Nous commençons à descendre cette route vers Metz, mais, arrêtés par une foule de plus en plus dense, nous quittons notre voiture. Le long des bas-côtés se suivent des foules de piétons. Beaucoup portent des provisions nouées dans un mouchoir. Un orgue de barbarie répète indéfiniment *la Marseillaise* comme une mélopée lente, funèbre. Nous nous laissons emporter par le courant qui pousse cette foule vers la petite église de Noisseville.

Elle est déjà pleine de délégations d'anciens combattants venues de toute la France. C'est une simple église de village, blanchie à la chaux, dont une charpente apparente porte le toit. Devant l'arc en plein cintre, ouvert sur le chœur, est

dressé un catafalque aux couleurs françaises. Je reconnais, dans les premiers rangs, Charles de Wendel, député au Reichstag, et M. de Jaunez, président du Landesausschuss. De chaque côté de l'autel, où l'aumônier des Invalides dit la messe, est rangée la « Lorraine sportive », l'association d'Alexis Samain. Tous ces jeunes gens portent des culottes blanches, des tuniques bleu-foncé et des casquettes, comme dans les sociétés de gymnastique françaises. Ils ont des clairons et sonnent *Aux Champs* avant l'élévation. La sonnerie semble traverser les murs de la petite église et s'étendre sur tout le champ de bataille pour réveiller les morts qui l'ont si souvent entendue. Puis le curé de Noisseville monte en chaire. Il était vicaire pendant le blocus de Metz. Il raconte l'agonie de cette admirable armée vaincue par la faim et dont le sacrifice fut sans espoir.

Nous allons au monument qui s'élève près de la ferme de l'Amitié, à une trentaine de mètres de la route. Le groupe en bronze représente la France soutenant un soldat mourant. Au-dessous de l'inscription « Aux soldats français » est une autre statue, celle d'une jeune Lorraine assise sur le socle de grès, dans une attitude pensive et douloureuse. Au pied du monument, le comte Zeppelin, président de la Lorraine, discute avec une quinzaine d'officiers allemands en grande tenue.

L'heure des discours est venue. Les officiers, les fonctionnaires et les notables prennent place sur les chaises qui leur sont réservées. Le promoteur de l'œuvre est un simple ouvrier typographe, Jean, qui, avec un dévouement admirable, s'est consacré au souvenir français. Il doit remettre le monument aux autorités. Il monte dans l'étroite tribune. Il parle des « séparations d'avec la mère-patrie, dont nous avons été la filiale rançon ; par notre fidélité fraternelle au culte de ses morts, nous remplissons en quelque manière son rôle vis-à-vis de ses enfants ». Une foule immense, évaluée à quatre-vingt mille personnes, nous entoure. Elle a sous les yeux la vue la plus étendue et la plus émouvante : au sud l'Allée des Morts et le champ de bataille de Borny, bossué par les tombes ; au nord, Sainte-Barbe, dont le clocher servait de direction à l'armée de Metz quand elle essayait de percer les lignes allemandes ; à l'ouest, la cathédrale, dominée par le mont Saint-

Quentin et par le champ de bataille de Gravelotte. Gravelotte ! La route que les postillons des diligences descendaient jadis en claquant du fouet pour annoncer l'arrivée à Metz ! Elle est jalonnée des grands peupliers qui, sur le panorama de Detaille, encadrent la batterie du régiment d'artillerie de la Garde où servait mon père. C'est là, le 16 août 1870, que notre sort s'est décidé, que l'armée a été arrêtée sur la route de Verdun et rejetée dans Metz. Paysage austère, composé par des forts, des champs de bataille, la cathédrale et des ossuaires, où tout ne parle que de discipline, d'abnégation et de sacrifice !

Charles de Wendel, président d'honneur du Comité, monte à son tour à la tribune. Ceux qui le connaissent savent de quel drame cornélien il est le héros. Appartenant à l'élite de l'Alsace-Lorraine, il ne pouvait pas abandonner à un Allemand le droit de représenter nos populations au Reichstag. Il était tenu de suivre l'exemple des trois curés de Hayange, de Sarrebourg et de Sarreguemines qui, dans leur manifeste électoral de 1890, déclaraient accepter la députation par devoir. Il est donc allé à Berlin, la mort dans l'âme, parce que c'était son tour de servir chez le vainqueur. Maintenant son dévouement a sa récompense. Emporté par un destin grandiose, il va incarner pendant quelques instants les aspirations diffuses dans cette foule immense. « Les morts dont nous venons, autour de ce monument, honorer la mémoire sont nos morts, à nous, Lorrains : beaucoup d'entre eux étaient enfants de notre sol ; la mort a fait des autres nos fils par une option sacrée ; la terre où ils reposent, après avoir versé leur sang pour la défendre, les réclame pour ses enfants... La meilleure des oraisons funèbres n'est-elle pas cette oraison silencieuse faite de l'accord de toutes les consciences, du concert de tous les sentiments qu'on sent monter de cette foule recueillie comme la prière muette de la terre lorraine? Je voudrais que mon hommage aux morts de Noisseville fût simple comme fut leur sacrifice. Ils sont allés à la mort sans escompter la gloire, sans espérer même la victoire, uniquement pour obéir et se dévouer, donnant ainsi un remarquable exemple d'abnégation et de soumission... » En disant ces mots, où je crois sentir trembler sa voix, peut-être ne pense-t-il pas à lui-même, mais il pense

certainement à tous ces Lorrains qui mènent une lutte obscure, inégale, pour la défense de leur langue et de leurs traditions. Il conclut : « Aux enfants de la terre lorraine qui m'écoutent, je rappellerai que la fidélité au souvenir des morts, l'esprit de sacrifice, le respect du passé, l'attachement aux traditions locales sont des vertus essentielles à toute race qui veut durer. »

La foule sent en lui son chef, celui qui s'est dévoué pour partager sa servitude, et elle l'acclame longuement. Pendant ce temps, Zeppelin monte l'escalier de bois. Arrivé à la petite estrade, il enlève son chapeau haut de forme et le dépose sur le rebord. Président de la Lorraine et représentant du Gouvernement impérial, il est tenu de parler d'abord en allemand, bien qu'ici le nombre des Allemands soit infime en comparaison de la population de langue française. Il répète son discours en français. Jusqu'ici il n'y avait de monuments que pour les morts allemands ; il accepte celui-ci pour les morts français. Invoquant le nom de la ferme voisine : « l'Amitié », il veut y voir un présage de réconciliation entre Français et Allemands.

Effrayantes conséquences du traité de Francfort : Zeppelin, élevé en France, plein de bonnes intentions, a su gagner toutes les sympathies. Mais qui l'écoute quand il parle de réconciliation ? On sait bien qu'elle est chimérique tant que l'Alsace-Lorraine reste annexée. La cérémonie est finie : il part avec les officiers. Parmi eux, le général d'Arnim, gouverneur de Metz, ancien attaché militaire à Paris, a grand air dans sa longue redingote bleue. Il porte une seule décoration, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur autour du cou le *langer Rock* ne permettant d'en accrocher aucune sur la poitrine. Marié à une Alsacienne, mademoiselle de Türckheim, il a pris racine dans le pays en achetant à Moulins le petit château de Fabert. Parlant le français comme nous, il est candidat à l'Académie de Metz, où le chanoine Collin va le faire entrer. Ce gentilhomme a l'ancienne conception chevaleresque de la guerre, qu'on fait par métier, tout en gardant estime et sympathie pour son adversaire. Mais on a jeté notre petit pays dans les fondations de l'empire bismarckien, comme les vieux architectes païens y jetaient des victimes vivantes. Nos morts ne nous permettent pas de nous rapprocher.

L'énorme foule s'écoule lentement. Il y a là des paysans de toute la Moselle, qui fraternisent avec les Français venus d'Étain ou de Pont-à-Mousson. De temps en temps on entend : « Vive la France », cri de protestation contre l'annexion. La petite troupe des gendarmes, qui est seule à assurer le service d'ordre, ne réagit pas : elle est débordée et laisse couler le fleuve. Spontanément, des groupes se forment autour de ceux qui étaient ici il y a trente-huit ans. Un chanoine y fut aumônier à l'ambulance. Il évoque ses souvenirs : « J'ai assisté un capitaine français qui avait reçu une balle dans le ventre et qui est inhumé là, dans le cimetière. Il disait : « Cette mort est » lente à venir ! » Partout des mots d'abnégation, de sacrifice. Les images funèbres qui nous entourent nous incitent à nous sentir les héritiers responsables de tous ces morts.

Comme on est loin du Luxembourg, des discours pacifistes de Brisson et de Clemenceau, que *la Gazette de Francfort* signalait avec tant de joie ! Le triomphe des loges, de la libre pensée, de l'anticléricalisme militant, comme cela paraît petit ! Derrière le décor mensonger sont apparues tout à coup les masses méconnues et trompées. Nous rentrons en silence, pensant aux morts qui viennent de révéler leur puissance, continuant cette oraison silencieuse, faite de l'accord de toutes les consciences, qui, suivant le mot de Charles de Wendel, est la prière muette de la terre lorraine. Et nous songeons à l'inscription gravée sur le cimetière de Chambière : « Malheur à moi ! Devais-je vivre pour voir la ruine de mon peuple, la ruine de la cité et pour demeurer ici tandis qu'elle est livrée aux mains de l'ennemi ? »

La cérémonie de Noisseville a réveillé une foule de vieux souvenirs et m'a révélé des choses que j'ignorais. Je voudrais en parler avec l'abbé Collin, directeur du *Lorrain*, le centre de ce petit monde messin qui est le nôtre. Je longe la cathédrale et passe devant le corps de garde allemand qui occupe le rez-de-chaussée du joli bâtiment construit par Blondel au fond de la place d'Armes. Je monte la rue du Haut-Poirier et traverse la cour du vieil hôtel qu'habite l'abbé Collin, presque en face du musée. Je suis déjà venu les jours précédents en passant à Metz, et chaque fois l'abbé était sorti. Cette fois il est chez lui. Je vois s'encadrer dans la porte

du petit salon sa haute taille et sa tête du XVIIIe siècle, surmontant le rabat, qui est comme le signe de sa résistance aux mœurs allemandes. Le rabat n'est plus porté par ceux des jeunes prêtres qui collaborent avec les catholiques d'outre-Rhin.

— Ah ! c'est vous qui êtes venu ces jours derniers ! Que n'avez-vous donné votre nom ! Je vous aurais écrit pour vous proposer un rendez-vous. Mais il fait si beau ! Ne voulez-vous pas que nous nous promenions un peu sur la place ?

Nous faisons les cent pas le long du musée.

— Eh bien, dit l'abbé, de quoi s'agit-il ?

— Je voulais vous parler du souvenir français en Lorraine. La cérémonie de Noisseville a révélé dans nos populations un état d'esprit que nous-mêmes, qui vivons au milieu d'elles, ne soupçonnions pas. Comment l'opinion française le croirait-elle ?

— Elle ne se rend pas compte de notre puissance... d'assimilation. Tenez, j'étais en train de lire sur ce sujet un article de *la Croix* — et l'abbé tire le numéro qu'il a mis dans le revers de sa manche. Ces crucifiants voudraient nous faire passer pour des martyrs. Ce n'est pas cela du tout, ce ne sont pas les Prussiens qui nous embêtent, c'est nous qui embêtons les Prussiens.

Il éclate d'un large rire.

— On croit toujours que nous nous laissons faire. On ne se doute pas du prestige que nous donne notre culture. En face de nous, les Prussiens ont toujours conscience d'être un peu des barbares. Il n'en est pas un qui ne le reconnaisse dans l'intimité. Aussi s'empressent-ils d'adopter notre langue, nos usages, à un point dont on ne se doute pas à Paris.

Il me raconte une histoire qui vient d'arriver au sous-secrétaire d'État. Arrivant dans un village lorrain, il a demandé en allemand à des enfants : « Où est le gendarme ? » Comme ils ne le comprenaient pas, il a répété sa question en français et ils se sont écriés : « Mais c'est notre père ! » Le gendarme allemand, réprimandé par lui, a fini par avouer qu'ayant épousé une Lorraine et vivant dans un village lorrain, il ne parle en famille que le français.

— Oui, conclut l'abbé, si on nous laissait faire, nous ne serions pas germanisés par les Prussiens. C'est nous qui les *lorrainiserions*.

Il rit encore de son néologisme et me regarde comme pour dire :

— Et vous, Parisiens, que pensez-vous de notre manière de nous défendre?

— Avez-vous quelques exemples de cette transformation?

— Oui, le plus remarquable est le gouverneur de Metz lui-même, le général d'Arnim. Ne le connaissez-vous pas?

— Je viens de le voir à Noisseville.

— Il est conquis par notre langue, notre art, notre manière de vivre. Je n'aurais pas cru qu'un général prussien pût devenir si foncièrement Lorrain. Aussi, je compte soutenir sa candidature à l'Académie de Metz. J'en ai parlé au maire. Nous montrerons, en accueillant le comte d'Arnim, que l'Académie de Metz ne pratique pas l'exclusivisme dont on l'a accusée injustement. Nous faciliterons ainsi la protection de notre patrimoine littéraire. Nous ne devons pas rejeter les Allemands qui sont disposés à nous aider à défendre notre langue et nos institutions. Nous n'avons pas tant d'appuis sur lesquels nous puissions compter.

— Puis-je vous aider en quelque chose?

— Tous les concours nous sont utiles, s'ils ne nous sont pas nécessaires. Vous qui nous appartenez par toutes vos racines, vous devriez étudier notre situation, nos besoins, et les faire connaître. Notre pays a été, depuis 1871, privé par l'émigration de presque toute son élite. Il est obligé de s'en refaire une, mais il ne peut lui donner les places, car elles sont presque toutes occupées par les Allemands. Que faire? Assimiler des Allemands ou nous adresser au clergé ; lui du moins a gardé son indépendance. Comprenez-vous maintenant qu'on dise que la Lorraine est gouvernée par les curés?

C'est vrai : la spiritualité de Metz s'est réfugiée dans quelques figures de prêtres. En quittant l'abbé Collin, je me dirige vers le grand séminaire, forteresse de l'esprit lorrain. Ce grand bâtiment, qui s'étend le long de la rue d'Asfeld, est dans le style qui convient à cette ville de prêtres et de soldats. Je monte chez l'abbé Dorvaux, l'historien du pays messin. Il a une figure singulièrement expressive, avec ses yeux enfoncés où brille une flamme mystique. Je lui demande quel est l'état d'esprit du clergé à l'égard de l'Allemagne.

— Il y a certainement, outre-Rhin, répond-il, un plan de protestantisation contre lequel nous avons à nous défendre. Notre évêque, monseigneur Benzler, quoique Allemand d'origine, le reconnaît. Il est maintenant des nôtres. Car, quoiqu'on en dise, prussianisme et protestantisme ne peuvent se séparer, pas plus que république et anticléricalisme.

Toujours l'ombre néfaste de l'anticléricalisme qui se projette sur le petit pays. Elle crée contre la France un tissu de préventions. Pour changer la conversation, je parle des empiétements du germanisme en Lorraine.

— Ah! répond l'abbé Dorvaux, nous nous défendrions bien dans la région agricole. C'est la région industrielle qui nous tue. En prenant pied dans la vallée de l'Orne, la métallurgie allemande a attiré pour son travail un nombre énorme de ses nationaux. Nos villages lorrains sont submergés par l'afflux des ouvriers allemands. Peu à peu la frontière linguistique se déplace à notre détriment. Chaque année, un certain nombre de villages sont déclassés et passent de la zone française dans la zone allemande. Que pouvons-nous faire pour nous défendre? C'est un sujet bien douloureux.

Il se tait et nous écoutons en silence une musique qui passe rue d'Asfeld, le son railleur des fifres accompagnant le roulement des tambours plats. Combien de temps la lutte inexpiable des idées et des sentiments gardera-t-elle des formes pacifiques? Parmi les représentants de l'Allemagne, il en est qui souhaitent ouvertement le recours à la force. Un prédécesseur de Zeppelin, le baron de Hammerstein, président de la Lorraine, déclarait à mon père : « La situation actuelle ne peut pas se prolonger. Il faut une guerre pour régler définitivement la question d'Alsace-Lorraine. »

*
* *

En 1910, au cours d'un long séjour à Berlin, je visite Potsdam. Me trouvant en compagnie d'un ami, qui lui-même est lié avec un lieutenant du 1er régiment de grenadiers de la Garde, je suis invité à déjeuner à leur mess. Les officiers appartiennent tous à l'aristocratie et savent admirablement le français. Ils ont gardé la tradition du Grand Frédéric, au

temps où le français était la seule langue employée dans la société. Ce mess d'officiers a l'air d'une table de famille, non seulement parce que ces jeunes gens connaissent les mères, les sœurs de leurs camarades, et en parlent entre eux, mais encore parce qu'ils ont leur argenterie, léguée au régiment par les anciens colonels, les *alten Herren*, lors de leur retraite. Comme hôte étranger, je suis l'objet de prévenances particulières. Tour à tour, chaque officier prend le verre de couleur verte, dans lequel on a versé le vin du Rhin, et le lève en me regardant et en me disant : « *Prosit* ». Je dois répondre de même à chacune de ces politesses.

Mon voisin de droite va souvent à Paris. Il nous connaît bien et dit en souriant : « Nous n'aurons plus la guerre avec la France. Cela me paraît impossible. » Je comprends le sens de ces paroles. Hier soir, dans une réunion publique, un orateur s'exprimait plus clairement encore : « Nous sommes devenus si forts, si nombreux que, sous le seul poids de notre masse, nous écraserions notre vieille ennemie, la France. Comment oserait-elle encore se risquer contre nous ? » L'Alsace-Lorraine doit-elle donc être abandonnée à son sort ? Elle se dressera toujours entre Français et Allemands pour les empêcher de s'entendre. Je pense à l'histoire que l'on raconte à Paris. Eugène Étienne, l'ancien ministre de la Guerre, que j'ai vu chez Lyautey, a été invité aux régates de Kiel. Député d'Oran, apôtre de la politique coloniale, il semble être un des Français les plus accessibles à l'idée du rapprochement franco-allemand. L'empereur l'a comblé de prévenances, le mettant à sa droite pour causer tout le temps avec lui. Un soir, il le prend à part et déclare : « Monsieur Étienne, il ne suffit pas d'un rapprochement entre nous : il faut une alliance. » Étienne est si ému qu'il ne peut retenir ses larmes et saisit le bras de l'empereur en s'écriant : « Ah ! sire, cela ne dépend que de vous. L'alliance est faite si vous nous rendez l'Alsace-Lorraine. » L'empereur lui jette un regard terrible et répond simplement : « Impossible, monsieur ». Puis il lui tourne le dos et ne lui adresse plus la parole.

Il y a une visite que je compte faire depuis longtemps et que j'ai toujours ajournée, tant elle m'est pénible. C'est celle de l'église de la garnison, où sont conservés nos drapeaux

pris à Metz et à Sedan. L'heure est venue. Il faut y aller. J'entre dans le bâtiment nu et simple, peint à la chaux, où est célébré le service luthérien. A droite de la longue rangée de bancs est la chaire. A gauche, le fauteuil du roi de Prusse. Ici, à Potsdam, au milieu de ses troupes et de tous les souvenirs de la monarchie prussienne, il se sent roi avant d'être empereur. Je suis seul et mes pas résonnent dans la salle vide. Le gardien me fait entrer dans la petite pièce voûtée qui se trouve derrière l'autel. Là, sur le sol dallé de losanges noirs et blancs, deux cercueils sont posés côte à côte. A gauche, un gros cercueil massif, qui ressemble à une longue table, sur laquelle quatre écrous font saillie : c'est le cercueil du Roi-Sergent. Près de lui est allongé un autre cercueil, au profil de pyramide : c'est celui de son fils, le Grand Frédéric. Ici, avant la bataille d'Austerlitz, le roi de Prusse et l'empereur de Russie se jurèrent une amitié éternelle. Après Iéna, Napoléon y entra à son tour et dit à ses officiers : « Découvrez-vous, messieurs ; si cet homme vivait encore, je ne serais pas ici. »

Je me retourne. Par-dessus l'autel mon regard embrasse la nef. Les quatre piliers qui se suivent du côté du fauteuil royal portent chacun deux panoplies superposées formées de nos drapeaux, ceux de Sedan et ceux de Metz. Il y en a quatre-vingt-un. Tous n'ont d'ailleurs pas été livrés avant la capitulation de Metz. Les chefs de corps avaient reçu de Bazaine l'ordre de déposer les drapeaux chez lui. Mais plusieurs, prévoyant qu'il voulait les remettre à l'ennemi, les brûlèrent. D'autres les déchirèrent et en répartirent les fragments entre leurs officiers. Adieux émouvants au petit jour, lorsqu'ils se séparèrent comme des chrétiens qui viennent de communier, chacun emportant, avec le morceau du drapeau qui lui était confié, la grande âme qui le faisait vivre ! Sur la soie qui pend le long des piliers, je lis les noms brodés en lettres d'or : *Austerlitz*, *Iéna*, *Magenta*, *Solférino*. Un siècle de gloire survit dans ces plis, et ces drapeaux, pour lesquels tant de braves gens se sont fait tuer, ornent l'église où nos vainqueurs rendent grâces au Seigneur de leur avoir donné la victoire.

Il n'y a pas, pour un Français, de séjour plus accablant que celui de Berlin. Ses larges rues, qui se coupent à angle droit, font penser à la fois à l'alignement de casernes et à la

ville champignon américaine. C'est pourquoi je fus heureux de faire un séjour en Bavière. Munich était, en ce temps-là, aux antipodes de Berlin. La vieille « Résidence » abritait une société d'autrefois, groupée autour de ses princes. Le roi Othon, qui avait succédé à son frère Louis II, était fou comme lui. Il vivait dans un château, avec ses infirmiers et ses aides de camp. La régence était exercée par son oncle, le prince Luitpold. Il était le fils du roi Louis Ier, qui était né avant la Révolution à Strasbourg, où son père, le prince Maximilien-Joseph de Deux-Ponts, commandait le régiment « Alsace ». Le « bon prince Maximilien » était aimé de ses grenadiers, qui avaient sacrifié leurs moustaches pour rembourrer l'oreiller de son fils, le futur roi Louis Ier. Il avait acheté à Strasbourg, sur le Broglie, le bel hôtel qui est aujourd'hui la résidence du gouverneur militaire. Il possédait en Alsace le château de Ribeaupierre et passait ses dimanches chez la baronne d'Oberkirch. Que de souvenirs alsaciens évoque son nom !

Je vais avec le ministre de France, M. Allizé, au bal de Cour chez le prince-régent. On forme « le cercle » et, à sept heures et demie précises, le comte de Moy, grand maître de la Cour, frappe trois coups avec sa baguette. C'est l'entrée du prince-régent, de son fils Louis, le futur roi Louis III, de ses nombreux enfants et petits-enfants. Louis est venu à Paris pour l'exposition de 1867 et demande si l'on a reconstruit les Tuileries. Une charmante petite princesse est si troublée que, lorsqu'on me présente, elle me fait une révérence. Aussitôt après les princes de Bavière, viennent le prince et la princesse Oettingen, en vertu d'un privilège séculaire que les Thurn et Taxis n'ont jamais voulu admettre. Les Oettingen sont accompagnés de leur fils Maurice, qui porte la tunique rouge de chevalier de Malte. Il fait des séjours à Grenoble pour parler français. Au milieu de cette société, encore française de langue et de traditions, on croirait vivre sous l'ancien régime.

On aimerait oublier ici les remords et l'inquiétude que l'Alsace-Lorraine fait peser sur l'Europe. Malheureusement ce n'est pas possible. Deux normaliens qui terminent à Munich leurs études d'allemand viennent me voir et me décident à les accompagner à une réunion publique, où l'on discutera la Constitution de l'Alsace-Lorraine, qui vient d'être votée par

le Reichstag. L'exposé sera fait par un Alsacien, René Prévôt, et la réunion sera présidée par un pacifiste connu, le professeur Quidde. Nous y allons et, dès l'entrée de la salle, on sent que la discussion sera vive. Nous reconnaissons plusieurs intellectuels, dont un jeune libraire de la Theatinerstrasse, connu pour ses opinions intransigeantes.

René Prévôt commence. Il montre que la nouvelle Constitution n'apporte pas aux Alsaciens-Lorrains les garanties qu'ils attendaient. Leur Parlement n'a que des pouvoirs limités, subordonnés à l'approbation du Reichstag. Ils ne sont pas les maîtres chez eux, notamment pour l'enseignement du français dans les écoles. Ils demandent qu'on leur laisse une liberté complète. Ces revendications irritent profondément notre jeune libraire. Il monte sur l'estrade pour protester. « Quand messieurs les Alsaciens viennent ici, ils montrent patte blanche. A les entendre, nous ne devrions avoir aucune inquiétude sur l'usage qu'ils comptent faire de leur Constitution. Mais quand ils sont rentrés chez eux ils se font interviewer par *le Matin*, et ils déclarent que leur attachement à la France est indéfectible. N'avons-nous pas le droit de nous méfier de cette population bilingue, qui s'adresse alternativement à Munich et à Paris, et qui, dans chaque endroit, fait entendre un langage différent? Oui, messieurs, nous en avons le droit, car nous sommes déjà allés trop loin dans la voie des concessions. N'en voyez-vous pas les conséquences? Les journaux ne vous ont-ils pas appris que la comtesse de Wedel, la femme du statthalter, a écrit une lettre en français à mademoiselle Ungemach? Si vous n'attachez aucune importance au fait que l'entourage du représentant de l'empereur soit ainsi francisé *(verwelscht)*, je ne suis pas de votre avis. Nous ne pouvons être sauvés que par la manière forte. Ayons toujours devant les yeux l'exemple de Bismarck. »

Je vais m'asseoir auprès de René Prévôt pour parler français avec un Alsacien, pour échapper à l'odieux bavardage de ce disciple de Bismarck. D'autres lui succèdent sur l'estrade et parlent dans le même sens. Les deux normaliens se joignent à nous, et nous formons un petit groupe de Français, consternés devant ce déchaînement de passions. L'idée même d'une pause dans la germanisation de l'Alsace-Lorraine met ces

Allemands en fureur. Enfin Quidde se fait remplacer à la présidence et prend lui-même la parole : « Je n'avais pas prévu, dit-il, que la discussion prendrait un tour si animé et je ne me l'explique pas. Pourquoi des faits insignifiants, comme l'envoi d'une lettre en français à mademoiselle Ungemach, soulèvent-ils de telles alarmes?... » Excellent professeur Quidde ! On ne l'écoutait pas. Il voulait faire entendre la voix de la raison à des gens qu'entraînaient leurs passions. Vingt ans plus tard, je l'ai revu à Paris, fuyant devant la terreur hitlérienne. Nous avons échangé des réflexions mélancoliques sur l'aveuglement des hommes. Cependant, une certitude lumineuse subsiste : l'Alsace représentait pour la France un principe moral : le respect du Droit. Elle ne représentait pour l'Allemagne qu'un principe d'orgueil : la conquête. L'Allemagne a donc pu y renoncer, tandis que la France ne le pouvait pas. Les meules de Dieu broient l'orgueil, mais le Droit en sort intact.

Cette question d'Alsace-Lorraine, l'Europe la croyait enterrée après quarante ans de conquête. Mais elle vit, plus angoissante que jamais, dans l'esprit de ceux qui sont originaires des deux provinces. Un d'eux, Désiré Ferry, écrit dans *le Matin*, le 17 mars 1912, à la veille d'une manifestation devant la statue de Strasbourg : « La France est guerrière. C'est le relèvement, *l'œuvre splendide de la Troisième République*... Dans cette génération se retrouve l'esprit militaire et républicain qui, durant les siècles, anima cette ville de Metz où j'ai vu le jour. » D'Alsace se font entendre des voix qui nous adjurent de ne pas oublier. Albert Malet publie dans la *Revue du Foyer*, le 15 décembre 1912, le texte d'une lettre qu'il reçoit d'Alsace : « Nous avons eu un moment de joyeuse émotion en constatant la hâte avec laquelle les Allemands se préparaient ici et le long de la frontière. Les médecins avaient déjà reçu leur feuille de route et les chevaux des négociants se trouvaient déjà à la disposition de nos maîtres actuels. Et puis voici l'horizon qui s'éclaircit. C'est à désespérer de tout et de notre avenir ! Que voulez-vous que nous devenions si une fois de plus la France laisse passer l'unique occasion ? »

Ces espoirs prennent corps en janvier 1913, lors de l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République.

Cet ancien dreyfusard a fait figure de nationaliste au moment convenable. Le lendemain de l'élection, le 18 janvier 1913, Albert de Mun exprime, dans *l'Écho de Paris*, l'indignation que nous ressentons tous contre les hommes qui, depuis dix-neuf ans, attaquent en France le principe de l'autorité : « Ils arrachaient hier de son poste le ministre (Millerand) dont le nom apparaissait au pays comme une sauvegarde. C'est pourquoi les bons Français se tournent vers Poincaré, émus d'inquiétude et d'espoir. » Albert de Mun conclut en rappelant au nouveau président ce que la France attend de lui : « Vous serez l'inspirateur nécessaire de la politique extérieure et le gardien naturel de sa puissance militaire, qui, seule, peut la rendre efficace. La France est debout, prête au sacrifice, non pas résignée à l'immolation. Elle veut que demain, quand sonnera l'heure, son armée soit puissante. »

C'est ainsi qu'on voit, comme le spectre de Banco, la question de l'Alsace-Lorraine se dresser au-dessus de l'Europe Les recrues alsaciennes passent la frontière en grand nombre et s'engagent dans la légion étrangère. Les officiers allemands reçoivent l'ordre de faire dans les chambrées des conférences pour empêcher cet exode. Les officiers du 99e régiment d'infanterie, en garnison à Saverne, s'y conforment. Le 11 novembre 1913, les journaux annoncent que le lieutenant von Forstner, en parlant sur ce sujet aux jeunes soldats de sa compagnie, a grossièrement injurié le drapeau français. Puis il les a excités contre les Alsaciens, les *Wackes*, suivant le sobriquet sous lequel les désignent les Allemands. « Si l'un de vous, pris à partie par un *Wacke*, riposte en le transperçant de part en part, je lui donnerai dix marks. » Et le sous-officier, à son tour : « J'ajouterai trois marks. »

Aussitôt les manifestations commencent contre le lieutenant. De jeunes ouvriers lui crient : « Nous ne sommes pas des *Wackes*. » Quatre cents personnes se réunissent devant sa maison. Il téléphone à sa caserne pour demander une escorte. Dès lors, il circule entre quatre soldats. Le 28 novembre, le ministre de la Guerre, le général de Falkenhayn, est interpellé au Reichstag sur les incidents de Saverne. Il couvre entièrement ses subordonnés. Le même jour, dans la soirée,

Forstner étant poursuivi par la population devant le château, l'officier de service, un de ses camarades, fait sortir une demi-compagnie et fait charger les fusils. Le colonel von Reuter arrive à la caserne et envoie des patrouilles dans la ville. Une trentaine de personnes sont arrêtées et passent la nuit dans les caves de la caserne. Des mitrailleuses ont été placées derrière la grille du château et le colonel, par roulement de tambour, a fait sommation aux habitants qui se tenaient sur la place de se retirer. Comme on lui fait remarquer l'illégalité de ses actes, il a répondu : « Arrière la jurisprudence, c'est Mars qui gouverne maintenant. » *(Mars regiert die Stunde.)* Formule hautaine, un peu pédante, qui ne nous surprend pas dans la bouche de ce hobereau casqué.

Le lendemain, le conseil municipal envoie des télégrammes de protestation au chancelier, au ministre de la Guerre et au président du Reichstag. Il exprime l'indignation provoquée par les procédés du colonel von Reuter et demande que la population soit protégée contre les excès des militaires. Le télégramme, que lit le président du Reichstag, est applaudi par le centre catholique. Les députés alsaciens interpellent le chancelier Bethmann-Hollweg. Il leur répond : « L'armée a le droit de se défendre. Elle en a non seulement le droit, mais le devoir. Il faut en tout cas assurer le respect de la tunique du roi. » La tunique du roi, *der Kœnigsrock*, ce mot nous rappelle que l'armée prussienne est uniquement l'armée du roi. Le Reichstag a beau voter, par 293 voix contre 54, que « la manière dont le chancelier a traité les affaires faisant l'objet des interpellations ne répond pas aux vues du Parlement », personne n'y fait attention. Le monde entier voit maintenant dans une clarté aveuglante ce qu'il avait jusque là refusé de reconnaître : en Allemagne, tout le pouvoir est entre les mains de l'autorité militaire.

Le commandant du corps d'armée, le général von Deimling, et le statthalter, le comte de Wedel, vont prendre les ordres de l'empereur à Donauschingen, où il réside chez le prince de Fürstenberg. Mais, en même temps, chose inquiétante, l'héritier présomptif intervient pour recommander la manière forte. Le 28 et le 29 novembre, le prince impérial envoie au général von Deimling deux dépêches. La première, « *Immer*

feste drauf » (Tapez toujours dur), rappelle les deux mots de patois prussien : *Feste druff*, que Blücher criait pour encourager ses soldats contre les Français. La seconde est « *Bravo* ». Le retentissement est immense en Allemagne et en France. Un exemple montre jusqu'où va l'exaspération des esprits. Guy de Cassagnac constitue deux témoins et charge l'un d'eux de porter un cartel au colonel von Reuter pour le provoquer en duel. Le Français se présente le matin à la caserne. C'est l'heure du rapport et il trouve le colonel entouré de ses officiers. Dès qu'il a exposé sa mission et remis sa lettre, le colonel entre en fureur : « Voilà une attitude intolérable ! Je n'ai rien à faire avec vous. » Et il le fait reconduire à la porte de la caserne. Quelques mois plus tard, Guy de Cassagnac, lieutenant de réserve d'infanterie, arrachait de ses mains un poteau-frontière et tombait mortellement blessé à l'assaut de la côte de Delme.

On poursuit devant le conseil de guerre les trois soldats alsaciens qui ont fait connaître les paroles de Forstner : ils sont condamnés. Forstner lui-même doit comparaître pour avoir, à Dettwiller, donné un coup de sabre sur la tête d'un savetier, Blank. Le colonel von Reuter le disculpe : « J'ai recommandé à Forstner d'avoir toujours sur lui son revolver et d'en faire usage, ou bien de se servir de son sabre dans des cas déterminés... J'ai dit au maire de Saverne que j'avais donné ordre aux officiers de se faire respecter à tout prix, aux soldats de riposter par les armes, s'ils étaient assaillis. » Forstner est condamné au minimum : quarante-trois jours de prison. L'arrêt est du 19 décembre. Le 23, le préfet de police de Berlin, M. von Jagow, écrit dans la *Kreuz-Zeitung* qu'on a eu tort de le condamner. Il faut assurer la protection des officiers, *surtout de ceux qui se trouvent pour ainsi dire en pays ennemi*. C'est l'Alsace-Lorraine qui est ainsi désignée.

Le 5 janvier 1914, le colonel von Reuter est poursuivi à son tour devant le conseil de guerre de Strasbourg pour avoir assumé des fonctions de police et avoir emprisonné de paisibles citoyens. Il se sent soutenu par un très grand nombre d'Allemands. Il a reçu seize mille lettres, messages et pièces de vers. Il déclare : « Le sang peut couler et, sous certaines

conditions, il est bon qu'il coule, puisque nous défendons le prestige et l'honneur de l'armée. » Forstner vient comme témoin. Il a entendu crier : « Vive la France ! Mort aux Prussiens ! » Il a reçu quatorze cents lettres d'injures, dont quelques-unes sont lues. L'une dit : « Dans deux années au plus tard, le drapeau tricolore flottera en Alsace. »

Le sous-préfet de Saverne, le *Kreisdirektor*, vient à son tour. « Les gens riaient, dit-il, comme il est naturel, et d'ailleurs je considère que si l'on rit, l'on ne fait rien de mal. » C'est le point de vue des Français pour lesquels, tout le long de leur histoire, le rire a été la réaction naturelle et innocente contre les abus et la sottise. Mais ce n'est pas le point de vue du président du tribunal, le général Pelet de Narbonne, descendant de huguenots qui ont quitté la France après l'Édit de Nantes. Il répond sèchement : « De cela nous sommes seuls juges. » Et après avoir obtenu l'acquittement, il télégraphie lui-même au kronprinz et au préfet de police pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Les hauts fonctionnaires d'Alsace-Lorraine laissent passer la fête de l'empereur, qu'on célèbre à l'occasion de son anniversaire, le 27 janvier. Le lendemain, ils démissionnent en bloc pour protester contre l'arrêt du conseil de guerre et les déclarations auxquelles il a donné lieu : le statthalter, comte de Wedel, qui était en Alsace depuis six ans et demi, et dont la femme avait su se faire aimer des Alsaciens, auxquels elle parlait toujours en français ; le secrétaire d'État, Zorn de Bulach ; les sous-secrétaires d'État, Petri, Mandel et Kohler, se retirent. Le sous-préfet, Mahl, est déplacé. Le pouvoir civil abdique, et l'Allemagne remet son sort entre les mains de l'armée. On sent passer l'Ange de la Mort. Un des meilleurs spécialistes des questions allemandes, Wickham Steed, le leader du *Times*, a assisté aux séances du conseil de guerre de Strasbourg. Il dit en sortant : « Pour qu'un tel état d'esprit s'affiche ouvertement, il faut que nous ne soyons plus bien loin de la guerre. » Si les jeunes générations d'aujourd'hui se rendaient compte de l'intolérable inquiétude que faisait peser sur toute l'Europe l'oppression de l'Alsace-Lorraine, sans doute leur sort leur semblerait-il plus enviable.

JEAN DE PANGE

UNE ORIGINE INCONNUE DE LA MARSEILLAISE

On connaît la légende.

C'est le 24 avril 1792. Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie s'est répandue dans Strasbourg, où elle a été accueillie avec un enthousiasme délirant. Une fièvre patriotique a gagné la population tout entière. La cocarde tricolore orne les corsages des femmes et les chapeaux des hommes. La ville est en effervescence.

Le soir, le maire, Frédéric de Dietrich, reçoit à dîner ses commensaux habituels. Il y a là des personnages de marque. Le prince Victor de Broglie, ancien député de Colmar à la Constituante, chef d'état-major de l'armée du Rhin, le duc d'Aiguillon, seigneur philosophe, instigateur de la nuit du 4 Août, un de ceux qui prirent l'initiative de la réunion de la Noblesse et du Tiers après le serment du Jeu de Paume, Alexandre du Châtelet, maréchal de camp comme Broglie et d'Aiguillon. Il est pénétré de ce libéralisme sentimental à la mode, sincère et généreux chez quelques-uns, affecté chez la plupart, générateur logique des drames sanglants prochains. C'est lui qui, se piquant de ce faux héroïsme à la romaine si goûté alors, et blessé sur le champ de bataille, refuse la litière que lui a fait envoyer le roi : « J'accepterais de Sa Majesté, répond-il, tout plutôt qu'un bienfait. » Il y a aussi Caffarelli, futur général et membre de l'Institut, qui mourra au cours de la campagne d'Égypte des suites de ses blessures, le lieute-

nant de Veygoux, aide de camp de Broglie, qui s'illustrera à Marengo sous son patronyme de Desaix.

Qui pourrait prévoir que le nom d'un des convives, inconnu jusqu'alors, va brusquement devenir célèbre? C'est un jeune officier du génie, Claude-Joseph Rouget de Lisle, qui a été promu récemment capitaine et qui, depuis un an, tient garnison dans la cité alsacienne. De taille moyenne, le regard ardent, de longs cheveux bruns encadrant un visage régulier, il tourne facilement les vers, joue agréablement du violon et s'est déjà acquis, dans le cadre restreint de la société de Strasbourg, la réputation de poète et de chansonnier. Il est l'auteur de romances de salon et, pour fêter la prestation de serment du roi à la Constitution, a composé, à la demande de Dietrich, un *Hymne à la Liberté*, dont Ignace Pleyel, maître de chapelle à la cathédrale, a écrit la musique.

La maison du baron de Dietrich est le centre de la société libérale. Président du club des Amis de la Constitution, le maire est tout acquis aux idées nouvelles. Cet homme aimable et cultivé aime à recevoir. On se réunit fréquemment chez lui où les discussions politiques alternent avec les concerts, car la musique y est en honneur et les artistes et les amateurs sont nombreux dans la ville.

Imbus des théories de Rousseau, les habitués voient dans la Révolution l'aurore d'une époque héroïque. Ils croient à la régénération sociale et à la réalité des grands mots qui circulent. Ils ont le culte naïf de la liberté et se gargarisent des formules creuses et des phrases sonores qui émaillent les conversations et constituent le fond de la littérature de l'époque.

Ce soir-là, il n'est question que de la guerre. La proximité de la frontière rend plus vibrante la fibre patriotique. On s'exalte à la pensée des combats prochains et des victoires certaines et la présence des officiers qui vont rejoindre leurs postes échauffe encore les imaginations.

Tous déplorent l'absence d'un chant guerrier qui résume les aspirations communes et qui scande la marche victorieuse des armées. La *Carmagnole* et le *Ça ira*, les seules chansons des patriotes, ne conviennent guère à des combattants. Il faut un hymne où passe le grand souffle libérateur qui anime et guide les soldats et qui force la victoire.

Déjà, quatre jours auparavant, le général Kellermann, qui connaît les talents de Rouget de l'Isle, lui a écrit : « Ne pourriez-vous pas nous faire la surprise d'un morceau inédit comme vous en savez faire? »

Aussi, résumant la pensée unanime, Dietrich s'adresse-t-il au jeune officier :

— Mais vous, monsieur de Lisle, vous qui parlez le langage des dieux et qui maniez la lyre d'Orphée, pourquoi ne tenteriez-vous pas cela? Trouvez un beau chant pour ce peuple soldat qui surgit de toutes parts à l'appel de la patrie en danger et vous aurez bien mérité de la nation.

Rouget de Lisle modestement se dérobe. L'assistance se fait plus pressante. On prie, on supplie le poète musicien déjà à moitié vaincu, quand du Châtelet emporte les dernières résistances :

— Promettez-moi de m'envoyer demain ce chant que la patrie attend.

— Je le promets pour lui, répond Dietrich.

La soirée est terminée. Chacun se retire et Rouget de Lisle regagne son logis de la rue de la Mésange. Échauffé par les conversations, le champagne et les vins du Rhin, l'officier est dans un état de prodigieuse surexcitation. A peine a-t-il pénétré dans la chambre familière que les mots brûlants, les phrases vengeresses et la mélodie guerrière se heurtent dans son cerveau en feu. Il prend son violon et voici que l'Inspiration lui dicte la musique et les paroles immortelles. De sa plume frémissante, il écrit d'un seul jet le chant et les six strophes et, vaincu par la fatigue, l'enfant chéri des Muses s'endort accoudé à sa table de travail. La *Marseillaise* est née.

Le lendemain matin, après avoir ramassé les feuillets épars où est fixé le chef-d'œuvre de la nuit, Rouget de Lisle court chez son ami le lieutenant Masclet :

— La proposition de Dietrich, lui dit-il, m'a empêché de dormir cette nuit. Je l'ai employée à essayer une ébauche de son chant de guerre et de le mettre en musique. Lis et dis-moi ce que tu en penses. Je te le chanterai.

Tous deux, ils revoient et retouchent le manuscrit. Puis, le poète se précipite triomphant chez le maire :

— Je vous apporte le chant de guerre de l'armée du Rhin.

Le soir même, tous les convives de la veille sont convoqués chez Dietrich et, après le banquet improvisé, le maître de maison, de sa belle voix de ténor, entonne l'hymne révolutionnaire pour lequel sa femme, bonne musicienne, improvise au clavecin un accompagnement de circonstance.

Une émotion intense étreint tous les assistants. Les femmes pleurent. Les hommes frémissent. Mais le triomphateur de cette soirée mémorable ne se doute pas que de ce jour datera son immortalité.

Telle est la scène illustrée par les tableaux célèbres de Pils et de Schreber qui, avec le récit de Lamartine dans les *Girondins* et ceux non moins enthousiastes de Quinet et de Michelet, ont contribué à envelopper de merveilleux la naissance de la *Marseillaise*.

Quittons maintenant le domaine de la légende pour entrer dans celui de l'histoire.

Orchestré par Ignace Pleyel, le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* fut exécuté pour la première fois en public le 29 avril 1792, sur la place d'armes de Strasbourg, par la musique de la garde nationale, sous la direction de Jean-Zacharie Reisse, à l'occasion d'une prise d'armes en l'honneur du bataillon des volontaires de Rhône-et-Loire, commandé par Cérisat, qui partait pour la frontière. Le 17 juin, on le jouait sur l'Esplanade de Montpellier et, le 25 du même mois, François Mireur, délégué de la Société des Amis de l'Égalité et de la Constitution, le chantait à Marseille, dans un banquet civique offert par la municipalité à cinq cents volontaires partant pour Paris. Le lendemain, il paraissait dans le *Journal des départements méridionaux et des débats des amis de la Constitution*, sous le titre « Chant de guerre aux armées des frontières ». Le nom de l'auteur n'y figurait pas. Seule, la mention « Sur l'air de Sargines » en attribuait la musique au compositeur Dalayrac, auteur d'un opéra-comique de ce nom, qui

avait obtenu un immense succès quatre ans auparavant.

L'hymne nouveau fit tout de suite fureur dans le Midi, et c'est à ses accents que le bataillon des volontaires marseillais, qui l'avait adopté comme chanson de route et répandu dans les provinces traversées, fit son entrée à Paris, sous la conduite de Barbaroux, le 29 juillet de cette même année. Le succès fut foudroyant. Devenu populaire en quelques jours, le chant importé de Marseille retentissait, le 10 août, à l'attaque des Tuileries et bientôt n'était plus connu que sous le nom de *Marseillaise*.

Tandis qu'elle devient dans toute la France le chant de la liberté, la *Marseillaise* aux frontières conduit les soldats à la victoire, car, fidèle à sa promesse, Rouget de Lisle a envoyé à Alexandre du Châtelet le chant si ardemment demandé.

Après la victoire de Valmy, le ministre de la Guerre Servan écrit à Kellermann, commandant de l'armée du Rhin, que la mode des *Te Deum* est passée et qu'il convient d'y substituer l'*Hymne des Marseillais*. Et, le 28 septembre 1792, la Convention décrète qu'il sera chanté dans toute la République. Mais il n'est pas fait mention de l'auteur.

De nombreuses publications vulgarisèrent rapidement le nouveau chant national.

L'édition originale fut faite à Strasbourg chez Th. Dannbach, imprimeur de la municipalité, en une demi-feuille in-4° oblong. Elle n'est pas datée ; mais la dédicace au maréchal de Luckner, commandant des armées du Rhin et relevé de son commandement après le 10 août, lui confère une date certaine. Elle comporte la musique et les paroles, mais le nom de l'auteur n'est pas mentionné. Pourquoi ? Cet anonymat est-il voulu ou seulement accepté par Rouget de Lisle ?

Le 7 juillet, le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* est publié dans les *Affiches de Strasbourg* sans nom d'auteur. Le 23 juillet, la *Trompette du père Duchène* donne intégralement les six strophes, mais le nom de l'auteur ne figure pas. On peut lire dans la *Chronique de Paris* du 27 août, sous la rubrique « Chanson de guerre » : « Une chanson : *Allons*

enfants de la patrie. Les paroles sont de M. Rougez, capitaine du génie à Huningue. L'air a été composé par Allemand pour l'armée de Biron. Les fédérés l'ont apporté de Marseille où il était à la mode. »

En septembre, le département de la Guerre fait imprimer la *Marseillaise* sous le titre de *Marche des Marseillais.* Il n'y est pas question de Rouget de Lisle. Le 29 octobre, les *Annales patriotiques et littéraires de la France* publient la musique et les six couplets. Le nom de l'auteur n'y paraît pas non plus. En revanche, en 1793, un exemplaire circule portant : paroles du citoyen Rouget de Lisle, musique du citoyen Navoigille. L'année suivante est imprimé, par ordre du Conseil général de la commune de Rouen, le *Recueil des chants d'allégresse, hymnes et couplets patriotiques.* Pour chaque morceau figure le nom de l'auteur ; seul, l'*Hymne des Marseillais* demeure anonyme.

Ainsi, dès le début, l'incertitude ou le silence planent sur le compositeur de la *Marseillaise,* qu'on attribue à Dalayrac, à Allemand, à Navoigille et même à Pleyel, à Méhul, à Gossec, à Grétry qui l'ont plus ou moins orchestrée.

Ce n'est que plus tard qu'apparaît le nom de Rouget de l'Isle et qu'un décret de la Convention et, sous le Directoire, une proclamation du ministre de l'Intérieur le reconnaissent solennellement comme l'auteur de l'hymne révolutionnaire.

Sous l'Empire et sous la Restauration, une interdiction absolue frappa la *Marseillaise,* considérée comme un chant révolutionnaire et séditieux. Mais c'est à ses accents que fut installée la monarchie de Juillet. Louis-Philippe se souvint que Rouget de Lisle avait été son compagnon d'armes en 1792. Non content de l'entonner lui-même, un jour, au balcon des Tuileries, l'ancien duc d'Orléans rendit un hommage public au poète musicien réduit à la misère, emprisonné pour dettes et tiré de prison grâce au chansonnier Béranger. La *Marseillaise* fut de nouveau chantée dans les théâtres et au Palais-Royal. A la fête commémorative de la journée du 29 juillet,

elle retentit, en 1841, dans les jardins des Tuileries. Berlioz l'harmonisa et en écrivit les chœurs.

Proscrite par Napoléon III, elle éclata spontanément le 4 septembre 1870, entonnée par la foule, et ses couplets enflammés accompagnèrent la proclamation de la République. Mais ce n'est qu'en 1879 qu'une loi la déclara hymne national de la France. Dix ans plus tard, une commission de compositeurs, présidée par Ambroise Thomas, établissait la version officielle universellement adoptée aujourd'hui.

Dernière consécration : les restes de Rouget de Lisle furent exhumés du cimetière de Choisy-le-Roi, où ils reposaient depuis quatre-vingts ans, le 14 juillet 1915, pour être transportés sous l'Arc de Triomphe, puis déposés aux Invalides à côté de Napoléon, en attendant leur transfert au Panthéon. Et, le 17 novembre 1918, tandis que nos soldats victorieux entraient à Metz et à Strasbourg, la *Marseillaise* faisait résonner les voûtes de Notre-Dame de Paris sous les doigts de Widor, qui tenait les grandes orgues. On ne l'y avait pas entendue depuis les fêtes de la déesse Raison aux sinistres journées de la Terreur.

C'est sous le second Empire que la paternité de la *Marseillaise* va être âprement contestée à Rouget de Lisle. De même que l'évasion de Louis XVII devait faire surgir des légions de faux dauphins, ainsi le doute initial sur l'auteur de l'air célèbre devait fatalement éveiller la curiosité des chercheurs, soulever des polémiques et prêter le flanc aux fantaisies, voire aux impostures.

Dans un ouvrage sur l'Académie impériale de musique, le musicographe Castil Blaze, critique musical abondant, traducteur et adaptateur de livrets célèbres, lui-même compositeur d'opéras, affirme que la musique de la *Marseillaise* est celle d'un cantique allemand importé en France par Navoigille, violoncelliste à la Comédie italienne. Cet air comportant un chœur aurait été joué, en 1782, à plusieurs reprises, aux concerts que donnait en son château de Neuilly, la marquise de Montesson, l'épouse morganatique du duc

d'Orléans. Castil Blaze déclare tenir le fait de la bouche d'Imbaut qui dirigeait l'orchestre.

Le chroniqueur Jules Lecomte raconte dans *le Perron de Tortoni* une histoire assez plaisante. Le violoniste Alexandre Boucher, qu'une réputation européenne avait fait surnommer « l'Alexandre des violons », se prétendit dans sa vieillesse l'auteur de la *Marseillaise*. Il avait, disait-il, composé en quelques instants une marche militaire à la demande du colonel de la Salle, partant le lendemain pour Marseille pour rejoindre son régiment et qu'il avait rencontré à Paris, en 1792, chez madame de Mortaigne.

Bien plus tard, le hasard fait dîner côte à côte le violoniste et Rouget de Lisle qui ne se connaissaient pas. La conversation s'engage et Boucher tout naturellement de complimenter l'ancien officier sur les paroles de la *Marseillaise :*

— Vous ne me parlez pas de l'air? demande ce dernier.

Et comme Alexandre Boucher répond évasivement :

— Eh bien! sachez-le, dit alors son voisin de table, il n'est pas de moi. C'est une marche venue on ne sait d'où, qui se jouait à Marseille à l'époque où la Terreur m'y retenait prisonnier et sur quoi j'ai adapté mes paroles. Je lui dois ma libération.

Sur ce, Alexandre Boucher se met à fredonner le pas redoublé primitif, dont le rythme avait été quelque peu modifié.

— C'est cela, c'est cela, s'écrie Rouget de Lisle subitement éclairé.

Et quand Boucher lui a relaté les circonstances dans lesquelles lui avait été inspirée sa composition :

— Quoi qu'on fasse désormais, vous resterez à jamais dépouillé de votre œuvre. Même si je le proclame, personne ne croira à mon emprunt.

— Gardez-le. Sans votre génie, ma marche serait bien oubliée. Vous l'avez ennoblie par vos sublimes paroles et la *Marseillaise* fera le tour du monde.

Inutile d'insister sur l'invraisemblance d'une pareille histoire, démentie par les dates les plus incontestables et dans laquelle il ne faut voir que le radotage d'un vieillard vaniteux. En effet, quand Rouget de Lisle fut, en janvier 1793, jeté dans la prison de... Saint-Germain-en-Laye, d'où il ne

sortit que dix-huit mois plus tard, après le 9 thermidor, la *Marseillaise*, tirée déjà à des milliers d'exemplaires, était connue et chantée dans toute la France.

L'Histoire parlementaire de Buchez et Roux ayant reproduit, en 1848, le texte de la *Chronique de Paris* du 27 août 1792 (cité plus haut), qui attribuait à Allemand la musique de la *Marseillaise*, un journaliste d'Outre-Rhin s'avisa de prétendre qu'il ne fallait pas voir, dans le vocable donné au compositeur, un nom propre, mais bien un adjectif ethnique et que l'hymne dont s'enorgueillissait la France était bel et bien d'inspiration germanique.

Trois ans plus tard, le journal *Die Gartenlaube* le déclara l'œuvre d'un certain Holtzman, maître de chapelle de Meersbourg, ville du Palatinat, et que Rouget de Lisle avait copié le *Credo* de la *Missa solemnis* n° 4 écrite en 1776. On s'émut en France de ces affirmations et on demanda des preuves. Aucune ne put être fournie. Avait-on affaire à un mystificateur? La question ne put être tirée au clair. Ce n'est que plus de vingt ans après que de nouvelles recherches établirent que la fameuse messe n'avait jamais existé et que tout dans cette affaire était pure invention de cervelles allemandes.

En réalité, ce vocable d'Allemand n'était que la déformation d'Edelman, nom du chef de musique de la garde nationale de Strasbourg qui avait, un des premiers, orchestré la *Marseillaise* et dont la composition lui fut faussement attribuée par un journaliste mal informé.

Autrement bruyante fut la polémique soulevée, en 1864, par la publication de la *Biographie universelle des musiciens*. L'auteur, François-Joseph Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, contestait lui aussi à Rouget de Lisle la paternité de la *Marseillaise*. Il se fondait sur deux exemplaires du *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, datés de 1793 et portant : musique de Navoigille, ainsi que sur les affirmations de M. Roeher, contemporain et dans sa jeunesse élève de ce musicien.

Cette assertion jeta d'autant plus l'émoi dans le monde musical et politique que le savant directeur du Conservatoire de Bruxelles jouissait d'une incontestable autorité. Elle fut violemment relevée et démentie par un cousin du compositeur officiel de la *Marseillaise*, du même nom que lui, ingénieur civil et rédacteur à *l'Orphéon illustré*. De violents articles parurent dans la presse républicaine, acharnée à défendre la légende révolutionnaire.

Jugeant lésée la mémoire de son cousin, M. Amédée Rouget de Lisle attaqua Fétis en diffamation devant la 6e Chambre correctionnelle du tribunal de la Seine et produisit deux exemplaires de l'édition originale de Strasbourg retrouvés chez des collectionneurs alsaciens. Ils n'étaient pas datés, mais la dédicace au maréchal de Luckner, relevé de son commandement après le 10 août 1792, leur conférait date certaine. L'antériorité sur les exemplaires de Fétis ne faisait donc pas de doute ; mais ces derniers ne portant pas de nom d'auteur la thèse du directeur du Conservatoire de Bruxelles restait intacte. Toutefois, ce dernier s'inclina et dans une nouvelle édition de son ouvrage, il restitua à Rouget de Lisle la paternité de la *Marseillaise* qu'il lui avait d'abord refusée.

Cependant, M. Amédée Rouget de Lisle, ne s'estimant pas satisfait par la rectification, maintenait sa plainte en diffamation et un procès sensationnel où devait plaider Jules Favre, spécialiste des causes politiques, était impatiemment attendu.

Mais le hasard servit à point Fétis. Une rencontre avec M. Charles Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch et président de la musique sacrée de Paris, allait subitement faire prendre à cette affaire un tour bien différent.

En même temps qu'un compositeur de talent, Vervoitte était un érudit et un collectionneur dont les patientes recherches enrichissaient sans cesse la bibliothèque en manuscrits et en éditions originales. Artésien de naissance, il avait, quelques années auparavant, au cours d'un de ses voyages au pays natal,

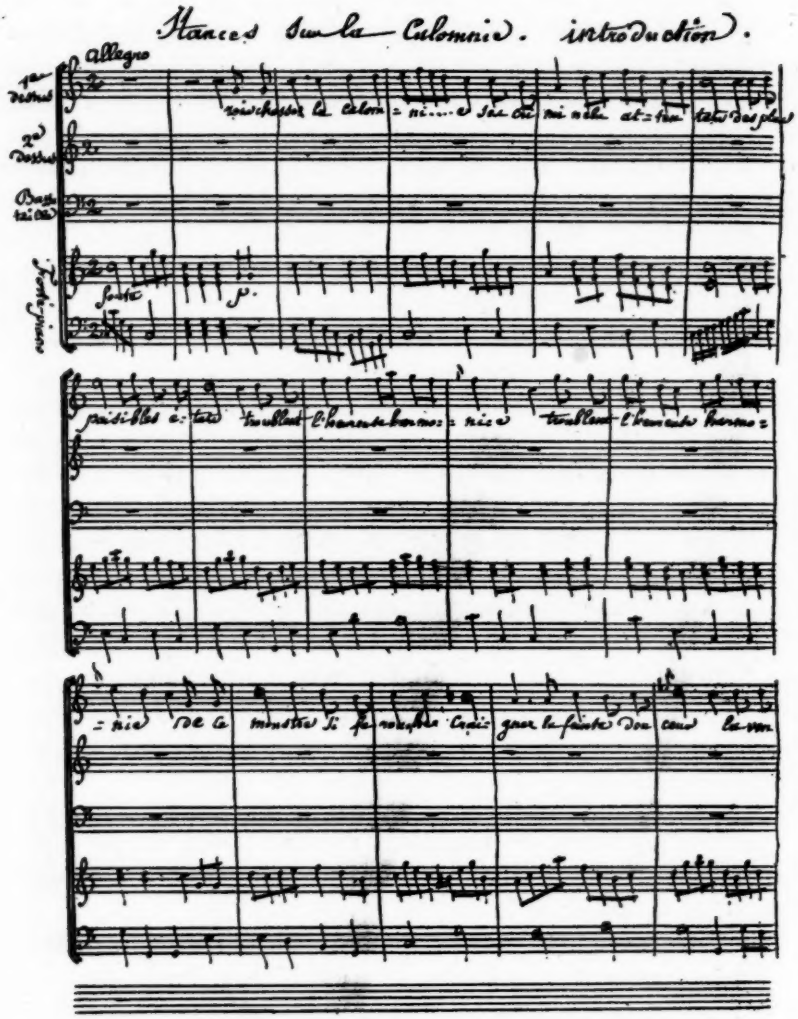
déniché à Saint-Omer une partition inestimable qu'il conservait avec un soin jaloux.

C'était une sorte de cantate manuscrite de la fin du XVIIIe siècle, composée sur des fragments des chœurs d'*Esther* de Racine, par un musicien du nom de Grison, chef de maîtrise à la cathédrale de cette ville. Quelle ne fut pas la surprise de Vervoitte quand, en prenant connaissance de sa nouvelle acquisition, il constata que le solo et les chœurs qui formaient l'introduction étaient, à quelques variantes près, le motif de la *Marseillaise*. Même dessin mélodique, mêmes modulations, même rythme, même tonalité, même nombre de mesures. Impossible d'admettre que deux musiciens aient pu ainsi se rencontrer par hasard dans une identique inspiration.

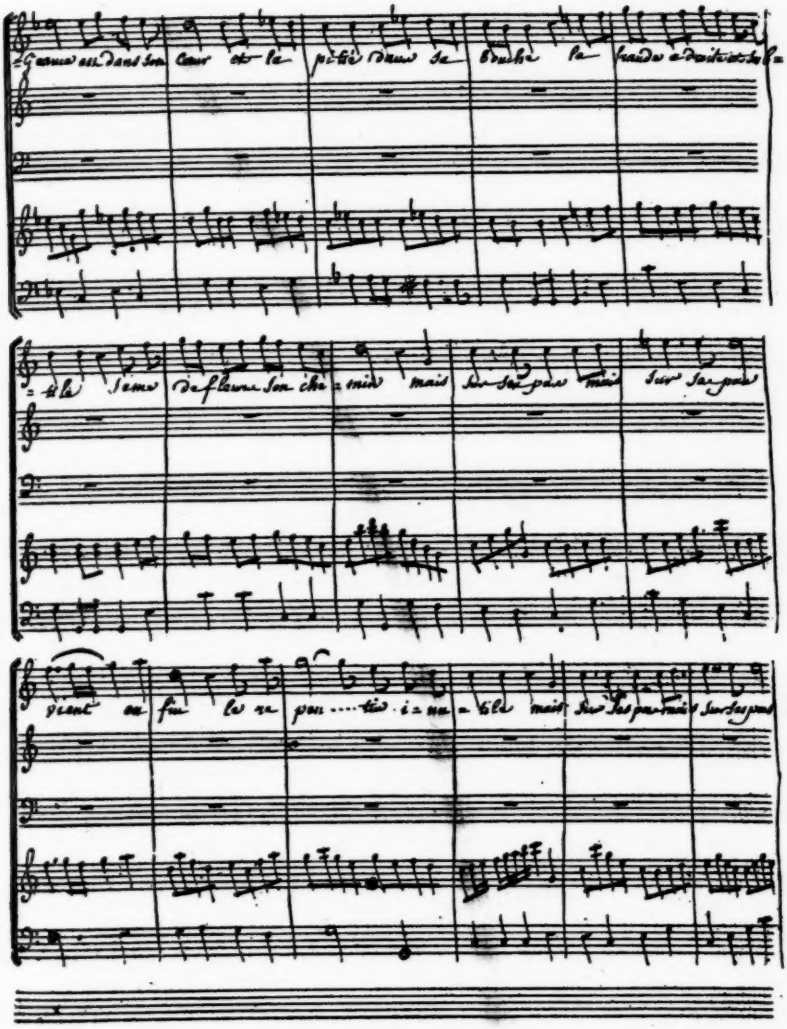
Mieux édifié que personne sur le véritable auteur du chant révolutionnaire, Vervoitte communiqua à Fétis le précieux document qui, s'il détruisait la thèse du directeur du Conservatoire de Bruxelles, portait un coup définitif aux prétentions de M. Amédée Rouget de Lisle. La communication de la cantate produisit un tel effet sur le zélé cousin qu'à l'appel de la cause il se désista purement et simplement de sa plainte. La presse cessa sa campagne comme par enchantement, le silence le plus complet se fit sur l'affaire et les mânes de Rouget de Lisle, un moment réveillées, purent reprendre leur sommeil.

Quel était donc ce musicien inconnu dont la musique détournée de sa destination allait sous le nom d'un autre passer à la postérité?

Né à Lens en 1746, Jean-Baptiste-Lucien Grison fut admis à dix-sept ans comme choriste en qualité de « Haute contre » à la maîtrise de la cathédrale de Saint-Omer, alors siège d'un évêché. Devenu, après une sérieuse formation musicale, chef de musique dans cette même maîtrise, il fit preuve dans ses compositions d'une étonnante fécondité. Quand il abandonna sa charge en 1787, l'inventaire dressé par son successeur Tiron mentionne cent soixante-douze œuvres (messes, hymnes, cantiques, proses et antiennes) qui sont signées de lui.



Première page du manuscrit d'*Esther*.



Seconde page du manuscrit d'*Esther*.

Après sa démission, Grison resta attaché à la cathédrale de Saint-Omer en qualité de « bénéficier » et, comme tel, tenu à la résidence jusqu'à ce qu'ayant prêté, comme clerc, serment à la Constitution civile du clergé, il se lançât dans le mouvement révolutionnaire.

En 1794, on le trouve directeur de l'orchestre du Temple, qui n'était autre que l'ancienne église du Saint-Sépulcre désaffectée où se célébraient des fêtes en l'honneur de l'Être Suprême. La Révolution passée, Grison mena une existence obscure à Saint-Omer, donnant des leçons de piano et demeurant à l'ombre de cette cathédrale où il avait puisé le plus grand nombre de ses inspirations. Il mourut le 17 juin 1815.

Bien que le manuscrit d'*Esther* ne soit pas daté, l'inscription sur la couverture qui qualifie Grison de chef de maîtrise le place à une date antérieure à 1787. L'hypothèse que la cantate ait été composée après la *Marseillaise* et que Grison se soit emparé de cet air célèbre pour l'introduire dans son œuvre ne résiste pas à l'examen.

On n'imagine guère en effet, qu'en pleine période révolutionnaire, surtout dans une province où la Révolution s'était montrée particulièrement violente, un artiste ait eu l'idée de composer une œuvre de caractère religieux et dont les paroles sont une flatterie transparente à l'adresse de Louis XIV.

Pourquoi alors, dira-t-on, Grison n'a-t-il pas protesté, quand la *Marseillaise* s'est répandue en France?

D'abord, contre qui et auprès de qui l'eût-il fait? Au début, la *Marseillaise* était anonyme ou attribuée à différents compositeurs. Il n'existait pas alors une organisation pour défendre les droits des artistes. Sait-on que la reconnaissance légale de ces droits est une chose relativement récente et qu'il a fallu attendre jusqu'en 1851 pour que soit constituée la « Société des auteurs et compositeurs » qui perçoit les droits de ses membres, les défend contre la contrefaçon et se substitue à eux dans la défense de leurs intérêts?

Il eût été bien reçu l'audacieux qui aurait émis des préten-

tions sur la propriété d'un chant dont la Convention avait ordonné l'exécution dans toute la République !

D'autre part, il eût fallu appuyer sa réclamation sur des preuves, produire le document accusateur et se révéler l'auteur d'une œuvre où étaient exaltées la royauté et la religion. C'était l'arrestation assurée. Combien d'autres même, pour beaucoup moins, n'avaient-ils pas gravi les marches de l'échafaud ?

Revendiquer ses droits, le calme revenu ?

Mais, sous le Consulat, la *Marseillaise* n'était guère en faveur. Sous l'Empire, se dire le créateur d'un chant prohibé eût été bien compromettant pour un homme timide qui devait apprécier doublement sa tranquillité après les jours troublés qu'il avait vécus. Quel bénéfice eût-il tiré de sa protestation, en admettant qu'il n'ait pas été éconduit ?[1]

La découverte du manuscrit d'*Esther*, qui tranche, à nos yeux, la question du compositeur de la *Marseillaise*, demeura inconnue du grand public. M. Amédée Rouget de Lisle avait un intérêt trop évident à garder le silence. Excédé des ennuis que lui avaient causés ses démêlés récents, absorbé, d'autre part, par ses travaux, Fétis aussi préféra se taire. Quant à Vervoitte, son tempérament ne le portait guère à la lutte et il répugnait à se mettre en avant. Cependant, soucieux de la vérité, il était décidé à faire état du document qui détruit la légende révolutionnaire, quand la mort le surprit. Seul, M. Arthur Loth, homme d'une grande culture et d'un grand savoir, rédacteur à l'*Univers*, qui n'ignorait rien de la polémique de 1864 et entretenait avec Vervoitte des rapports amicaux, publia, en 1886, un opuscule où il établissait péremp-

1. On se demandera, sans doute, comment Rouget de Lisle, de son côté, avait pu avoir connaissance de la musique de Grison. On ne peut répondre à cette question que par une hypothèse... Le corps du génie était très restreint et Saint-Omer figurait au nombre de ses garnisons. Bien que Rouget de Lisle n'y ait jamais été affecté, il est possible qu'il y ait été envoyé en mission, comme il arrivait fréquemment.

toirement les origines de la *Marseillaise*. Mais les habitués des bibliothèques furent seuls à connaître ce travail[1].

Le centenaire de la mort de Rouget de Lisle, célébré il y a deux ans, réveilla l'attention et l'emprunt qu'il aurait fait à Dalayrac fut l'objet de plusieurs articles.

Cette thèse a été soutenue sans preuves à l'appui.

Seul, M. Georges Quertant est remonté aux sources. Dans un copieux article paru dans les *Annales de la Société scientifique et littéraire de Cannes*, il cite dix passages de *Sargines*, où il prétend retrouver épars les motifs constitutifs de la *Marseillaise*. N'est-on pas en droit de s'étonner qu'un musicien se soit livré sérieusement à cette sorte de jeu de puzzle, qui permet avec quelque adresse de tirer de n'importe quelle œuvre le motif que l'on voudra? Après tout, les sept notes de la gamme sont les matériaux communs à toutes les productions musicales et, seule, leur disposition différencie les chefs d'œuvres d'avec les platitudes et les niaiseries.

A notre tour, nous avons eu la curiosité et la patience de parcourir attentivement, mesure par mesure, les quatre actes de *Sargines* dans les deux exemplaires des bibliothèques de l'Opéra et du Conservatoire et, pas plus dans l'un que dans l'autre, nous n'avons rien trouvé qui de près ou de loin rappelât la *Marseillaise*.

A quelle part de gloire peut donc prétendre Rouget de Lisle dans la création de la *Marseillaise*?

Les paroles ne lui ont jamais été contestées. Seule, la dernière strophe ne lui appartient pas. Longtemps on a disputé sur l'auteur de ce septième couplet qui fut successivement attribué au poète Lebrun, à Louis Dubois, à Marie-Joseph Chénier et à d'autres. Il semble bien que la question soit tranchée aujourd'hui en faveur d'un ecclésiastique patriote du Dauphiné, l'abbé Pessonneaux, curé de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne.

1. Après la mort de Vervoitte, M. Arthur Loth se rendit acquéreur de la partition d'*Esther*, qui se trouve aujourd'hui entre les mains de ses enfants.

Au passage dans cette ville du bataillon des Marseillais se rendant à Paris, la municipalité organisa en son honneur une réception solennelle. Et c'est sous des arcs de triomphe et escorté par une députation civile, militaire et religieuse qu'il fit, le 14 juillet 1792, son entrée dans l'antique cité romaine. Tout naturellement les volontaires chantèrent la *Marseillaise*. Lorsqu'elle fut terminée, les enfants du collège, à la stupéfaction et aux applaudissements de l'assistance, entonnèrent une septième strophe : « Nous entrerons dans la carrière, quand nos aînés ne seront plus », que l'abbé Pessonneaux avait improvisée pour la circonstance. L'effet en fut si grand et le nouveau couplet jugé si entraînant qu'il s'incorpora définitivement à l'hymne révolutionnaire.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés que l'ancien curé de Saint-Maurice comparaissait devant le Comité de salut public de Lyon. Tandis que le tribunal délibérait sur le sort non douteux du prévenu, une troupe d'enfants passa sous les fenêtres en chantant les paroles qu'avait inspirées au malheureux abbé son ardeur patriotique.

— Laissez-moi vous demander une grâce dernière, dit-il à ses juges, celle de me faire accompagner au supplice par de petits écoliers chantant cette stance qui me va droit au cœur.

L'abbé Pessonneaux fut acquitté et, quand il mourut, en 1835, Vienne reconnaissante donna à une de ses rues le nom de l'auteur de la septième strophe.

Si les paroles de la *Marseillaise* n'ont pas été contestées à Rouget de Lisle, beaucoup sont empruntées aux formules qui circulaient alors dans les clubs.

Un groupe de volontaires commandé par le fils aîné de Dietrich s'intitulait « Enfants de la patrie ». Dans la proclamation du maire de Strasbourg, affichée, dès la déclaration de guerre, sur tous les murs de la ville, on pouvait lire : « Aux armes, citoyens. L'étendard de la guerre est déployé... Marchons, soyons libres... qu'ils tremblent ces despotes couronnés. »

Rouget de Lisle ne s'était-il pas souvenu de ces vers d'*Esther :* « On égorge à la fois les enfants, les vieillards et la fille et la mère, le fils dans les bras de son père ? » De ceux-ci d'*Athalie :* « Chères sœurs, n'entendez-vous pas des cruels Tyriens la trompette qui sonne... J'entends même les cris des barbares soldats... Dieu dont le bras vengeur sur cette race impie est toujours étendu. »

Ignorait-il l'ode de Boileau composée en 1654, alors que courait en France un bruit de guerre avec les Anglais : « Et leurs corps pourris dans nos plaines n'ont fait qu'engraisser nos sillons ?»

Ne lit-on pas dans la chanson protestante de la conjuration d'Amboise : « Peuple français le temps est-il venu que des étrangers ravissent d'entre nos bras nos femmes et nos pauvres enfants ? »

Ne retrouve-t-on pas dans ces différents textes comme une *Marseillaise* éparse et avant la lettre ?

Toutes ces phrases, tous ces cris de vengeance ont été réunis et arrangés par Rouget de Lisle. De ces fleurs parsemées il a composé un bouquet fort adroit. Il a traduit les aspirations, les vœux et les colères d'un peuple, rendu un état d'âme et cristallisé un enthousiasme. Son chant, dont on ne conteste pas la valeur, répondait à un besoin et là est la vraie raison de son extraordinaire succès.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, Rouget de Lisle restera pour la plupart l'auteur intégral de la *Marseillaise*. La légende parfois triomphe de l'histoire. La fable flatte le goût des peuples pour le merveilleux, la vérité le blesse. L'âme populaire, insensible aux arguments logiques et même à l'évidence, ne souffre pas qu'on détruise ses croyances.

Mais il est curieux de contaster que le chant qui a parfois accompagné les pires horreurs de la Révolution a été puisé à une source religieuse...

SAINT-LAURENT

L'EMBRASEMENT[1]

Peu de temps après notre déménagement, nous vîmes arriver à Nowosielitza une sotnia d'un régiment de Cosaques de la garde, dont l'état-major se trouvait à Leszczany, c'est-à-dire à trente kilomètres de chez nous. C'était un des plus beaux régiments de la garde. Il était composé de Cosaques d'Orenbourg, d'Astrakhan, du Kouban, de Sibérie et de Sémipalatynsk. Ces hommes, choisis entre mille suivant la vaniteuse exigence impériale, étaient tous remarquablement beaux et leurs chevaux, admirablement entretenus, étaient souvent supérieurs aux chevaux d'officiers des autres régiments. Avant la révolution, ce régiment composait l'escorte personnelle de l'empereur. Ses officiers provenaient des meilleures familles cosaques ; ils vivaient à la cour et étaient chaque jour de service auprès de l'autocrate.

Les trois jeunes essaouls [2], qui vinrent demeurer chez nous, Poutintzew, Mikhaïlow et Alexandrow, égaux du point de vue instruction et éducation, représentaient trois types absolument différents.

Le plus âgé d'entre eux, chef de la sotnia, Poutintzew, était blond, grave, avec un visage pensif et têtu ; c'était un idéaliste et un pessimiste tout à la fois. La conscience très nette de ce qui allait se passer et du sort que leur réservaient les événe-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1938.

2. Essaoul : grade dans les régiments cosaques.

ments en cours, s'unissaient chez Poutintzew à la ferme décision de rester malgré tout à son poste. Il était persuadé qu'une grande abnégation et son affection pour ses hommes sauraient remplacer les bases de la discipline que l'on venait d'ébranler. Son âme était remplie d'illusions et d'espoirs théoriques, qu'il était prêt à défendre au prix même de sa vie, mais que la réalité ne prouva jamais. Réactionnaire dans l'âme, il sentait pourtant la nécessité d'une réforme, qu'il s'imaginait, il est vrai, différente de celle à laquelle nous assistions. Dévoué entièrement à ses soldats, il travaillait à leur éducation avec le zèle d'un pédagogue soucieux de l'avenir de ses élèves. Il passait à la sotnia des journées entières, donnant le soir des leçons aux hommes et organisant pour eux chaque semaine des conférences populaires.

Mikhaïlow, de quelques années plus jeune que Poutintzew, ne s'occupait qu'assez rarement de ces questions. Par son caractère et sa manière d'être, il faisait penser à Paul Rostow, l'un des personnages de *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, dont il avait le charme physique, l'inconsciente témérité et le manque absolu d'esprit critique. Les changements qui s'opéraient dans l'armée lui semblaient aussi affreux qu'incompréhensibles et, ne pouvant s'accoutumer au nouvel état de choses, il s'éloignait de ses subordonnés, limitant ses rapports avec eux aux affaires de service. Impétueux et impulsif, il battait les soldats qui lui donnaient des causes de mécontentement et frappait familièrement sur l'épaule de ceux qui méritaient des éloges, persuadé que cette tape amicale constituait encore une récompense. Tandis que Poutintzew assistait à toutes les séances du comité et s'efforçait de son mieux à s'adapter aux nouvelles idées, Mikhaïlow, lui, avec le laisser-aller d'un grand seigneur, restait tel qu'il avait toujours été, ne changeant pas d'un iota sa façon de parler et faisant nettoyer ses bottes par son ordonnance avec autant de calme que sous l'ancien régime.

Leur compagnon, Alexandrow, s'abandonnait passivement aux événements ; il était découragé et indifférent à tout et son unique souci était de rentrer au plus vite chez lui — il venait du Turkestan — et de ne plus entendre parler de l'armée, de comités, de soviets, etc... Durant les longues soirées d'automne,

il l'avouait ouvertement, d'une voix lasse et traînante.

Ses camarades protestaient alors. Eux voulaient encore vivre activement et, se sentant assez d'énergie et de courage, trouvaient qu'il était de leur devoir de rester à leur poste, malgré tous les déboires et le danger même qu'ils couraient de la sorte.

Vivant ainsi dans l'intimité des officiers et voyant les soldats chaque jour, nous eûmes l'occasion d'observer toutes les phases de la décomposition qui détruisait l'armée.

Vers la mi-août, des ordres vinrent de Pétersbourg, qui livraient les officiers à des tribunaux composés de soldats. Cela devait être quelque chose dans le genre des réunions organisées par Wlasow au mois de juillet. Les soldats devaient, au cours de ces séances, délibérer sur la valeur de leurs officiers et leurs relations avec eux et, finalement, prononcer un vote de confiance ou de méfiance. Ceux des officiers qui avaient obtenu le vote de méfiance pouvaient à leur guise quitter le régiment ou rester et tâcher de mériter le vote de confiance à la séance suivante.

Ces jugements, ou plutôt ces élections, devaient avoir lieu aussi dans la sotnia qui se trouvait chez nous et le résultat ne semblait faire aucun doute : les hommes éliraient Poutintzew et renverraient les deux autres. Les jeunes essaouls faisaient leurs plans en conséquence : Mikhaïlow comptait prendre un congé et Alexandrow partir pour de bon. Quant à Poutintzew, il pensait rester et continuer infatigablement l'œuvre qu'il avait entreprise. La réalité renversa ces projets. Les hommes, à une majorité écrasante, donnèrent un vote de méfiance à Poutintzew et à Alexandrow et conservèrent Mikhaïlow comme chef.

Ce fut un coup de massue pour Poutintzew. Lorsque cet homme si fier, qui avait volontairement sacrifié son orgueil pour atteindre son but, qui avait mis dans cet effort toute son énergie et toute sa volonté, constata l'inutilité de son sacrifice, il se sentit brusquement avili et écrasé. Il partit le cœur plein d'amertume, sans pouvoir admettre ni bien comprendre ce qui venait d'avoir lieu.

Et pourtant ce n'était ni une monstruosité, ni la preuve d'une « ingratitude noire », comme le prétendaient les cama-

rades de Poutintzew, émus par sa peine. C'était une réaction naturelle : les hommes primitifs ont horreur de voir s'abaisser leurs supérieurs ; leurs chefs doivent être bons et justes, mais il faut qu'ils soient inabordables aux simples mortels. Dès qu'ils descendent vers eux, ils perdent immédiatement tout prestige. C'est là un sentiment vraiment et profondément humain.

A cette époque, un régiment d'infanterie prit ses quartiers d'hiver à Pohoryla, au grand désespoir de notre ami Kopec. Nous eûmes ainsi la possibilité de faire chaque jour des comparaisons entre les soldats russes et nos Cosaques et sur le développement de l'épidémie révolutionnaire chez les uns et chez les autres.

Un abîme séparait ces hommes. Le colonel, qui commandait le régiment d'infanterie, était un vieil et brave homme, sans grande énergie, vétéran de la guerre du Japon, qui racontait aux Kopec en pleurant que les soldats, avec lesquels il avait passé quarante ans, lui disaient maintenant : « vieux cochon » et se moquaient de lui ouvertement. Dans son désespoir, il s'adonnait à la boisson. La bande de malfaiteurs, dont il était le chef, ne valait certes pas les larmes qu'il versait à cause d'eux.

Contrairement à cela, les soldats de la Garde, bien qu'aussi imbus des principes nouveaux et s'adonnant avec ardeur aux discussions politiques, conservaient une attitude convenable. Ils avaient éloigné et suspendu dans ses fonctions un maréchal-des-logis qui leur déplaisait, mais malgré cela ils le saluaient lorsqu'ils le rencontraient. Il y avait dans ce geste une sorte de sentiment chevaleresque qui leur faisait respecter l'amour-propre de leur ancien supérieur, et il est certain que si Poutintzew n'était pas parti ils auraient de leur plein gré continué à observer, vis-à-vis de lui, les formes extérieures de respect auxquelles ils n'étaient plus astreints.

La présence de la sotnia nous garantissait absolument de l'attaque des bandes de déserteurs, mais elle n'influait en rien sur nos relations avec les paysans. Les Cosaques conser-

vaient une neutralité parfaite sur ce point, enclins plutôt à donner raison aux paysans qu'à nous.

Pendant ce temps, l'horizon s'assombrissait toujours davantage. La Podolie était déjà en flammes et chaque jour le *Journal de Kiew* nous apportait une nouvelle liste de châteaux incendiés et de propriétaires massacrés. La rubrique intitulée « Nos malheurs » rapportait simplement des faits qui nous glaçaient d'effroi. Cette rubrique était imprimée en très petits caractères, de façon à pouvoir publier le nom de toutes les maisons démolies et brûlées, de toutes les victimes, exécutées avec une atrocité incroyable : un tel tué à coups de hache, un tel scié en deux, un autre assommé à coups de gourdin, d'autres encore mis en pièces ou arrosés de pétrole et brûlés vifs. Nous lisions tous les jours à haute voix cette effrayante liste, y cherchant avec terreur les noms de nos proches et de nos amis.

Un beau jour, l'attente angoissante dans laquelle nous vivions fut interrompue par le bruit du sac de Laszki ; nous comprîmes que notre tour était venu. L'ancien et charmant château de Laszki fut, en effet, la première victime de la révolution dans nos environs. Il fut pillé par un régiment de lanciers, qui avait ses quartiers à Semerynki. Ce régiment, qui jouissait autrefois d'une excellente réputation n'était plus alors qu'une bande de gens corrompus et devenus bolchéviks, qui volaient à qui mieux mieux et terrifiaient le propriétaire de Semerynki, un vieil original et grand collectionneur, Jean Pruszynski. Lorsqu'enfin il n'y eut plus rien à prendre, on fit savoir aux lanciers que le château voisin de Laszki cachait de grandes réserves de vin et d'eau-de-vie, ce que ceux-ci s'empressèrent d'aller constater sur place, en emmenant avec eux plusieurs chariots. Laszki était désert, car le propriétaire demeurait avec sa famille à Zytomir. La grande porte fut bientôt enfoncée, et, avec l'aide de gens de l'endroit, on découvrit rapidement la cave. Un vrai trésor s'y trouvait, sous forme d'énormes quantités de vins, de liqueurs et d'hydromel. A la nouvelle que les soldats étaient au château, le village entier accourut et, dans le plus complet silence, assista au pillage de la cave. Les soldats chargèrent comme ils purent les tonneaux de chêne et les bouteilles moussues sur leurs charrettes et parti-

rent en disant aux paysans : « Maintenant, à votre tour. »

Quelques heures plus tard le village était ivre-mort. Les hommes, les femmes, les enfants gisaient à terre, incapables de faire le moindre mouvement. L'air était imbibé d'une forte odeur d'alcool. Au matin, la foule, revenue de son ivresse, reprit la route du château ; mais, cette fois, elle ne se contenta plus de saccager la cave. Les vieux vins de Hongrie, encore incomplètement évaporés de ces têtes chevelues, donnaient aux paysans une assurance et une impétuosité jusque-là inconnues.

Le pillage du château commença. On jeta par les fenêtres du premier étage les plus beaux meubles et les lustres de cristal ; une partie du toit fut arrachée et les portes défoncées. Toutes les fenêtres furent brisées et les stucs empire bleu turquoise réduits en poudre, tandis que les cris de joie et de triomphe résonnaient jusque dans notre parc.

Il est évident que ces cris ne pouvaient pas rester sans échos. Les paysans de Nowosielitza n'avaient pas en vain prêté l'oreille aux bruits tentants qui leur parvenaient de Laszki, avec l'odeur des vieux cognacs et des vieilles eaux-de-vie.

Comme la présence des officiers les empêchait d'agir par eux-mêmes, les paysans allèrent trouver les Cosaques et tâchèrent de leur persuader que des fûts entiers de vin et de starka [1] se trouvaient au château de Nowosielitza, mais qu'il y avait aussi des armes cachées là pour les Allemands. L'ancien cuisinier du château, un véritable bandit, assurait qu'il avait de ses yeux vu que l'on avait muré six tonneaux de vin et trois de munitions. Une bonne femme vint même jurer en public qu'elle avait été témoin de l'arrivée de quatre charrettes chargées de mitrailleuses, qu'elle les avait vues s'arrêter devant le château puis repartir vides. Le comité cosaque, alarmé par ces nouvelles, envoya demander conseil à Mikhaïlow. Les délégués lui présentèrent la question d'une façon franche et nette : « Nous sommes ici pour défendre ces « bourgeois » et le peuple dit qu'ils cachent des armes contre nous. Est-ce possible ? »

En apprenant cet incident, Stefan exigea immédiatement du comité que l'on fît une perquisition, ce qui eut lieu le

1. Starka : très vieille eau-de-vie.

même jour, malgré les protestations de Mikhaïlow. Une vingtaine de Cosaques y prit part, ainsi que sept ou huit paysans. Ceux-ci ne se sentaient pas encore à l'aise sur les parquets glissants. La perquisition, qui froissa surtout le vieux Sawicki, ne donna naturellement aucun résultat. Il n'avait jamais été question d'armes et quant au vin, six mois auparavant, on avait transporté à Antoniny tout celui qui se trouvait à Nowosielitza.

Les Cosaques, furieux, insistaient violemment auprès des paysans pour se faire montrer les cachettes qu'ils leur avaient dénoncées et firent beaucoup de trous dans les murs et dans la cave. Pendant ces recherches, quelqu'un découvrit dans un placard, sous l'escalier, six bouteilles à l'aspect fort imposant. C'était de « l'eau de François-Joseph » oubliée là une dizaine d'années plus tôt. La joie fut grande, mais de courte durée.

« C'est de l'eau-de-vie de cerise ! », criaient les uns. « C'est de la vodka ! », hurlaient les autres, en s'arrachant mutuellement la trouvaille. Les bouteilles furent vivement ouvertes, mais combien amère fut leur déception, lorsqu'ils goûtèrent cette eau que les années n'avaient nullement rendue plus douce.

Après avoir visité la maison du grenier aux caves, les Cosaques s'excusèrent du dérangement qu'ils venaient de nous causer et nous rendirent toute leur confiance.

Nous n'avions rien à craindre pour le moment, ni de nos Cosaques, ni du village déconfit, mais le régiment et la foule qui achevaient le sac de Laszki n'en demeuraient pas moins menaçants. En effet, les lanciers étaient revenus à Laszki et accusaient avec fureur les paysans d'avoir tout pris et de ne rien leur avoir laissé. Ceux-ci, qui avaient enterré de grandes quantités d'eau-de-vie dans leurs chaumières, voulant détourner l'attention des soldats, leur indiquèrent Nowosielitza, situé à deux verstes plus loin, comme possédant de beaucoup plus grandes réserves de vin que Laszki. Les lanciers réunirent leur soviet et décidèrent de faire cette expédition. Les soldats d'abord, les paysans derrière eux, devaient se mettre en marche à l'approche de la nuit. Nous en fûmes avertis et quelques ouvriers de la ferme, qui nous étaient encore fidèles, nous apportaient chaque heure des nouvelles sur l'arrivée imminente de la bande. Aussi fîmes-nous au plus

vite atteler le vieux landau et, y mettant les enfants avec leurs bonnes et un panier contenant quelques effets indispensables, nous les fîmes partir pour Skowrodki, ayant pris la décision, quant à nous, de rester et de ne quitter les lieux qu'en cas d'absolue nécessité.

Le soir approchait. Les Cosaques avaient promis à Mikhaïlow de rester neutres, mais rien au delà. Pour nos paysans, leur attitude ne pouvait nous laisser aucun doute. Ayant renvoyé les gens de service, nous restâmes seuls dans l'énorme bâtiment, nous deux et Mikhaïlow. Avec un calme de philosophes, nous attendions notre sort, nous divertissant, pour rompre la monotonie de l'attente, à parler de chevaux. Tous trois nous étions de grands amateurs de chevaux et une fois lancés sur notre sujet favori, nous finîmes par oublier tout le reste.

De temps à autre, nous interrompions la conversation pour aller écouter sur la terrasse si l'on ne venait pas encore. Autour du château, tout était calme. Une rumeur étouffée nous parvenait de Laszki et nous pouvions voir des feux briller dans la cour, devant le grand manège surmonté d'un cheval.

Rassurés, nous rentrions et nous reprenions nos récits hippiques, échos d'une époque récente et pourtant déjà lointaine.

La nuit entière s'écoula de la sorte et nous n'apprîmes que plus tard pourquoi l'expédition projetée par les lanciers n'avait pas eu lieu. Lorsque la cave de Laszki se trouva absolument vide, les pillards découvrirent, par hasard, une cachette inconnue, même des domestiques. Cette cachette, qui contenait non seulement les vins les plus précieux, mais beaucoup d'argent et d'objets de valeur, était le trésor mystérieux au sujet duquel tant de contes et de légendes avaient circulé dans les environs. Cette découverte retint la foule à Laszki un jour de plus et ensuite le régiment de lanciers fut rappelé de Semerynki. Les paysans n'étaient pas encore assez hardis pour tenter l'entreprise à eux seuls.

Leur audace ne leur permettait encore que de casser des branches et de couper les arbres de peu de valeur. Tous les matins, des files de paysannes venaient du village et s'en retournaient chargées de fagots. Au début, elles ne s'aventuraient

que dans les parties les plus éloignées du parc et fuyaient à l'approche des gens du château. A mesure que la vague bolchévique approchait, elles devenaient plus hardies, s'avançant de plus en plus, cassant les jeunes arbres et soulignant leur impunité avec une effronterie grandissante. Il m'arriva plus d'une fois, en rencontrant dans le parc une de ces femmes que je connaissais bien, de lui dire bonjour avec la même bienveillance qu'autrefois, oubliant tout à fait l'état de choses présent. Parfois, surprises, elles répondaient : « Bonjour, madame » ; mais, le plus souvent, elles me tournaient le dos et s'en allaient sans répondre.

Ce silence était plein d'une haine mal étouffée. Oui, nous étions l'ennemi et il n'y avait pas un homme dans tout le village qui ne nous souhaitât cent fois la mort. Échanger un bonjour avec nos voisins, cette chose si simple en apparence, était devenue chose défendue, impossible. Pourquoi en étions-nous là, puisque personne n'était coupable ? Une haine aussi implacable que celle dont nous étions l'objet nous envahissait à l'égard de ceux qui étaient venus pour troubler notre paix. Nous ne pouvions plus conserver d'illusions à ce sujet. Rien ne demeurait de nos anciennes relations et pourtant, si peu de temps auparavant, on nous aimait tellement. Je me souvenais de cela sans amertume, car je ne doutais pas de la sincérité du sentiment qui nous avait valu tant d'années heureuses et qui s'était, hélas ! si vite et si facilement transformé. Je me rendais compte que ce changement était une chose naturelle et entièrement indépendante de la volonté de cette population ignorante. S'il est entendu qu'il vaut mieux avoir un bon maître, que d'en avoir un mauvais, personne ne saurait nier qu'il est préférable de n'avoir pas de maître du tout. Aussi dès lors que les agents bolchéviques surent persuader aux paysans qu'ils pouvaient chasser les seigneurs et que, ce faisant, ils rempliraient leur devoir, le sort des maîtres était jugé sans appel.

Qui pouvait rivaliser de générosité avec les agitateurs ? Qui pouvait sembler bon auprès d'eux ? Dieu lui-même n'était pas aussi parfait, puisqu'il disait : « Tu ne convoiteras pas les biens d'autrui », tandis que les nouveaux venus disaient : « Ce qui est aux autres est à toi ! » Qui donc aurait pu paraître meilleur ?

Il est à remarquer que partout les « bons » seigneurs furent expulsés plus brutalement, plus grossièrement que les « mauvais » seigneurs. Ces manifestations sont du point de vue psychologique facilement compréhensibles. D'abord, parce que le « bon » seigneur, fort de son innocence et indigné par ce qu'il considérait comme une preuve d'ingratitude, se défendait davantage et résistait plus longtemps, ne pouvant croire jusqu'au bout qu'on allait le déposséder.

Une autre raison était la crainte d'une vengeance possible de la part du seigneur, au cas où il serait rétabli dans ses droits. Les paysans, bien qu'ignorants et bornés, sentaient d'instinct qu'un homme bon ne se vengerait pas et, par conséquent, ils le craignaient moins qu'un maître malveillant. Peut-être même qu'en agissant de la sorte, ils essayaient d'étouffer la voix de leur conscience et le sentiment de honte qu'ils éprouvaient malgré tout, en ruinant un homme qui ne leur avait fait que du bien. Semblables réactions sont fréquentes, même chez des personnes d'une haute culture intellectuelle.

En même temps qu'ils se mettaient à voler du bois dans le parc, les paysans commencèrent à faire paître leurs chevaux sur les pelouses. D'abord, ils ne s'y risquaient que la nuit et aussi loin que possible du château ; ensuite, ils se rapprochèrent avec de plus en plus d'assurance. En octobre déjà, tout le village prenait son bois dans le parc et y menait paître le bétail, comme si ce droit et ce privilège leur appartenaient depuis des siècles. Nous cessâmes de passer les soirées sur la terrasse pour ne pas entendre les chants et les rires des gamins qui rentraient les chevaux, en passant dans la grande avenue. Ces ricanements et ces chansons hurlées à plein gosier, étaient une insulte à notre adresse en même temps qu'un chant de triomphe. Peu de temps après, les paysans prirent possession de la grande pelouse devant le château et les chevaux et les vaches vinrent regarder à travers les immenses fenêtres. Maîtrisant notre colère, nous ne tirions nos rideaux que tard dans la matinée, nous habillant dans la pénombre et attendant l'instant où le bétail quitterait le pâturage. Mais les paysans comprirent bien vite notre ruse ; ils restaient ostensiblement devant le perron jusqu'à ce qu'on eût ouvert les fenêtres. Alors seulement, ils bâillaient et s'étiraient sans l'ombre

de hâte, enlevaient les liens des bêtes et lentement se retiraient.

Cet état de choses nous pesait cruellement. L'impuissance à laquelle nous étions réduits nous décourageait et usait nos nerfs. Involontairement, nous nous prenions à rêver d'une lutte véritable, ouverte, qui nous délivrerait de cette attente et de ces humiliations.

Le mois d'octobre, remarquablement chaud cette année-là, ramena l'époque de la pêche, qui est une des plus grandes fêtes annuelles. Le jour où l'on vidait les étangs était de tout temps un jour de joie générale. Des volontaires aidaient les pêcheurs, et chacun se précipitait sur la digue pour voir le miroitement des écailles d'argent et les paniers grouillants de poissons. Mais cette année, de crainte que l'on ne volât toute la pêche on vida le premier des étangs en cachette et presque de nuit. Lorsque les paysans se réunirent sur la digue pour assister au travail, le poisson avait déjà été transporté dans les magasins d'hiver et l'eau affluait dans l'étang. Mais il n'était pas question de procéder de même au deuxième étang, qui se trouvait au milieu même du village. On ne pouvait plus agir par surprise ; aussi à peine l'eau s'écoula-t-elle que le garde-chasse Liberadzki, qui remplissait les fonctions de surveillant, nous envoya dire, par un gamin, que la situation était des plus critiques.

Lorsque nous arrivâmes pour constater le fait par nous-mêmes, Liberadzki accourut au devant de nous et s'écria : « Si vous voyiez ce qui se passe, monsieur ! Nous ne transporterons pas un seul poisson au magasin. »

Le vieux garde ne se trompait pas : la moitié du village se pressait sur le rivage. Il y avait là des femmes, des enfants, des paysans et des soldats, chacun d'eux muni d'un sac ou d'un panier. Leurs yeux étaient dirigés avidement vers l'eau. Quelques mètres à peine séparaient de la berge les pêcheurs, dont les uns étaient montés sur de petites barques et les autres pataugeaient dans le limon jusqu'à la ceinture. Ils tiraient d'un dernier effort le filet plein de poissons qui se trouvait resserré dans le canal et qui semblait un véritable mur mouvant. La foule contemplait avec convoitise cette richesse qui

venait vers elle. Il était clair que pas une seule pièce n'irait rejoindre les tonneaux préparés sur la digue.

Stefan se dressa dans la voiture :

— Sortez, cria-t-il aux pêcheurs d'une voix qui n'admettait pas d'hésitation, laissez le poisson dans l'eau. Liberadzki, fermez l'écluse, ouvrez l'étang du haut.

Le vieux chasseur comprit. On entendit lourdement retomber la vanne par où filtrait paresseusement un mince filet d'eau. Un coup de sifflet aigu rententit. A ce signal, les pêcheurs qui se trouvaient sur la rive opposée, croyant la pêche terminée, ouvrirent l'écluse de l'étang du haut. Ceux qui traînaient le filet, surpris mais obéissants, se dirigèrent vers la mare que l'on avait laissée au milieu de l'étang. Ils montèrent tous sur les barques et relâchèrent les cordes. Les poissons remis en liberté retombèrent avec bruit dans l'eau boueuse. A cet instant, la première vague d'eau arriva jusqu'à la mare centrale et agita les barques.

Les paysans regardaient en silence, sans bien se rendre compte de ce qui venait d'arriver, mais à la vue du filet vide que les pêcheurs halaient sur la berge, la foule s'agita avec inquiétude. Un des paysans, n'y tenant plus, s'élança vers notre voiture.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il.

— Tu ne le vois? Nous n'allons pas faire la pêche pour vous ; le poisson passera l'hiver dans l'étang.

Un murmure de rage courut dans les rangs. Les bonnes femmes gesticulaient, les hommes serraient les poings. Les Cosaques restaient neutres. Peut-être l'épisode les amusait-ils ; peut-être aussi le courage de ce « bourgeois » leur en imposait-il.

Immobiles, nous attendîmes que les pêcheurs fussent sortis de l'eau et repartis avec les filets, les paniers et les tonneaux vides. Tout le monde était silencieux ; on n'entendit pas un cri, pas un mot. Pourtant nous sentîmes que quelque chose de décisif venait d'avoir lieu, que nous nous étions mutuellement lancé un défi. La guerre que nous avions désirée était enfin déclarée. Elle devait durer de longues années, ensevelir bien des victimes, détruire bien des efforts et bien des souvenirs.

III

RUINES ET DÉFAITES

Se voyant dangereusement menacés dans les bases mêmes de leur existence, les propriétaires fonciers des Marches s'unirent pour entreprendre en commun l'exécution d'un plan défensif.

Malheureusement, cette action était basée sur une erreur et ne put donner de bons résultats. Elle coûta même beaucoup d'efforts et d'argent, qui eussent pu être mieux employés ailleurs. L'erreur était que les propriétaires, déshabitués d'agir par eux-mêmes, continuaient obstinément à chercher l'appui d'une autorité qui n'existait plus depuis longtemps.

Il est difficile de dire quelle tournure auraient pris les événements si, dès octobre 1917, on avait énergiquement travaillé à la création d'une formation militaire polonaise, au lieu d'attendre jusqu'au milieu de l'hiver. Il est probable pourtant que de cette façon on eût obtenu de meilleurs résultats que par des démarches officielles. Comme l'immortelle *Rzepowa*[1], de Sienkiewicz, qui allait se plaindre du maire et du scribe du village... au maire et au scribe, les propriétaires demandaient l'aide des bolchéviks... contre les bolchéviks. On envoyait des délégations et des dépêches pressantes à Petersbourg, à Kiew, au commandement du front et même aux organisations ukrainiennes, civiles et militaires, en voie de création ; car c'était l'époque où l'espoir d'une Ukraine indépendante — utopie dont seuls avaient rêvé quelques idéalistes et quelques ambitieux — était en train de se réaliser suivant un plan conçu à Berlin. Grâce à l'initiative et aux efforts de Petliura, les soldats ukrainiens quittaient l'armée russe et formaient des régiments distincts. En octobre 1917, le 1er corps d'armée ukrainien était déjà formé ; il était commandé par le colonel Skoropadzki [2].

1. *Esquisses au fusain*, de Sienkiewicz.

2. Lorsqu'il se rendit au 1er corps d'armée, Petliura fut profondément blessé de constater que l'on continuait à employer le russe comme langue officielle. « Comment — demanda-t-il en ruthène — les armées ukrainiennes osent parler la langue de l'ennemi ? » « Ici nous employons encore un langage humain », répondit en russe Skoropadzki. (Note de l'auteur.)

Les démarches et les prières des propriétaires finirent tout de même par amener une faible intervention des autorités. On envoya dans les environs de Sieniawa le capitaine Linicki avec des pouvoirs illimités et des troupes qui devaient servir à protéger les châteaux et les raffineries. Mais comme il était à prévoir, ces mesures ne furent prises que sur le papier. Les détachements chargés de la défense, en prenant contact avec la population locale, devenaient bolchéviks en quelques semaines ; ils désertaient alors ou prenaient part aux pillages et aux massacres.

Pour comble de malheur, presque tous les serviteurs ruthènes trahissaient leurs maîtres. Même ceux qui servaient depuis des dizaines d'années dans la même famille, et que l'on croyait dévoués et fidèles, imitaient cet exemple. A l'appel de leurs parents et de leurs amis, ils rompaient les liens gênants et, comme des loups apprivoisés qui sentiraient tout à coup le réveil de leurs instincts naturels, ils passaient, ouvertement ou à la dérobée, dans le camp adverse. On ne pouvait plus avoir confiance en personne, ni compter sur qui que ce fût. Il faut noter que la petite noblesse polonaise, abandonnée à elle-même et un peu dédaignée jusqu'alors, ne prit que très rarement une part active dans les dévastations qui se multiplièrent à l'époque.

Les uns après les autres, les manoirs et les fermes devenaient la proie des flammes. On abattait les vergers, on démolissait ou l'on incendiait les maisons.

Samczynce, Beregiele et Eljaszowka, avec son merveilleux château, furent détruits ; puis Semerynki, vieille demeure remplie de précieux souvenirs, enfouie au milieu des arbres ; Werborodynce, entourés de ses chênes et Derkacze avec son parc du XVIIIe siècle.

La Podolie entière était couverte de ruines fumantes. Il ne restait plus dans tout ce pays, autrefois si cultivé et riant, une seule maison, une seule ferme encore debout.

On incendia le château des Kossecki, Korytna, plein de souvenirs et de trésors comme un coffret précieux et que je chérissais autant que la maison de mes parents. On détruisit aussi Skazince, dont les collections pouvaient rivaliser avec celles de Korytna.

Certains châteaux furent démolis complètement avec leurs fermes, les jardins abattus et l'emplacement de la maison labouré, afin que le propriétaire ne pût même pas en retrouver la moindre trace, ni reconnaître le lieu où il était né. Parfois on laissait debout les cheminées, qui s'élevaient vers le ciel comme une plainte. Mais la plupart du temps on voyait se dresser des squelettes de maisons, les toits enlevés, les châssis des fenêtres et les chambranles des portes arrachés.

Ces atrocités et la fureur aveugle des coups qui nous étaient portés nous semblaient et nous sembleront toujours monstrueuses. Elles n'étaient pourtant qu'un anneau de la chaîne des causes et des effets que nos yeux ne savent pas toujours discerner.

Chaque attaque, chaque pillage étaient accompagnés de faits dignes d'être inscrits au livre d'or des Marches orientales. La destruction de chaque château avait une histoire où abondaient les instants héroïques. Malheureusement beaucoup de détails se sont déjà effacés de mon souvenir. Au moment même, ces incidents se succédaient en si grand nombre qu'ils nous paraissaient tout naturels.

Voici un exemple entre mille : l'histoire se passe dans un château des environs de Ploskirow. Il fait nuit, le pillage va commencer ; les gens du village attendent, en buvant depuis le matin, le moment d'attaquer. Au château, toute la famille est réunie autour du lit de mort de la vieille grand'mère. Avec un calme héroïque, on cache à la mourante les desseins des paysans et l'on prie Dieu d'accélérer son agonie pour qu'elle n'apprenne pas le sort réservé à ses enfants. Les minutes s'écoulent lentement. Des cris sauvages et des chants résonnent déjà dans le jardin et font savoir que la bande révoltée approche. La foule entoure le château en hurlant et exige qu'on lui livre le seigneur. Inquiète de ce bruit, la vieille femme apprend par les domestiques la cause de ce tumulte. Saisie d'effroi, elle se lève et serrant le crucifix que l'on vient de mettre dans ses mains déjà raidies, elle s'avance sur le perron. La nuit d'automne est sombre et froide. Entre la foule

et les habitants du château se dresse sa haute silhouette, vêtue d'une longue chemise ; on dirait un véritable fantôme.

— Misérables ! crie-t-elle, je m'en vais au jugement de Dieu ! Dans une heure, je parlerai à Dieu lui-même ! Je vous accuserai... Je vous hanterai après ma mort... Je vous perdrai tous... Hors d'ici ! Hors d'ici !... Entendez-vous ?

Et la foule épouvantée recule vers le village.

Autant qu'il m'en souvient, effectivement la vieille femme mourut moins d'une heure plus tard et ses enfants eurent encore le temps de s'échapper en emportant son corps, car les paysans revinrent et détruisirent la maison jusqu'aux caves.

Dans un autre domaine, le pillage commença pendant que la propriétaire était absente. Celle-ci, en apprenant la nouvelle, se costuma en paysanne, loua une charrette et retourna chez elle, où elle prit part au pillage avec la foule, ce qui lui permit de sauver plusieurs objets de prix.

Une des nombreuses épaves de cette époque, Jean Pruszynski, le propriétaire de Semerynki et de Werborodynce, vieux garçon et vieil original qui ne pouvait pas se décider à quitter le pays où il avait vu le jour, vint habiter avec nous à Nowosielitza. Ses paysans, qui le tenaient pour un maniaque inoffensif, lui permirent de rester à Semerynki jusqu'à la dernière minute. Lorsqu'il dit adieu à son vieux château, les débris de sa superbe bibliothèque, pleine d'éditions rares, jonchaient le sol où les enfants du village brisaient en riant les marquises et les bergers en porcelaine de Saxe. Une douzaine de paysannes se disputaient bruyamment tout en découpant à la mesure de leurs lits, des tapisseries du XVIe siècle qui devaient désormais servir de couvertures, et crachaient en se montrant les corps nus des nymphes. Les yeux du pauvre homme découvrirent dans les décombres de la cheminée les restes de la pendule ancienne dont les carillons avaient bercé son enfance. Plus loin, dans la boue, il vit une reliure en cuir bleu marquée d'un « N » et de la couronne impériale entourée de lauriers. C'était un morceau de l'album offert autrefois à Napoléon par la ville de Varsovie. Il contenait des cartes en miniature représentant la route de Varsovie à Smolensk. Au dessous traînaient quelques feuillets de la première édition du *Statut de Casimir-le-Grand*.

Le vieil homme soupira et, montant dans la charrette qu'on avait bien voulu lui laisser, il partit, les yeux pleins de larmes et le cœur plein de détresse.

◘

Durant les derniers jours d'octobre, notre sotnia de Cosaques de la garde fut rappelée, car Nowosielitza et les villages environnants allaient être occupés par une division de Cosaques du Transbaïkal, qui revenait du front. La garde n'eut pas même le temps de se retirer qu'une immense nuée de Mongols s'abattait sur le pays comme des sauterelles. La laideur de cette armée dépassait tout ce que l'on pourrait s'imaginer. En effet, la divison du Transbaïkal — qui n'avait de commun avec les Cosaques que le nom, — se composait de diverses races asiatiques d'origine mongole, absolument dénuées de culture et de civilisation. Les soldats, de petite taille, affreux et sales, couverts de vermine, étaient montés sur de petits chevaux mauvais comme des diables. Les visages des cavaliers n'avaient pour ainsi dire rien d'humain. Leurs crânes et leurs mâchoires rappelaient ceux des animaux ; leurs yeux, à l'expression sommeillante et farouche, étaient à peine visibles dans la fente oblique des paupières. On eût dit des monstres du début de l'humanité, ou les premières « ébauches » de figures humaines. Leurs immenses bonnets de fourrure et leurs puantes peaux de mouton complétaient ce tableau fantastique de laideur et d'horreur.

Les premiers détachements de reconnaissance furent immédiatement suivis de l'état-major de la division, qui occupa le château et ses dépendances. A part les quelques chambres que nous nous étions réservées, la horde envahit la maison depuis les caves jusqu'au grenier et en fit une étable. Les chevaux, qui n'avaient de leur vie été caressés et qui ne savaient pas ce qu'était une écurie ou un râtelier, étaient attachés aux arbres de la grande pelouse et en arrachaient l'écorce, qui composait leur unique nourriture durant des journées entières. L'amour du cheval, inné chez tous les cavaliers, était un sentiment absolument inconnu à ces Asiatiques.

L'officier commandant la division était un Caucasien,

le prince Kekuatow, homme bien élevé et assez agréable. Pourtant, bien que nous ayons passé quatre semaines sous le même toit, il m'est impossible de me faire une idée exacte de son caractère et de son esprit, car la peur qu'il avait de ses hommes étouffait chez lui tout autre sentiment.

Son amour-propre presque maladif, doublé d'un manque d'énergie et de volonté absolu, lui faisait commettre toutes sortes d'actions mesquines. Il allait jusqu'à se cacher lorsque ses soldats le cherchaient, mais il préférait supporter toute espèce d'humiliations plutôt que de risquer un conflit. Car ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était de constater que lui, prince Kekuatow, général de division, qui, peu de temps auparavant, était presque l'égal de Dieu, n'était plus désormais qu'un zéro, un homme sans importance. Le soir, le prince retrouvait parfois un peu de vivacité et nous contait alors avec esprit des épisodes de son existence au Caucase, des histoires de bandits, de poursuites au milieu des montagnes. Le même refrain revenait constamment dans ces récits : « Et moi aussi, j'ai été courageux... et brave... alors... Mais que puis-je faire maintenant avec tout ce qui se passe ? »

Les autres officiers de l'état-major étaient du même avis : la situation exigeait que l'on renonçât à tout sentiment d'honneur, de fierté et de respect de soi-même. Ils étaient nos hôtes journaliers, probablement pour échapper momentanément à la contrainte que leur infligeait la présence de leurs hommes qu'ils détestaient autant qu'ils les craignaient. L'existence de chacun de ces officiers était une véritable tragédie, car l'attente passive à laquelle ils étaient résignés ne présageait rien qui vaille, même aux yeux du plus sincère optimiste. La seule personnalité marquante dans ce groupe apathique et effrayé était le colonel Lapchakoff, homme d'esprit et de cœur, mais d'un aspect physique si repoussant que notre pauvre Sawicki disait de lui : « C'est un brave homme mais il est bien effrayant. »

Cet Asiatique à la figure plate et jaune, aux yeux bridés et aux lèvres bouffies, avait parfois un sourire charmant. Il était extrêmement intelligent et possédait un pouvoir hypnotique très étendu, qu'il exerçait aussi bien sur les hommes que sur les animaux. Il en parlait rarement, mais il faisait tout ce

qu'il voulait. Je l'ai vu arrêter à distance l'hémorragie dont souffrait un cheval blessé. Les soldats, étant presque tous chamanistes, connaissaient ce don et craignaient Lapchakoff. Celui-ci était le chef réel de ces régiments ; c'était lui qui maintenait encore le prestige de l'état-major et les derniers vestiges de discipline. Lorsque, par hasard, il était absent et qu'un incident quelconque nécessitait une discussion avec les soldats, l'aide de camp du général disparaissait rapidement, le reste des officiers faisait de même et le général, désespéré et terrassé, acceptait que Stefan allât parlementer en son nom.

Pourtant, une parfaite objectivité m'oblige d'avouer que cette horde sauvage n'était ni aussi terrible ni aussi bolchévisée qu'il semblait tout d'abord, et qu'à ce point de vue elle était encore infiniment supérieure à n'importe quel régiment russe ordinaire. Je ne saurais dire quelle en était la cause : la discipline effrayante imposée jusque-là à ces demi-hommes ou bien leur indifférence et leur torpeur naturelle? Avant la révolution, ils faisaient l'effet d'animaux sauvages enfermés dans une cage de fer. Depuis que les barreaux avaient disparu, ces bêtes fauves s'étiraient à loisir sans se rendre compte qu'elles étaient absolument libres.

A part les dégâts considérables que causaient inconsciemment et pour ainsi dire automatiquement leur barbarie et leur incroyable malpropreté, ils ne commirent d'excès d'aucune sorte.

Mes parents étaient beaucoup plus mal partagés. Un bataillon de chasseurs à pied ukrainiens avait pris ses quartiers à Skowrodki. Ce bataillon faisait encore partie de la division transbaïkale, mais devait incessamment passer sous le commandement ukrainien. En attendant les nouveaux officiers, le bataillon était commandé par un Géorgien, le colonel Natswaloff, bel homme et fort brave. Le colonel, qui habitait chez mes parents, passait ses soirées à jouer aux échecs avec mon père. Tous les jours, au moment le plus palpitant du jeu, les soldats, complètement ivres, venaient cogner à la fenêtre à coups de crosse, en réclamant du sucre, du thé, du lard ou du pain. Parfois ils exigeaient de l'argent et si la somme obtenue leur semblait trop petite, ils se retiraient en

tirant des salves sur la maison et l'on entendait les balles claquer sur les murs et sur le toit. Il y avait parfois des soirées tranquilles. Cela signifiait que les soldats exécutaient quelques cochons ou quelques vaches dans la cour de la ferme. Skowrodki ne leur suffisant bientôt plus, ils cherchèrent fortune plus loin. Un beau soir, ils se rendirent à Pohoryla et dévalisèrent complètement les Kopec, emportant tout ce qu'ils purent, depuis leurs vêtements jusqu'à leurs alliances et leurs passeports...

Les choses en étaient là dans toute la Volhynie, au moment où les propriétaires qui étaient demeurés dans leurs domaines achevèrent les semailles d'automne, fort tardives cette année. Les nobles semèrent malgré tout, comme si la situation générale était absolument calme et avec autant de soin qu'autrefois. Je crois qu'on ne saurait trop insister sur ce fait, si simple en apparence et pourtant tellement significatif. En effet, on ne peut pas dire que ces semailles aient été le résultat d'une illusion ; personne ne pensait pouvoir tenir jusqu'au printemps. Et pourtant, non seulement on sema, mais partout on conserva dans les greniers la semence de printemps. Il eût été bien facile, au lieu de cela, de vendre ce grain un bon prix et de fuir avec cet argent, sans attendre l'écroulement final. Si simple que cela paraisse, je ne me souviens pas qu'un seul des propriétaires ait agi de la sorte. La cause, souvent inconsciente de cette solidarité, était le sentiment du devoir envers la terre : il fallait semer sans s'inquiéter de savoir qui récolterait la moisson.

Ne pas semer semblait un crime à tous ces gens, que des siècles de tradition attachaient fortement à la terre, et jamais, peut-être la différence de culture et de race qui divisait deux mondes ne se dessina avec autant d'acuité qu'alors.

Tous désiraient la même chose, mais tandis que le paysan n'éprouvait qu'un sentiment d'avidité, le propriétaire noble, lui, était pénétré de l'amour de la terre.

Aussi, cet automne de 1917 et l'automne suivant, bien que plus tragique encore, les nobles, obéissant à la voix

de leur conscience, ensemencèrent leurs champs sans hésiter. Au printemps, les paysans devaient s'emparer de ces étendues trop vastes pour leurs possibilités de travail et les laisser incultes. Ils firent comme un chien qui tient un os et gronde dès qu'on l'approche ; ils ne permirent à personne de semer et ne le firent point eux-mêmes. Mais la terre était à eux et cela leur suffisait.

Le drame de Slawuta[1] se déroula au début de novembre 1917. Il est trop connu pour que je m'y attarde. L'impression qu'il fit sur les habitants des Marches fut immense. Nous nous rendions tous compte de l'horreur même du fait et des conséquences qu'il pouvait entraîner. Si les ignobles individus qui composaient alors le Gouvernement avaient cherché à faire un geste qui résumât aux yeux du monde leurs tendances et leurs projets, ils n'auraient pu mieux trouver.

Ce vieillard de quatre-vingts ans, sans défense, universellement aimé et respecté, pouvait être considéré comme le symbole parfait de la société dont il faisait partie. La destruction complète du vieux château qui avait résisté aux siècles, la perte irréparable de souvenirs nationaux polonais et surtout l'effrayante indifférence avec laquelle les autorités accueillirent la nouvelle du crime, tout cela s'unissait pour faire de cet assassinat le plus effrayant symbole.

Au milieu de ces tristes réflexions et de ces prévisions, un groupe d'éternels optimistes, comprenant l'importance de ce qui avait eu lieu, se leurrait de l'espoir que l'écho du meurtre de Slawuta passerait les lignes et nous amènerait l'aide des États voisins. Slawuta et son propriétaire étaient, si célèbres en Volhynie qu'ils ne voulaient pas croire qu'il en fût autrement à l'étranger.

Un de ceux qui partageaient cette idée était le vieux Pruszynski, qui demeurait chez nous. S'accrochant de toutes ses forces à cet espoir, il discutait ou plutôt monologuait sur ce sujet pendant des soirées entières. Nous l'écoutions avec un sourire de commisération, bien qu'au fond nous ne fussions

1. Slawuta : le domaine des princes Sanguszko.

pas si éloignés d'accueillir ces chimères. L'Europe, quand elle apprendrait ce qui s'était passé, n'allait-elle pas crier : « Assez » ? Il y avait dans ces espérances un peu de l'enfantine vanité propre au caractère polonais.

Quelques jours après l'enterrement du prince Roman Sanguszko, qui eut lieu sans le moindre apparat, on célébra une messe pour le repos de son âme à Starokonstantynow, dans notre église paroissiale. Tous les Polonais des environs tinrent à y assister.

Les routes étaient déjà extrêmement boueuses et difficilement praticables ; nous fûmes obligés d'atteler à quatre pour nous rendre à la ville. Quelques jours auparavant, l'état-major ou plutôt le comité de la XIe armée s'était établi à Starokonstantynow et s'était emparé du gouvernement du district. La petite ville grouillait de soldats, d'automobiles et de fourgons. Au moment où nous nous trouvions déjà dans les faubourgs et où nous allions passer le pont du Sloutch, un camion bolchévik se dirigeait à toute allure dans le sens opposé. La route était libre et fort large, il aurait donc pu nous croiser facilement. Au lieu de cela, il continua exprès droit sur nous. Les chevaux épouvantés, malgré les efforts surhumains de Kobierski, se précipitèrent, du haut du remblai, dans une mare profonde d'une coudée au moins et remplie d'une boue fétide. Je ne peux jusqu'à présent en oublier le goût. Les soldats continuèrent leur chemin en se tenant les côtes, tandis que nous sortions avec peine du bourbier. Notre aspect justifiait la gaîté intempestive des « camarades » ; nos chapeaux, nos manteaux et nous-mêmes étions couverts d'une épaisse couche de boue noire et puante. Il ne pouvait naturellement plus être question d'aller à l'église ; nous rentrâmes, avalant silencieusement la fureur et la saleté qui nous étouffaient.

Il m'est arrivé de penser depuis que cette aventure, en somme assez comique, avait un sens plus profond. Il me semble certain que les grands événements sont toujours présagés par des incidents de moindre importance. Cette voiture renversée dans un fossé boueux était bien l'image de l'ancienne organisation sociale, brusquement précipitée dans un abîme d'horreurs par la foule en délire.

Quelques semaines plus tôt, il s'était passé une chose aussi incroyable qu'inattendue. Le paon surnommé « le vieux comte » avait été dévoré par les cochons. Au lieu de se mettre à sa place favorite, il s'était perché sur une barrière près de la ferme. Les porcs qui se trouvaient dans l'enclos, happant sa queue qui pendait comme une gerbe de fleurs, le précipitèrent sur le fumier et le mirent en pièces avant qu'on pût venir à son secours. Je pleurai en voyant son plumage royal souillé de boue, mais je ne compris pas alors la valeur de l'incident. « Coïncidence », dira-t-on peut-être. Pour moi, il n'y a pas de coïncidences sur cette terre, où les petits événements sont faits à l'image des grands. Mais les petits vont plus vite et on pourrait, en les observant, se douter de ce que nous réserve l'avenir.

Je ne sais plus qui nous apporta le premier la nouvelle de l'arrivée à Ploskirow d'un détachement de partisans polonais, sous le commandement de Félix Jaworski, le fils d'un propriétaire foncier des environs de Kamieniec.

Je me rappelle seulement qu'après cette première joyeuse nouvelle il nous en vint plusieurs autres, qui tranchaient vivement sur le fond de dépression et de découragement général.

Ce nom, Jaworski, jusque-là totalement inconnu, grandissait de jour en jour en importance et en signification. Pendant deux ans, il allait résonner dans la Volhynie entière, prononcé par les habitants avec une intonation toute spéciale.

On ne parlait que de lui. Jaworski avait empêché six incendies... Jaworski avait écrasé deux bandes de paysans... Jaworski avait aidé dix familles à quitter le pays avec leurs effets... Jaworski avait sauvé la vie à ceux-ci... Il avait rendu à ceux-là le bétail qu'on leur avait volé... Jaworski, au milieu des paysans déchaînés, venait au secours des propriétaires et de leurs domaines.

Tout cela était si rapide et inattendu que cela nous paraissait être un conte de fée. Nous apprîmes, par la suite, que cette

formation militaire se trouvait dans nos parages à la suite d'un arrangement que le comte Joseph Potocki avait fait avec Jaworski. L'escadron qui se trouvait alors à Ploskirow devait se transporter à Antoniny, où un peloton se trouvait déjà.

A cette nouvelle, Stefan écrivit immédiatement à l'officier commandant ce peloton, en le priant d'envoyer quelques hommes pour garder Nowosielitza.

Peu de temps après, nous vîmes arriver quatre soldats et un sous-officier du nom de Zelechowski. C'étaient des risque-tout, capables d'aller en enfer tirer le diable par les cornes. Ils portaient encore l'uniforme russe. Nous leur cédâmes une grande pièce au rez-de-chaussée du château, leur recommandant de ne pas se faire remarquer des Cosaques et d'éviter toute querelle pouvant se terminer d'une façon tragique.

— Oh ! ne vous en faites pas, monsieur, répondit Zelechowski d'un ton conciliant, on n'en a pas peur ; mais ils sont trop pouilleux pour qu'on ait envie de les fréquenter.

Nous entourâmes de mystère l'arrivée et surtout le nombre des irréguliers qui se trouvaient au château et dont la venue excitait et intriguait le village.

L'état-major cosaque, informé de l'arrivée des hommes de Jaworski, critiquait l'idée que nous avions eue de les faire venir, disant que c'était une folie qui, un jour ou l'autre, nous coûterait la vie. Il pensait que notre seule chance de salut était de nous réfugier en ville ou, tout au moins, de demander la protection du comité ukrainien de Skowrodki.

Le nombre de nos défenseurs lui paraissait risible et il ne pouvait pas croire qu'il y eût vraiment encore des soldats qui ne fussent point bolchéviks et qui eussent vraiment l'intention de défendre des bourgeois. « A quoi pensez-vous?... A quoi pensez-vous? répétait Lapchakoff avec une sincère inquiétude. Vous excitez les paysans... A quoi cela servira-t-il? Mettons que vous vous défendiez contre votre village, il en viendra d'autres... Tenez, vous feriez mieux de partir avec nous ; il y a encore des endroits tranquilles au monde. »

Il était, en effet, question du départ de la division. Des plaintes continuelles contre les Cosaques, contre leur façon de traiter les paysans, de réquisitionner leur bétail, etc., affluaient

de plus en plus nombreuses à l'état-major des nouvelles formations ukrainiennes et celui-ci annonçait son intention de désarmer la division transbaïkale. Le comité cosaque, toujours apeuré et apathique, inquiet de ce qui pouvait avoir lieu, se décida à vider les lieux. Le 28 novembre, la horde mongole, assez endormie et paresseuse d'ordinaire, s'agita brusquement comme une fourmilière attaquée. Des rangées innombrables de cavaliers monstrueux, coiffés de leurs immenses bonnets, montés sur des chevaux hirsutes et la lance au poing, défilaient devant nos fenêtres. Un assez grand nombre de soldats traînaient dans la cour, annonçant tout haut leur intention de démolir le château après le départ de l'état-major « pour ne pas le laisser aux paysans ».

Notre situation était critique. Stefan se rendit à l'état-major. L'hospitalité que nous lui avions offerte et la douzaine de dindons que nous avions mangée ensemble nous donnait certains droits à sa reconnaissance ; aussi le dernier des officiers rougissait-il de honte à la pensée qu'après le départ de l'état-major les soldats détruiraient Nowosielitza, comme ils avaient détruit Sieniawa et plusieurs autres châteaux de Podolie où ils avaient passé.

Stefan trouva le prince Kekuatow sombre et partagé entre deux idées : nous laisser le colonel Lapchakoff et partir lui-même seul avec ses hommes ou bien emmener Lapchakoff et nous laisser courir le risque d'un pillage — voire d'un massacre. La justice m'oblige à dire qu'il choisit la première.

A peine l'état-major eut-il quitté le perron, précédé d'un superbe étendard jaune, emblème de son ancien pouvoir, qu'une cinquantaine de Mongols firent irruption dans le hall, en hurlant. Ils s'arrêtèrent médusés à la vue de Lapchakoff, qui, les bras croisés, les contemplait avec son sou rire coutumier. Ne supposant pas un seul instant que Lapchakoff fût resté pour les surveiller, ils décidèrent d'attendre son départ et, pour passer le temps, ils se mirent à danser comme des fous dans le grand hall. Nous entendîmes bientôt les sons plaintifs de l'accordéon, tandis que des sifflements et des hurlements d'animaux sauvages accéléraient encore l'allure déjà frénétique de leur danse.

Stefan et Lapchakoff se tenaient devant la porte qui condui-

sait à nos chambres, bien décidés à en défendre l'accès, tandis que je tranquillisais les bonnes et les enfants effrayés par ce tumulte. Il y avait quelque chose d'étrange et de sauvage dans les cris et les ricanements qui nous parvenaient. Notre énervement croissait à mesure que cette situation se prolongeait. Les Mongols, impatientés, finirent par forcer la porte du petit salon, mais on les repoussa et, voyant que Lapchakoff ne cédait pas la place et craignant la force mystérieuse qu'il possédait, ils abandonnèrent la partie et se laissèrent emmener comme des animaux domptés.

Lapchakoff n'avait pas plutôt disparu avec ses sauvages au tournant de la grande allée que les partisans sortirent de leur retraite forcée et « occupèrent » le château. Zelechowski examinait ses positions en connaisseur. Son inspection le ravit.

— C'est une vraie forteresse, on ne la prendra pas sans artillerie, nous déclara-t-il en redescendant.

— Vous pensez que nous pourrons nous défendre?

— Si nous nous défendrons? Mais bien sûr! Nous en avons vu bien d'autres... pourvu qu'il y ait à manger!

Ce soir-là, le château et le village tinrent conseil à la même heure et sur le même sujet, mais séparément bien entendu. Les paysans prirent la décision d'en finir une bonne fois avec le « seigneur », car c'était une honte pour le village que l'affaire traînât ainsi. Au château, pendant ce temps, une poignée d'hommes se préparait à résister de son mieux.

Avant tout, nous convînmes de transporter dès le lendemain les enfants chez le père de Stefan, qui demeurait depuis plusieurs années à Antoniny, où il était universellement connu et respecté. C'était un médecin et un sociologue infatigable. Quant à Pruszynski, il était parti quelques jours plus tôt pour Starokonstantynow, où il attendait l'intervention des Puissances.

Nous passâmes une partie de la nuit à combiner le plan de ce voyage de quarante verstes, voyage qui nous semblait fort risqué à cette époque, alors que le vent hurlait au dehors

et que les feuilles mortes tourbillonnaient contre les vitres. Stefan ne pouvait partir, car nous savions que les paysans profiteraient de son absence pour disperser, voler ou tuer les chevaux. Il fut donc entendu que je partirais seule avec les enfants.

Au matin, nous nous aperçûmes que l'hiver était venu. Tout était blanc, il gelait et le vent chassait des tourbillons de neige entre les arbres aux troncs dépouillés par les chevaux des Cosaques.

Le vieux Kobierski vint nous supplier de remettre le voyage, alléguant que notre lourde voiture ne passerait pas par les chemins défoncés et à demi-gelés. Mais un instinct inconscient me défendit de changer quoi que ce fût à mes plans et nous partîmes vers les onze heures. Je montai dans le vieux landau avec mes deux enfants et une des bonnes ; l'autre prit place sur le siège à côté du cocher. Une charrette chargée d'effets nous précédait, conduite par l'un des partisans. La route était effroyable. Les chevaux butaient à chaque pas dans les ornières gelées et tiraient à grande peine l'antique véhicule, qui menaçait à tout instant de verser dans le fossé.

SOPHIE KOSSAK

(Traduit du polonais par A.-M. BOHOMOLEC)

(A suivre)

DEUX ANS DE GUERRE CIVILE EN ESPAGNE

Le 17 juillet, il y aura deux ans que dure la guerre civile qui ensanglante l'Espagne. Pendant vingt-quatre mois se sont affrontées de l'autre côté des Pyrénées des forces se réclamant avec passion d'idéologies rivales, combattant farouchement pour des doctrines absolues que le peuple espagnol, pris dans son ensemble, avec le tempérament qu'on lui connaît, avec l'empreinte profonde dont des traditions vieilles de bien des siècles ont marqué son âme, ne saurait s'assimiler. Est-on entré dans la dernière phase de cette lutte qui, si l'on en excepte les guerres de religion, a peu de précédents dans l'Histoire? On n'oserait l'affirmer, et personne ne pourrait dire à cette heure quels seront les lendemains de cette tragédie, quel sera le visage moral de l'Espagne nouvelle et de quel poids pèsera sur le destin de l'Europe un peuple vieilli par tant de souffrances. On se rend bien compte pourtant que lorsque le sang aura cessé de couler, lorsqu'il s'agira de reconstruire l'Espagne si affreusement dévastée par la guerre civile, ce ne sera sans doute ni le bolchevisme à la façon de Moscou, ni le national-socialisme ou le fascisme à la manière allemande ou italienne qui s'imposera à Madrid. L'instinct espagnol finira par reprendre le dessus sur toutes les influences extérieures qui ont voulu l'asservir et le fausser et qui ont donné à cette guerre civile un caractère international si dangereux. Les vainqueurs, quels qu'ils soient — toutes les chances paraissent être actuellement en

faveur du général Franco — seront amenés par la force des choses à établir un régime dans lequel le peuple espagnol tout entier puisse se retrouver, se reconnaître, se sentir réellement redevenu lui-même et maître de ses destinées. Aussi toutes les controverses au sujet de l'Espagne de demain qui prétendent subordonner, en spéculant sur un avenir singulièrement incertain, la politique future de ce pays aux préoccupations particulières de telles ou telles puissances paraissent-elles assez vaines. Les doctrines les mieux établies et les systèmes les plus ingénieux peuvent faire illusion dans le silence du cabinet de travail mais comptent pour peu de chose en face des réalités auxquelles doivent s'adapter et se soumettre le désir et la volonté des hommes. D'avoir connu les horreurs de la guerre civile, d'avoir vécu pendant deux longues années dans le tourbillon des passions et des instincts déchaînés, d'avoir senti passer sur son existence l'effroyable ouragan des temps de barbarie et de se retrouver, enfin, devant des charniers sans nombre et des monceaux de ruines, cela doit guérir pour longtemps, semble-t-il, un noble peuple du mensonge des mots.

*
* *

Si l'on ignore encore ce que sera l'Espagne nouvelle, ce qu'est l'Espagne telle que l'a faite la guerre civile offre un grave sujet de méditation à toutes les nations de la vieille Europe qui vivent dans le trouble des luttes politiques et sociales. Les erreurs et les fautes d'un « Frente popular » que les extrémistes ont réussi à dominer dès l'origine, les défaillances d'une démocratie à peine naissante, sous la pression constante des communistes inféodés à Moscou, des syndicalistes, des anarchistes résolus à tenter l'aventure d'une révolution sociale profonde qu'ils ne conçoivent que dans la destruction systématique et brutale de ce qui existe, ce glissement continu au désordre qui achevait de ruiner rapidement le régime républicain improvisé dans l'enthousiasme d'une révolution qu'on citait en exemple parce qu'elle avait triomphé, proclamait-on, sans effusion de sang, tout cela devait inévitablement provoquer la vive réaction de ceux qui ne peuvent se résoudre à l'abdication totale de toute fierté humaine

devant les masses livrées à elles-mêmes. Les expériences politiques faites dans le cadre constitutionnel n'ayant pas donné les résultats qu'on en attendait, ce furent des militaires, des généraux qui avaient contribué à fonder l'ordre républicain, qui se décidèrent à agir par des moyens de force. La rébellion militaire, qui éclata le 17 juillet 1936 dans les principales villes du pays, fut écrasée dès le premier jour à Madrid, à Barcelone et à Valence. L'entreprise semblait dès lors vouée à un échec lamentable, le Gouvernement républicain ayant eu la possibilité d'organiser la résistance dans les centres vitaux où elle pouvait décider de l'issue de la lutte. Pourtant, les rebelles réussirent à s'établir à Burgos, à Saragosse, à Valladolid, à Séville, surtout au Maroc espagnol. Alors commença ce redressement d'une rébellion déjà virtuellement vaincue qui tint du prodige. Pendant que le général Mola faisait campagne dans le nord et que le général Queipo de Llano s'accrochait à Séville dans les conditions les plus difficiles, le général Franco organisait le transport périlleux de ses premières troupes marocaines à Algésiras. Moins de quatre semaines après le premier échec de la révolte militaire, il pouvait prendre effectivement le commandement d'une petite armée composée d'éléments singulièrement disparates, pourvue de moyens de fortune très limités, avec laquelle il se proposait d'entreprendre la conquête méthodique de l'Espagne entière.

Nous avons exposé aux lecteurs de la *Revue de Paris* les différentes étapes de cette étonnante conquête [1], qui connut trois phases principales : celle de la rébellion militaire proprement dite, celle de l'organisation sur le terrain d'une guerre civile dont on voyait l'issue à bref délai par l'occupation de Madrid et l'effondrement du « Frente popular », celle, enfin, où l'on vit la transformation de cette guerre civile, par l'afflux de « volontaires » étrangers et la fourniture d'armes, de munitions et d'un matériel puissant aux deux partis aux prises, en une véritable guerre internationale se développant sur le territoire espagnol. Parce que le général Franco, arrivé devant Madrid dès le mois de novembre 1936, commit la faute de ne pas essayer d'enlever la capitale par surprise,

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1937 et du 1er mars 1938.

alors que la défense des républicains n'y était pas encore solidement organisée, il fut contraint d'entreprendre une campagne de très longue durée. Ne voulant pas, pour des raisons d'ordre politique et national autant que sentimental, détruire systématiquement la capitale par le feu de ses canons, il n'avait d'autre ressource que de chercher à obtenir la reddition de la place en l'encerclant, en coupant ses communications avec Barcelone, Valence et l'ensemble du littoral méditerranéen. Toute la guerre d'Espagne, telle que l'a conduite le général Franco, se ramène en fait à cet objectif principal : provoquer la chute de Madrid en l'isolant au milieu d'un pays occupé presque en totalité par les nationalistes. Il lui a fallu pour cela consolider les positions conquises dans le sud et le centre sous les premières poussées impétueuses de ses forces ; il lui a fallu réduire les uns après les autres tous les centres de la résistance républicaine dans le nord de l'Espagne, se rendre maître de la Biscaye et des Asturies, s'emparer de Bilbao, de Santander et de Gijon, pour regrouper, ensuite, l'ensemble de ses armées en vue d'une grande offensive en direction de la Catalogne, à travers l'Aragon. La préparation de cette opération capitale prit beaucoup de temps, que les gouvernementaux surent mettre à profit pour réorganiser, eux aussi, leurs forces dans les différents secteurs et pour monter à leur tour des contre-offensives d'une certaine ampleur dans l'espoir de changer la face des choses en rompant le front de leurs adversaires sur ses points les plus vulnérables. La bataille pour la possession de Téruel, qui s'engagea vers le milieu du mois de décembre 1937, fut l'événement le plus caractéristique et le plus tragique, sans doute, de cette phase de la guerre civile. Prise par les républicains, reprise par les nationalistes, lorsque les gouvernementaux, d'assiégeants qu'ils étaient devinrent assiégés, la ville de Téruel, qui n'était plus guère qu'un amas de ruines, resta finalement aux mains des franquistes, lesquels en firent une de leurs principales positions de départ pour l'offensive de grand style qu'ils ont déclenchée dès le mois d'avril en direction du littoral méditerranéen et qui a réussi assez rapidement à couper toute communication par voie de terre entre Barcelone et Valence.

La bataille de Téruel fut au premier chef une bataille d'usure des réserves des deux partis en lutte. Si le général Franco l'emporta, grâce à la supériorité de ses moyens techniques, l'offensive générale qui était annoncée dès le lendemain de la prise de Santander ne s'en trouva pas moins retardée pendant de longues semaines. Ce ne fut qu'au début du printemps que les forces nationalistes entreprirent à la fois dans les trois secteurs du nord, du centre et du sud les grandes opérations qui, aux termes mêmes des déclarations faites à l'époque par le général Franco, devaient marquer la dernière phase de la guerre civile. Tandis que dans la première quinzaine du mois de mars les colonnes nationalistes bousculaient les forces républicaines entre Caspe et Alcañiz et réussissaient à atteindre la boucle de l'Èbre, se portant ainsi à une cinquantaine de kilomètres du littoral méditerranéen, au centre elles franchissaient le 27 mars la limite du pays catalan et arrivaient aux abords de Lérida. Les gouvernementaux firent un sérieux effort pour défendre la route de Barcelone, mais ils devaient faire face en même temps sur d'autres points d'un front déjà très étendu. Lérida fut occupée le 3 avril, et deux jours plus tard, les troupes du général Moscardo atteignaient le confluent de la Sègre et de la rivière Noguera-Pallaresa. Les 7 et 8 avril, d'autres colonnes nationalistes s'emparèrent de Tremp et des centrales de San-Lorenzo et de Camarasa, ainsi que des barrages et des établissements hydro-électriques qui alimentent Barcelone et la plupart des centres catalans. Les forces franquistes venues de Huesca et de Barbastro progressaient rapidement dans le nord, cherchant à couper la retraite des républicains restés accrochés dans cette région et faisant refluer un grand nombre de miliciens vers la frontière française, qu'ils franchirent près de Luchon et d'où, après avoir été désarmés, ils furent dirigés sur Barcelone. Au sud de Lérida, dans le secteur de Caspé-Alcañiz, un nouveau bond en avant des troupes nationalistes leur permit de prendre pied dans la province de Tarragone. Le 15 avril, enfin, les forces du général Franco atteignaient le littoral de la Méditerranée à Vinaroz.

Le plan des nationalistes se dessinait maintenant clairement : au nord, atteindre les Pyrénées, de manière à inter-

dire dans toute la mesure du possible les communications entre la France et la Catalogne ; au centre et au sud, réduire Barcelone à merci en l'isolant de Valence. En un mois cette offensive valut au général Franco la conquête de 26 000 kilomètres carrés de territoire. Parties de la ligne Huesca-Saragosse-Téruel ses troupes s'établissaient dès le milieu d'avril sur un front continu d'environ 280 kilomètres passant par la rivière Noguera-Pallaresa, la Sègre, et l'Èbre, descendant vers Tortosa le long du système montagneux parallèle à la mer et atteignant, plus au sud, la région de San-Matéo, avec deux secteurs principaux, l'un commandant les voies d'accès à Barcelone, l'autre, de Mora à San-Matéo, les provinces de Tarragone et de Castellon. Tout l'intérêt se concentra dès lors sur les opérations en vue de la conquête du littoral méditerranéen. Tortosa attaquée à la fois par le nord, l'ouest et le sud ne put être prise, le delta de l'Èbre constituant pour les républicains une position défensive presque inexpugnable. Il n'en reste pas moins qu'en fort peu de temps les nationalistes réussirent à étendre leur occupation du littoral sur plus de quarante kilomètres, ce qui eut pour effet d'interrompre toutes les communications entre Barcelone et Valence. L'Espagne républicaine était ainsi coupée en deux parties : au nord-est, la Catalogne, déjà fortement entamée, et, au sud, la région s'étendant de Madrid à Alméria, avec Valence, Alicante et Carthagène comme derniers centres maritimes sur la Méditerranée. En fait, les gouvernementaux n'occupaient plus guère que 180.000 kilomètres carrés du territoire national avec une population d'environ 9 millions d'âmes, tandis que les nationalistes contrôlaient effectivement environ 320.000 kilomètres carrés de territoire comptant à peu près 16 millions d'habitants, réserve faite des fluctuations de la population provoquées par la guerre civile. La lutte devenait difficile, dans ces conditions, pour les républicains, et on put croire qu'ils avaient définitivement perdu la partie. Mais, tout comme au lendemain de la conquête de la Biscaye et des Asturies, on les vit se ressaisir, regrouper leurs forces et tenter avec des moyens techniques accrus, dépassant en puissance de matériel tout ce que l'on savait jusque là de leurs armements, de réagir avec une énergie farouche, notamment dans le secteur

du nord, entre Sort, Tremp et Balaguer, essayant de reprendre les installations hydro-électriques dont la perte réduisait notablement l'activité industrielle de la Catalogne. Leurs objectifs ne furent pas atteints ; pourtant, leur effort eut pour conséquence d'obliger les nationalistes à marquer un temps d'arrêt. A la fin du mois d'avril, l'offensive franquiste reprit brusquement le long de la côte méditerranéenne en direction de Castellon-de-la-Plana et au nord-est de Téruel où il s'agissait de couper la large « poche » qui se marquait dans la ligne du front. Cette opération, qui s'étendit sur plusieurs semaines, fut couronnée de succès, l'occupation de Castellon créant des possibilités pour une avance ultérieure sur Valence, dont la conquête devenait alors le principal objectif des nationalistes, encore que la chute de ce grand centre républicain, lorsqu'elle viendra à se produire, ne saurait avoir, à première vue, des conséquences militaires décisives pour la reddition de Madrid, le ravitaillement des forces qui défendent la capitale pouvant toujours être organisé par Alicante et Carthagène.

*
* *

A l'heure où nous écrivons il serait téméraire de dégager de cet ensemble de succès remportés par le général Franco au cours de l'offensive du printemps que la décision finale sur le terrain ne saurait tarder et que la victoire des nationalistes sera définitivement acquise à très bref délai. La situation telle qu'on la connaît aux derniers jours du mois de juin témoigne d'une incontestable supériorité des nationalistes en effectifs instruits et remarquablement aguerris, d'une maîtrise dans l'exécution qui s'explique par l'unité du commandement et un réel esprit de discipline à tous les degrés de la hiérarchie militaire. Pas un instant, au cours de cette longue guerre civile, le général Franco n'a perdu l'initiative de la manœuvre. Les gouvernementaux, d'autre part, en dépit de toutes les défaites subies et de l'abandon des trois cinquièmes du territoire national, ne paraissent pas avoir épuisé toutes les ressources d'une résistance qui manque souvent de préparation technique, qui se caractérise par l'improvisation sur le terrain, mais à laquelle on ne saurait

contester un aspect émouvant par l'héroïsme et l'esprit de sacrifice des troupes. Les effectifs indispensables à des opérations d'une réelle ampleur n'ont jamais fait défaut au Gouvernement de Barcelone, mais ils sont composés d'éléments disparates, insuffisamment entraînés et subissant trop docilement l'influence des partis politiques dont les âpres rivalités au sein du « Frente popular » et jusque dans le ministère gênent et paralysent toute action continue et méthodique. Il en résulte que le rendement militaire des armées républicaines se trouve singulièrement réduit malgré des prodiges de vaillance. Si le problème du ravitaillement en armes et en munitions s'est posé à certains moments d'une manière angoissante pour ces armées, il est pourtant acquis que pendant toute la campagne du printemps la puissance de leur armement, surtout en ce qui concerne le matériel lourd, qu'elles tiennent, a-t-on dit, de l'aide russe, leur a permis de prolonger la lutte dans des conditions qui ont pu faire illusion au Gouvernement de Barcelone quant à la possibilité de rétablir la situation en sa faveur. Aussi la constante préoccupation des républicains a-t-elle été de maintenir ouvertes les voies, surtout maritimes, par lesquelles leur parvient l'aide du dehors. C'est ce qui explique que le cabinet Negrin et ses partisans socialistes, communistes et syndicalistes dans l'Europe entière aient réagi avec tant de passion contre la politique de non-intervention qu'ils estimaient devoir jouer, par la force des choses, en faveur du général Franco. A mesure que l'influence communiste, bien qu'étant le fait d'une infime minorité révolutionnaire, mais qui doit toute son importance au soutien russe sous le couvert de la IIIe Internationale, l'a emporté à Barcelone sur celle de tous les autres groupements de gauche, y compris les anarchistes et les syndicalistes, cette opposition à la non-intervention a pris plus d'ampleur et de force. Pour les nationalistes, largement pourvus par l'aide allemande et italienne et à peu près en mesure maintenant de faire face à tous les besoins de la campagne par leurs propres moyens, la nécessité était au contraire, de réussir à empêcher d'une manière totale et absolue tout ravitaillement en armes, en munitions et en matériel lourd de leurs adversaires.

Dans leur impatience de briser la résistance des républicains,

d'obtenir de la démoralisation de ceux-ci et de l'effroi des populations une victoire rapide que le développement normal des opérations militaires ne leur permettrait pas d'espérer avant plusieurs mois, les nationalistes se sont résolus à recourir à une tactique procédant directement de la conception allemande de la guerre « totale » : celle des bombardements aériens de centres sans véritable intérêt militaire, bombardements dont sont surtout victimes des populations civiles. Les raids répétés d'avions sur Barcelone, sur Alicante, sur la petite ville de Granollers, qui firent des centaines de victimes, ont provoqué la plus vive émotion dans le monde entier. Ces massacres sans nécessité militaire ont remis une fois de plus à l'ordre du jour des controverses internationales les initiatives diplomatiques par lesquelles on a cherché à obtenir que la guerre espagnole fût « humanisée », initiatives restées jusqu'ici sans résultat pratique. En même temps qu'elle recourait à cette méthode barbare, l'aviation au service de la cause du général Franco procédait à des attaques systématiques contre des navires marchands britanniques et français se trouvant dans les ports et dans les eaux territoriales contrôlés par les républicains. Ces pratiques, contraires au droit international, lequel interdit de bombarder et de couler des bâtiments de commerce sans avis préalable et sans que les équipages aient eu toutes facilités pour se mettre en sécurité, ont déterminé, surtout en Angleterre, où l'on est toujours très sensible à tout ce qui peut porter atteinte à la libre navigation commerciale, un mouvement d'indignation que les adversaires de la non-intervention tentèrent d'exploiter contre la politique de M. Neville Chamberlain. La question des mesures à prendre pour réprimer de tels actes a donné lieu à des polémiques passionnées. S'il est vrai que des navires marchands neutres s'engageant dans les eaux territoriales espagnoles où se déroulent des opérations militaires le font à leurs risques et périls, on n'en a pas moins le devoir de protéger ces bâtiments contre des attaques commises en violation des règles du droit international. Lorsque s'est posée la question de savoir si des représailles devaient être exercées contre les agresseurs, le premier ministre britannique estima que des représailles auraient forcément le caractère d'actes de guerre incompatibles

avec le principe même de la politique de non-intervention dans les affaires d'Espagne. Le gouvernement de Londres dut donc se borner à faire à Burgos d'énergiques représentations, et la presse anglaise discuta l'éventualité du rappel de sir Robert Hodgson, l'agent britannique accrédité auprès du général Franco.

On a pu constater à maintes reprises qu'il y a dans les affaires d'Espagne des dessous mystérieux, des aspects troublants que la logique des faits et les positions connues de toutes les parties intéressées ne suffisent pas à expliquer, et on s'est demandé si dans certains milieux n'existait pas la volonté d'exploiter à fond la crise espagnole à des fins révolutionnaires, dût la paix de l'Europe en être mise en péril. L'incident, au début du mois de juin, des neuf avions « inconnus » survolant le territoire français et laissant tomber dix bombes dans la région d'Ax-les-Thermes fut caractéristique à cet égard. A la fin du mois de juin, il y eut une alerte encore plus sérieuse quand on apprit que le Gouvernement de Barcelone envisageait d'exercer des représailles, en réplique aux bombardements aériens de villes ouvertes et de navires de commerce, non seulement contre des centres nationalistes, mais également contre des « objectifs plus lointains », ce qui signifiait évidemment en dehors du territoire espagnol et visait particulièrement le soutien italien au général Franco. Les Cabinets de Paris et de Londres intervinrent aussitôt avec la plus grande énergie pour persuader le pouvoir républicain de la nécessité de renoncer à un projet aussi insensé, son exécution ne pouvant manquer de provoquer une réplique italienne foudroyante dont l'Espagne républicaine aurait à supporter les tragiques conséquences. La thèse extrémiste suivant laquelle il ne resterait à la République espagnole, si la partie devait être irrémédiablement perdue pour elle sur le terrain militaire, qu'à s'ensevelir sous les ruines mêmes de l'Europe en provoquant un conflit général procède d'une conception essentiellement révolutionnaire n'ayant plus rien de commun avec la cause espagnole proprement dite, avec le problème national tel qu'il se pose de l'autre côté des Pyrénées devant un peuple qui, si épuisé qu'il puisse être par deux années de lutte atroce, ne désespère pas de renaître à la dignité de son existence indépendante.

*
* *

On ne saurait être surpris qu'au milieu de tous ces remous d'une guerre civile dominée d'un côté et de l'autre par des influences étrangères, des incidents provoqués et exploités dans des conditions que seul le recul nécessaire à l'impartiale Histoire permettra d'expliquer, la politique de non-intervention, dont la France et l'Angleterre prirent l'initiative dès l'été 1936, se soit heurtée à tant d'obstacles et n'ait pu progresser que péniblement. Le miracle est qu'elle ait pu être maintenue en dépit de ses faiblesses, de ses expériences décevantes, du trouble social chez les nations les plus directement intéressées à son succès, de la pression constante des éléments d'extrême gauche les plus actifs sur les Gouvernements de Paris et de Londres en faveur d'une aide à accorder à l'Espagne républicaine en contre-partie de celle de l'Allemagne et de l'Italie à l'Espagne nationaliste. Le Comité de Londres a dû se résigner pendant de longs mois à accomplir un véritable travail de Pénélope, et sans l'inlassable patience de son président, lord Plymouth, il eût sans doute dû renoncer à sa tâche. Il lui a fallu beaucoup de temps pour réparer dans la mesure du possible le mal causé par l'abandon du système de contrôle international aux frontières terrestres et maritimes de l'Espagne, quand l'Allemagne et l'Italie s'en sont retirées. Le plan britannique relatif au retrait des volontaires étrangers combattant dans les deux camps espagnols et au rétablissement du contrôle, bien qu'accepté en principe, a dû être remanié à plusieurs reprises, les objections tantôt des puissances centrales tantôt de la Russie soviétique remettant tout en question chaque fois qu'un accord définitif sur les principes et la procédure allait être acquis. Seules la plus étroite solidarité franco-britannique et la volonté des deux grandes puissances occidentales de maintenir la politique de non-intervention et d'en faire une réalité en restituant, par le rappel de tous les combattants étrangers, à la guerre civile son caractère de conflit intérieur espagnol a pu sauver une situation à laquelle on ne voyait plus d'issue.

Il faut rendre à M. Neville Chamberlain cette justice que c'est aux initiatives qu'il prit en faveur d'une détente et d'un rapprochement avec Rome que l'on a dû de voir les choses prendre meilleure tournure au cours des dernières semaines de juin. L'Italie n'a signé l'accord italo-britannique du 16 avril, avec la stipulation que la mise en vigueur de celui-ci restait entièrement subordonnée au règlement de la question espagnole — ce qui implique en premier lieu le retrait des « volontaires » étrangers — que parce qu'elle escomptait à ce moment une victoire rapide du général Franco. Cette éventualité ne s'étant pas produite, elle était désormais hautement intéressée à hâter un règlement, car elle attend pour elle-même de la mise en vigueur de l'accord du 16 avril la reconnaissance du fait accompli en Afrique orientale, un succès diplomatique susceptible de faire contrepoids pour l'opinion italienne à la déception que lui valurent en Europe centrale l'Anschluss et le nouveau « Drang nach Osten » germanique, enfin l'allègement des soucis intérieurs que lui crée ce conflit espagnol dans lequel le Gouvernement de Rome a engagé le prestige du régime et l'autorité personnelle du Duce et dont la durée provoque quelque malaise de l'autre côté des Alpes. M. Neville Chamberlain a fait délibérément abstraction de toutes les considérations d'ordre général et particulier qui, en des temps ordinaires, commandent la politique de la Grande-Bretagne. Au risque de s'exposer à une certaine impopularité dans son propre pays, il a tout subordonné à la nécessité première de maintenir la paix en Europe. Même s'il s'est trompé sur les méthodes et les moyens à mettre en œuvre, — ce qui n'est nullement démontré — on ne saurait lui refuser le mérite d'avoir fait preuve d'un grand courage personnel dans des circonstances critiques, ce qui est toujours le fait d'un véritable homme d'État. La vérité est qu'à moins de se résigner au pire, il n'y a pas d'autre politique possible que celle de la non-intervention dans les affaires d'Espagne, la seule qui, à défaut d'une décision militaire rapide dans un sens ou dans l'autre, puisse conduire progressivement à une trêve et, au delà de celle-ci, à une utile médiation.

Les deux années de la guerre civile espagnole, avec toutes les répercussions profondes que cette crise eut sur l'ensemble

de la situation internationale, comportent un sévère enseignement que toutes les nations ont le devoir de méditer. Elles permettent de se rendre compte du péril mortel que crée la rivalité des idéologies révolutionnaire et autoritaire, de mesurer l'abîme où est menacée de glisser une Europe qui a perdu le sens de sa mission universelle, de tout ce qui a fait le long des siècles sa grandeur et sa prospérité. Elles nous apprennent surtout, mieux peut-être que la tragédie russe et les convulsions du monde jaune, parce que le drame espagnol est plus près de notre manière de sentir et de penser, comment se consomme la ruine d'un grand peuple et comment meurt une civilisation.

ROLAND DE MARÈS

OÙ EN EST LA TÉLÉVISION EN FRANCE ?

ON DORT DEPUIS UN AN

L'HISTOIRE de la télévision en France n'a même pas dix ans. Et, dans cette histoire si courte, on trouve déjà toutes les caractéristiques du tempérament français. Faute de suite dans l'effort, nous nous laissons bien vite distancer par les autres, surtout lorsque l'Administration s'en mêle.

La télévision, qui permettra bientôt à chacun de nous, à la seule condition de posséder un appareil récepteur et un écran, d'assister aux principaux événements de notre époque au fur et à mesure qu'ils se déroulent, avait donné lieu en France à des expériences intéressantes en 1931, mais elles ne constituaient alors que la démonstration scientifique de la possibilité de transmettre à distance des images mobiles par le moyen de la radio, images d'une définition médiocre d'ailleurs : 30 lignes par image.

Les débuts, comme toujours, furent lents et les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont certainement pas oublié l'étude si remarquable et si documentée publiée ici même par Paul Brenot, il y a juste trois années (*la Télévision*, n° du 15 juillet 1935). Dès 1934, cependant, la finesse de l'analyse passe à 60 lignes par image, ce qui est encore très faible. Notre Administration des P.T.T. n'en prend pas moins l'initiative louable d'installer, rue de Grenelle, dans ses propres bureaux,

un émetteur spécial de 500 watts, sur 180 mètres de longueur d'ondes, que l'on utilise pour la transmission bi-hebdomadaire de programmes artistiques.

L'ŒUVRE DE M. GEORGES MANDEL

En 1935, M. Georges Mandel arrive à la Direction du Ministère des P.T.T. Il comprend l'intérêt que présente, et surtout que présentera dans l'avenir l'invention nouvelle. Il veut rattraper l'avance que les grands pays étrangers, États-Unis, Angleterre, Allemagne, ont pris sur la France en ce domaine. Avec la clairvoyance et le goût de l'action qui le caractérisent, il décide de faire construire une station émettrice de télévision. Un studio est aménagé à cet effet rue de Grenelle, comprenant un équipement de prise de vues qui était, pour l'époque, en tous points remarquable : la finesse d'analyse y atteignait 180 lignes par image. Un appareil émetteur de 14 kilowatts, sur 8 mètres de longueur d'ondes, est installé dans un bâtiment spécial au pied de la Tour Eiffel, l'antenne de transmission étant fixée à la tour. Malheureusement, des difficultés administratives contraignirent de la placer non au sommet comme il eût été désirable, mais sur l'un des côtés de la Tour Eiffel, de sorte que les images télévisées n'étaient pas reçues avec la même intensité dans toutes les directions.

Ce qui fut mieux encore, c'est que cette installation fut décidée, commandée et achevée en trois mois et que, dès novembre 1935, elle commençait à fonctionner. En juin 1936, elle atteignait son plein rendement. Des émissions quotidiennes avaient lieu. Le ministre, pour familiariser le public avec la télévision, fait même installer, sur différents points de Paris, des appareils récepteurs permettant à des spectateurs nombreux d'assister, chaque jour, à la projection des images transmises par radio.

Dès lors, la France apparaît comme susceptible de reprendre la tête des pays où la télévision est appelée à se développer. Et pourtant l'Angleterre et l'Allemagne consacrent des capitaux et des efforts importants à l'amélioration de leurs organisations, de leur industrie de télévision.

Nos constructeurs, beaucoup moins appuyés et presque livrés à leurs seules ressources, se sont enfin sentis encouragés moralement par l'intérêt que portait à leurs travaux M. Georges Mandel. Au Salon de la T.S.F., qui se tient en septembre 1936 au Grand Palais, une salle ayant été réservée à la télévision, trois d'entre eux exposent leurs appareils et présentent au public des démonstrations, soit de prises de vues directes, soit de télécinéma. On y peut constater déjà d'appréciables progrès. L'image, dont la finesse est passée de 180 à 240 lignes, s'améliore sensiblement dans sa netteté et dans la qualité des détails.

Mais l'Angleterre, par un effort exceptionnel, a déjà dépassé l'Amérique et l'Allemagne. Elle reste en tête de la course. Sa première installation de télévision, réalisée à Alexandra Palace avec des moyens très supérieurs aux nôtres, put transmettre des images d'une finesse presque double à celle obtenue par nos émissions : 405 lignes par image, au lieu de 240 chez nous.

1937, PÉRIODE DE TÂTONNEMENTS

Depuis lors, qu'avons-nous fait?

Nous avons fait des projets.

M. Jardillier, qui succéda à M. Georges Mandel aux P.T.T., fit établir des plans et devis pour la construction à Paris d'une puissante station de télévision qui devait bénéficier des derniers progrès accomplis par la technique. Et la presse, sans attendre, salua la naissance d'une grande œuvre de télévision nationale qui permettrait aux usagers de recevoir l'image et le son dans un rayon de 100 kilomètres autour de Paris, grâce au « câble géant » de la Tour Eiffel.

L'installation nouvelle serait appelée à remplacer celle créée en 1935. Elle comprendrait, comme la première, trois parties : 1° les appareils de prise de vues proprement dits, toujours installés rue de Grenelle ; 2° l'émetteur radio installé à la tour Eiffel, avec antenne au sommet de la tour ; 3° le câble de liaison entre l'appareil de prise de vues et l'appareil émetteur, rejoignant la direction des P.T.T. et la Tour Eiffel.

Jusque là, rien à dire contre ce projet, qui ne fait que repro-

duire, avec les transformations nécessitées par les progrès de la télévision, l'installation créée en 1935.

Mais, dès que l'Administration des P.T.T. prétendit passer à la réalisation, le gâchis commença.

En effet, interrogez n'importe quel ingénieur spécialisé dans la télévision ; il vous dira que ce sont les caractéristiques de l'appareil de prise de vues qui commandent, et cela impérieusement, les conditions auxquelles devront répondre l'appareil émetteur de ces mêmes vues et aussi le câble de liaison. Prétendre construire ces deux derniers sans connaître les caractéristiques du premier, c'est donc un non-sens. C'est, littéralement, vouloir mettre la charrue avant les bœufs.

C'est pourtant cela exactement qu'a fait notre Administration des P.T.T.

Après avoir envoyé ses représentants étudier à Londres, à Berlin et à New-York ce que les autres pays ont réalisé — initiative louable en soi, l'expérience des autres étant toujours utile à consulter — elle rédigea un cahier des charges pour la fourniture d'un appareil émetteur et d'un câble de liaison, puis invita les constructeurs à soumissionner. Mais elle avait oublié le principal : de définir et préciser l'appareil de prise de vues auquel câble et appareil émetteur auraient dû s'adapter.

Je ne voudrais pas médire de l'Administration française, si digne d'estime et d'admiration à bien des points de vue, mais on reconnaît là ses errements accoutumés, qui parfois entravent si gravement le renouveau de notre pays.

En mars 1937, un matériel est cependant commandé à la Société « Le Matériel téléphonique », en même temps que l'Administration invitait les divers constructeurs à procéder à des essais rue de Grenelle, afin de lui permettre de juger de la qualité des matériels présentés et de passer ensuite ses commandes en connaissance de cause.

Alors s'ouvrit l'Exposition. On y avait prévu, au pavillon de la Radio, des démonstrations de télévision offertes aux visiteurs. Un premier matériel de prise de vues y fut installé en juillet, un second... en septembre.

Le public y put assister à des séances de télévision qui ne dépassaient pas, il est vrai, ce qu'on pourrait appeler des

expériences de laboratoire. Dans une pièce avaient lieu les prises de vues, auxquelles on assistait à travers les vitres du studio, et, dans une salle contiguë, la projection des images. Ce fut un gros succès de curiosité : certains jours, plus de 15 000 personnes y affluèrent. J'y pris moi-même la parole, à la demande des organisateurs, pour souligner l'immense avenir de la télévision et les services qu'elle pourrait rendre notamment à la propagande coloniale, en unissant plus étroitement les territoires de notre empire, disséminés dans les cinq parties du monde.

Mais *tout se passait entre les murs du pavillon de la Radio.* Quand l'Exposition ferma ses portes, l'émetteur, commandé au mois de mars précédent, n'était pas prêt, et l'on avait si bien fait les choses que l'ancienne installation, due à l'initiative de M. Mandel, ne pouvait être adaptée à la retransmission de ces images.

Le seul avantage de ces expériences fut du moins de convaincre le public que, une fois le service de télévision créé, tout possesseur d'un appareil récepteur pourrait recevoir les vues transmises dans un rayon de 100 kilomètres autour de Paris.

DEPUIS LORS, ON NE FAIT RIEN EN FRANCE, MAIS, A L'ÉTRANGER...

Voici des mois que l'Exposition n'est plus qu'un souvenir; les équipements de télévision qui s'y trouvaient ont été transportés rue de Grenelle; des séances d'émission ont lieu, théoriquement, durant une heure les jours de semaine et durant deux heures le dimanche. Mais rien n'a été fait pour les mettre à la portée du public, qui en ignore tout. Et les constructeurs sont découragés par la carence de l'État.

Ce n'est, en effet, que le 31 décembre dernier — soit presque un an après avoir décidé d'effectuer des essais comparatifs — que l'Administration s'est enfin mise en mesure d'y procéder. Et ce n'est que cinq mois plus tard, en mai dernier, que le ministre des P.T.T. a été saisi des conclusions de la Commission technique. Mais aucune décision n'a encore été prise. L'Administration n'a pas même fait connaître les normes des

émissions auxquelles elle entendait s'arrêter. Or, cette incertitude arrête automatiquement les initiatives des constructeurs et met le public dans l'impossibilité de bénéficier de la télévision.

Tant qu'on ignore les caractéristiques des images à transmettre : nombre de lignes par image, nombre d'images par seconde, il est impossible, en effet, de construire le moindre récepteur. Les Chambres syndicales de constructeurs radio-électriciens demandent cependant une seule chose, simple et logique : que, pour trois années par exemple, un type d'émission soit admis par l'Administration, ce délai minimum étant nécessaire pour que la clientèle puisse acheter des récepteurs sans courir le risque de les voir inutilisables presqu'aussitôt mis en service, par suite des caprices de Marianne.

Tant que cette décision n'aura pas été prise, la télévision restera, en France, un jeu de laboratoire, auquel le public n'aura aucune part. Les récepteurs que, en 1935, M. Mandel avait fait installer n'existent même plus, à une exception près : la mairie du VIIe arrondissement où, dans une salle obscure, clochards et amoureux se donnent rendez-vous.

Veut-on savoir où en est l'Angleterre aujourd'hui ?

Par les soins de la B.B.C., elle organise cinq séances de télévision par jour. Les caractéristiques de l'appareil émetteur ayant été fixées dès le début et sur les bases les plus modernes, de nombreux récepteurs ont été mis à la disposition du public. C'est ainsi que des Anglais purent assister, sans quitter leur fauteuil, aux fastes du couronnement de George VI, au Derby d'Epsom, à tel match sportif âprement disputé.

En outre, le public peut assister à des séances de télévision dans de nombreux locaux : clubs, salles de spectacle, instituts de beauté, etc... Les scènes transmises ne sont pas uniquement prises en studio, comme chez nous, mais aussi en plein air : une voiture spéciale de prise de vues les capte, les transmet par radio à l'Alexandra Palace, qui les diffuse aussitôt.

Pourquoi donc, nous Français, n'avons-nous pu assister, dans les mêmes conditions, au Grand Prix de Paris et ne pourrons-nous assister, en juillet prochain, à l'arrivée du roi et de la reine d'Angleterre à Paris, à leur visite à l'Hôtel de

Ville, aux fêtes organisées en leur honneur à Versailles? Est-ce à cause de l'infériorité de la technique française? Est-ce la faute de nos savants, de nos ingénieurs, de nos industriels?

Non. Mais leurs efforts furent enrayés, leur bonne volonté paralysée par la torpeur d'une Administration incapable de prendre une décision en temps utile.

EN PLEINE LÉTHARGIE

On a tout envisagé, tout étudié. Mais on n'a rien achevé, ni rien décidé. De sorte que, chaque fois qu'un dossier avait terminé sa longue et lente promenade à travers les bureaux, les données du problème étaient bouleversées par les progrès de la technique, ce qui arrive souvent quand il s'agit d'une science à ses débuts, comme l'est la télévision.

De telles mœurs administratives semblent nous condamner, soit à ne jamais sortir du monde des velléités, soit à réaliser un programme de deux années en retard sur nos concurrents, c'est-à-dire au moment même où un pareil programme, depuis longtemps appliqué à l'étranger, y est abandonné.

Sous prétexte de vouloir faire mieux que les autres, nous finissons par ne rien faire du tout. Depuis le mouvement d'intérêt que M. Mandel avait, en 1935, créé autour de la télévision, nous semblons tombés en léthargie.

Il faut en sortir si nous ne voulons pas nous trouver demain au dernier rang des retardataires.

La Chambre syndicale des industries radio-électriques s'est émue de cette situation. Elle a voté, lors de son Assemblée générale annuelle qui s'est tenue le 7 juin dernier, la motion suivante :

Les Membres de la Chambre syndicale des industries radio-électriques, réunis en Assemblée générale ordinaire le 7 juin 1938, conformément à l'article 19 des statuts ;

Constatant qu'aucun effort sérieux n'est fait pour assurer en France le développement et le perfectionnement de la télévision ;

Qu'en particulier les crédits nécessaires à cet égard n'ont pas été fixés, alors que dans des pays voisins, Allemagne, Angleterre, un effort considérable est effectué ;

Demandent instamment que sans retard les sommes indispensables

soient mises à la disposition des Pouvoirs Publics pour favoriser le développement de cette branche de la radio-diffusion.

Nous voulons espérer que cet appel d'une industrie entre toutes intéressante, et qui a donné de si grandes preuves de son dévouement à la cause nationale, sera entendu par les Pouvoirs Publics.

QUE FAUT-IL FAIRE?

S'il nous appartenait de préciser la tâche à réaliser d'urgence par l'Administration, nous la fixerions ainsi : commander un équipement complet, comprenant appareil de prise de vues, câble de transmission et appareil émetteur qui soit en harmonie avec les derniers progrès de la télévision, ce qui devrait être aisé après les travaux d'études actuellement achevés; puis arrêter, pour trois années au moins, les caractéristiques des images à transmettre par radio, afin que nos constructeurs puissent enfin mettre à la disposition du public des appareils récepteurs pratiquement utilisables.

Est-ce trop demander à notre Administration des P.T.T.?

S'il en était ainsi, ce serait à désespérer de notre régime.

Mais il n'en est pas ainsi. L'exemple donné, il y a trois ans, par M. Georges Mandel prouve qu'il suffit d'un chef qui sache comprendre, vouloir et commander.

JEAN DE BEAUMONT

TRISTAN DERÈME

Comme je rejoignais un soir un écrivain, autrefois de mes amis, avec qui je devais dîner, il m'assura que nous étions attendus ensemble dans un endroit qu'il ne me dit pas. Était-ce hier? Je le croirais volontiers si je ne me fiais qu'à la fraîcheur et à la vivacité d'un souvenir qu'il me faut reculer dans un assez lointain passé quand je songe à tout ce qui lui a succédé. Vingt ans seront bientôt écoulés depuis ces premiers lendemains de la guerre! Vingt ans depuis que Tristan Derème réunit à dîner autour de lui tout ce qui écrivait dans les petites revues où il collaborait! Vingt ans enfin que cet écrivain arriva à Paris. Il nous fixe lui-même sur cette date : *Je me souviens de ce petit matin*, dit-il [1], *où la gare d'Orsay me lâcha dans Paris. J'avais pris le train pour camper aux bords de la Seine et cueillir les lauriers qui sont, comme l'on sait, végétaux parisiens... J'avais trente ans. On est jeune encore à trente ans.* Ses biographes le faisant naître en 1889, à Marmande [2], ses trente ans durent sonner en 1919. Le dîner dont je parle ne suivit pas de loin.

Il se déroula au rez-de-chaussée d'un hôtel, dans une salle basse ornée de miroirs, qui faisait songer à une table d'hôte provinciale. La jeunesse littéraire — celle qui comptait trente ans environ — était assemblée pour souhaiter la bienvenue

1. *Le Provincial à Paris. Le Divan.* Avril 1926.

2. Henri Martineau : *Tristan Dereme*, avec une préface de Pol Neveux. Paris. *Le Divan.* 1927.

au poète qui la traitait. Et ceci se passait tout au bout de Paris, au fond de Passy, 19, rue de la Pompe, là où le poète était venu en sortant de la gare d'Orsay et où, si je ne me trompe, il demeure toujours. C'est là que je le vis pour la première fois en personne, car pour ses vers, j'en connaissais déjà. *Le Divan* en 1910, *les Marges* en 1911, en avaient publié et dès 1912, dans cette dernière revue, j'avais rendu compte d'une de ses plaquettes : *la Pipe et l'Escargot*, où plusieurs titres différemment chers à notre jeunesse sont retenus dans un poème :

Non ce n'est pas cela que tu avais rêvé
Et le soir quand tu vas t'attabler au café
Pour lire *le Divan, la Phalange, les Marges,*
Tu songes aux voiliers qui glissent sur les larges
Atlantiques, en plein azur, vers les îlots
Candides, nénuphars que balancent les flots.

A partir de ce moment, on le voit et on l'entend un peu partout : *aux agapes fraternelles des Gascons et des Pyrénéens, à tous les dîners littéraires, aux réunions du Puellae's Club, cette mystérieuse association de jeunes filles qui goûtent à la fois Virgile et Shelley et dont il est le Patron, aux réceptions de* la Revue des Deux-Mondes, *à celles du* Divan, *dans les salons les plus illustres comme au Caméléon et notamment dans l'autobus Passy-Bourse* (aujourd'hui le A. B.) *où, nonobstant le vacarme et les cahots, il aime discourir* [1]. Pour moi, c'est surtout au café de l'Univers qu'à cette époque je le rencontrai, chaque jeudi, dans ces réunions des *Marges* que Philippe Chabaneix a chantées :

Sous les lustres de l'Univers,

. . . . . .

Assis près du vieil abonné
Tristan Derème a l'air damné. [2]

Après cela ne serait-il pas superflu d'en écrire l'histoire ? Aussi bien ce que je veux faire ici, ce n'est point conter des anecdotes ni défiler des souvenirs, mais parler d'un poète.

Quand Derème arriva à Paris, ce qu'il y eut de frappant à mes yeux, ce fut la considération qu'il obtint aussitôt, tant parmi

1. Henri Martineau, op. cit., p. 22.
2. Philippe Chabaneix. *Le Bouquet d'Ophélie*, p. 134. Paris. *Le Divan*. 1928.

les hommes de son âge que parmi tous ceux qui pouvaient en littérature se tenir pour ses pairs. Il fit immédiatement figure de prince de la jeunesse, de prince de la jeune poésie. Nul ne lui marchanda ce titre charmant qu'on lui reconnaissait d'un consentement général, comme un hommage rendu à son talent.

Il est bien rare de rencontrer des hommes à qui l'expression poétique soit aussi naturelle qu'à Derème et chez qui elle soit plus spontanée. Chaque fois que le jeu des souvenirs et des circonstances ramène ma pensée vers lui, c'est d'abord son incroyable facilité qui apparaît à mon esprit. On ne saurait imaginer la naturelle aisance avec laquelle le vers vient à ses lèvres ou à sa plume. Il nous a rendu visible le miracle d'Ovide, qui ne pouvait rien écrire qui ne fût vers. Peut-être même l'a-t-il surpassé. Sa dextérité versificatrice étourdit. Elle le fait ressembler à un prestidigitateur qui tire des écus — il dirait des piastres — de toutes choses, et même de l'espace vide. Il est en état d'improviser sans cesse : c'est un état de grâce. Le télégramme qu'il expédie se versifie, et sa communication téléphonique [1]. Le billet qu'il envoie se met en vers. La dédicace qu'il inscrit sur un livre devient poème, et il n'est pas jusqu'au reçu qu'il établit au nom de l'éditeur qui lui verse ses droits, qui ne soit un impromptu [2]. L'impromptu lui jaillit du bout des doigts. Il le sème, il le perd, et je gagerais qu'il a perdu la mémoire de celui-ci. Jadis, à la fin d'un banquet littéraire, un assez bon poète lut en guise de discours une longue pièce de circonstance qu'il avait composée. En l'achevant il leva son verre et le brisa après y avoir bu. Assis près de Tristan Derème, je l'entendis murmurer, incontinent, ce monostiche :

Ayant lu cinq cents vers, il brisa le dernier.

1. Noël Ruet. *Derémiana. Seraing. Le Prisme.* 1925.
2. Reçu de mon ami Martineau le Vizir
Et reçu, dis-je, avec plaisir
Une somme de deux cents francs
(Trois chiffres, dont deux seuls se trouvent différents).
Cette somme à titre d'avance
Sur mon ouvrage sur Toulet,
Avec la charmante espérance
Que l'étranger comme la France
Aiment à lire, à Dieu s'il plaît !

Je n'attache pas à ces bagatelles plus d'importance qu'elles n'en exigent. Je les souligne cependant, parce que j'y vois quelque chose d'assez exceptionnel. Assurément elles sont l'effet d'un indiscutable don des Dieux, mais elles montrent aussi une connaissance du métier de versificateur et un entraînement à sa pratique qu'on ne rencontre pas fort souvent. Rien n'est rare aujourd'hui comme les gens qui savent leur métier, quel qu'il soit. Derème est rompu comme personne à l'exercice du sien. C'est un ouvrier en vers à qui l'on ne saurait opposer de rivaux et qui est arrivé à cette maîtrise étonnante par les chemins qui mènent à toutes les maîtrises : l'amour de son travail, l'étude et l'application. Ces improvisations où je m'attarde sont ses gammes et ses vocalises. Mais où l'on voit surtout chez lui l'étude et l'application avec leur fruit, l'effet du travail en un mot, mais d'un travail accompli joyeusement, c'est dans la connaissance qu'il détient de l'ensemble de la poésie.

Il a lu tous les vers qui se sont écrits en français, depuis que la poésie française s'est constituée. Il connaît les préclassiques et les para-romantiques. Il est renseigné sur tous les mineurs, et chez le plus obscur, chez le plus méprisé il a su dénicher une beauté perdue, à moins que ce ne soit un ridicule attendrissant, mais toujours un enseignement précieux et subtil. C'est ainsi qu'il a lu Cotin, vous savez, la fameuse victime de Boileau, le modèle du Trissotin de Molière, et il le relit, du moins il s'en vante :

Il ne vit pas que le matin
J'avais relu l'abbé Cotin [1].

Il fait plus que connaître Scarron, il le possède et s'en souvient :

Quel est le sot qui m'interrompt
Quand je cite un vers de Scarron [1].

Il a fréquenté d'Assoucy, Chapelain, Quinault, Scudéry, comme Rousseau (Jean-Baptiste), Delille, Parny Léonard et mon énumération est bien loin d'être limitative. Elle n'envisage point de l'être. Le moment n'est pas encore venu de dresser le répertoire des sources de Tristan Derème, ni la table des auteurs qu'il a cités, mais on aime se rendre compte de

1. *Poème des Colombes*, p. 25-27. Paris. Émile Paul. 1929.

l'usage qu'il a fait de ces innombrables lectures. La singularité des rapprochements qu'elle lui permet de pratiquer déconcerte, et il instruit par là, plus encore qu'il ne surprend. Il nous montre, en effet, et c'est un des enseignements qu'il se propose de nous donner, que tout a été dit par tout le monde, que dans le vaste univers poétique les illustres et les obscurs se rencontrent et qu'ils expriment les mêmes sentiments dans les mêmes termes. Un étrange scepticisme naît de là, une curieuse leçon que l'on ne s'attendait pas à rencontrer se dégage de la voltige capricieuse où s'est livré Tristan Derème à travers l'œuvre de ses confrères de tous les temps. Comment, à son tour, a-t-il dit la même chose qu'eux? C'est ce que nous verrons plus tard. Pour le moment, nous n'en avons encore pas fini d'examiner ce qu'il a tiré des œuvres d'autrui. Les réflexions qu'elles lui ont inspirées forment une partie singulièrement originale de sa production.

Elles se trouvent rassemblées dans une suite de petits livres dont les titres constituent une sorte de bestiaire fabuleux et bon enfant : *l'Escargot bleu, le Poisson rouge, la Tortue indigo*[1], animaux familiers au poète, signes d'un zodiaque intime, pièces d'un blason fantaisiste, qui correspondent heureusement à sa verve narquoise. Je ne résumerai pas les idées qui y sont renfermées ; je n'en dégagerai ni une poétique, ni une philosophie du langage. Je veux seulement en tirer quelques traits qui complètent l'esquisse de son portrait.

C'est là que s'étale avec surabondance son érudition poétique, là que se rassemble, comme dans un grenier singulier, le fruit de ses lectures. Cette énorme récolte lui sert à organiser toutes sortes de jeux difficiles pour son amusement et pour le nôtre.

Tantôt, de cette quantité de vers conservés dans sa mémoire, il tire ceux qu'il faut pour confectionner des centons :

Que me font ces vallons, ces tapis de verdure,
Le plus riant bocage est un lieu désolé,
Un seul être pour moi remplissait la nature,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé[2].

Chacun sait ce qu'est un centon. La difficulté de cette

1. Paris. Grasset. 1934-1936-1937.
2. *L'Enlèvement sans clair de lune*, p. 14. Paris. Émile Paul. 1925.

mosaïque littéraire est telle que nul ne s'y était plus essayé depuis 1804.

Tantôt poussé par un bizarre esprit de collection, il a étiqueté et classé tous les vers qui contiennent des noms de nombres (*Cinq et Quatre font Neuf. Otez Deux, reste Sept*), ceux où il y a des noms d'étoiles, et ceux encore où il y a des noms de villes. Il a enregistré toutes les singularités métriques, césures insolites, rejets déconcertants, coupes anormales, nombres inusités. Dans cette amusante besogne il s'est montré grammairien subtil autant que prosodiste consommé. Bref, il s'est comporté en homme qui *se plaît à étudier*, selon la formule qu'il a tracée lui-même, *la musique des vers afin d'en démêler les secrets* [1]. Mais surtout il s'est montré doué d'une justesse d'oreille infaillible. N'est-ce pas indispensable lorsque l'on étudie une musique ? Aucun accident du rythme ne lui échappe. Au prosateur stupéfait il montre les vers qui, par mégarde, lui sont échappés dans sa prose : on sait que c'est une faute. Choderlos de Laclos lui était sévère. Si Fénelon la commet d'aventure [2], ou bien Montaigne, Derème le remarque aussitôt et le souligne. Il remarque de même un vers qui se trouve en écharpe, si l'on peut dire, à l'intérieur d'un poème. Toulet, par exemple, a-t-il écrit cette strophe charmante :

D'une amitié passionnée
Vous me parlez encore
Azur, aérien décor
Montagne Pyrénée

Derème discerne un grand alexandrin lové parmi ces petits vers, et il lui fait un sort :

Aérien décor, Montagne Pyrénée. [3]

Il sait d'ailleurs fort bien lui aussi, de la même manière, poser sur ses propres poèmes des vers en écharpe. Il les dissimule en en disposant les éléments de part et d'autre de la rime ou de l'assonance, par le moyen d'un astucieux enjambement. Ainsi ce joli vers :

Un souvenir où je me plais et qui m'attriste.

1. *Le Poisson Rouge*, p. 103. Paris. Grasset. 1934.
2. *Le Violon des Muses*, p. 89. Paris. Grasset. 1935.
3. *Le Zodiaque*, p. 107. Paris. Emile-Paul. 1927.

est formé de la fin et du commencement de deux vers qui se suivent [1].

Se complaisant à dresser à qui le lira des embûches ingénieuses, on va le voir ailleurs semer sa propre prose de vers cachés [2], soit qu'il désire savoir si les sens de son lecteur vont être assez fins pour les discerner, soit qu'il lui soit tellement naturel de parler en vers qu'il ne puisse s'en défendre. Car il faut bien y arriver, et après avoir considéré tous les amusements capricieux que Tristan Derème tire de sa *noble faculté poétique*, tous les petits jeux auxquels il l'assouplit et l'asservit, on doit enfin la considérer en elle-même, dans sa libre grâce, dans sa démarche aisée de déesse.

Je suis à peu près sûr de n'avoir pas contristé Derème en m'étendant longuement sur les jeux curieusement raffinés où lui-même s'attarde volontiers avec quelque coquetterie, cependant il faut reconnaître qu'ils seraient d'un moindre prix s'ils ne fleurissaient point sur un véritable rameau poétique. Mais tout cela est souriant, avenant, comme la muse elle-même du poète qui est aimable, qui ne craint pas la fantaisie et qui a la fierté de toujours voiler ce qu'il peut y avoir de grave en ses accents.

Derème se range parmi les poètes qui ne déclament point. Son ton est caressant et modéré. Je ne sais quelle tendresse bucolique sert de fond à tout ce qu'il exprime. Cela ne doit pas surprendre chez un homme qui passa la première partie de sa vie loin de Paris, peut-être à la campagne. On sent qu'il a vécu dans l'intimité de la nature. Ouvrez son premier recueil à sa première page, et vous respirerez le parfum provincial des maisons champêtres qu'entourent des jardins prolongés par de grands paysages.

Va ! redescends avec tes monstres affamés
Vers la douceur des terres grasses.
C'est le vallon que tu aimais,
La maison aux volets fermés,
La flûte au bord du fleuve et les vieilles terrasses.

1. Belle amie, et je songe à vous qui n'êtes plus
Qu'une ombre chère, un souvenir où je me plais
Et qui m'attriste.
La Verdure Dorée, p. 240. Paris. Émile Paul. 1922.

2. Un exemple pris au hasard : *Le Poisson Rouge*, p. 171.

Voici la plaine herbeuse où tu reposeras
Dans le hamac consolateur des infortunes,
L'air nocturne caressera tes membres las
Et les bleus éléphants brouteront des lilas
Sous la clarté tiède de la lune [1].

Assurément les *monstres affamés* et les *éléphants bleus* ne sont introduits dans ce paysage délicatement nuancé que par l'effet de cette fantaisie pour laquelle Derème, au début de sa carrière, montra une prédilection marquée. Tous les thèmes sur lesquels il brodait ses poèmes s'en voyaient alors colorés, et à tous ces thèmes, toujours essentiellement poétiques, il ajoutait un accent qui les rendait plus persuasifs en semblant ne les point prendre au sérieux. Que chantait-il alors, sinon ce qui inspira toujours la plus authentique poésie, l'amour et la mort, l'écoulement du temps, la fragilité des plaisirs et l'inquiétude de l'âme, tous les sublimes lieux communs qui bercent depuis son origine l'incurable tristesse de la vie humaine? Et il y ajoutait un sourire ironique pour voiler son émotion.

Je sais des amateurs qui conservent une affectueuse préférence aux minces plaquettes, presque des albums, qui nous apportèrent les premiers vers du poète : *le Poème de la pipe et de l'escargot*, *la Flûte fleurie*, *les Chimères étranglées*. Ces chants anacréontiques, d'un épicurisme délicat, avaient en effet la rare séduction qu'ont souvent les œuvres de début, quand un artiste conscient de son mérite doute encore du succès qu'il obtiendra, et qu'il envisage comme possible un avenir où il lui faudrait se résigner à demeurer fièrement méconnu.

Ce destin cruel fut épargné à Tristan Derème. On l'aima dès qu'on le connut. Sa liberté d'allure, sa grâce nonchalante, ses facéties de clown tendre, tout lui conquit les cœurs et, dès qu'il se sentit sûr du bon accueil qu'on lui réservait, on vit son art s'épanouir et se répandre avec sécurité. C'est alors qu'il donna les mélancoliques élégies du Livre de Clymène. Car, chose étrange, Derème est surtout un élégiaque. Cet homme à qui l'on pourrait reprocher d'aventure d'être trop spirituel, qui ne craignit jamais de jouer avec les mots au point d'en tirer des calembours, cet homme porte un cœur

1. *La Verdure dorée*, p. 3.

essentiellement plaintif, amer et soupirant. Toute sa drôlerie verbale n'est qu'un masque où il dissimule sa sensibilité. Le vrai Derème est une âme gémissante et il suffit que Clymène s'en aille vers les rives de la Chine pour que sa peine s'exhale en rêverie mélancolique :

Donc étoiles, gardez votre métaphysique
Laissez-moi faire ma musique
Dût-elle ne durer pas plus qu'un cri d'oiseau,
Pas plus que cet amour qui me lie à Clymène
Qui durera jusqu'au tombeau
Et c'est peut-être une semaine.
Que tout soit vain, belle nuit, je l'entends.
Que tout soit éternel, on le peut dire encore.
Les constellations s'effacent à l'aurore
Et les feuilles des bois renaissent au printemps [1].

Ainsi spontanément, avec une parfaite aisance, Derème, en écrivant ces vers magnifiques, retrouve le nombre et le style de nos poètes de l'âge classique. Il se complait à user de ce ton où nous croyons reconnaître l'écho de la poésie transparente de La Fontaine, et ses vers ont la même aisance mélodieuse. Le thème et la musique s'y marient avec une naturelle harmonie. Le contour de l'expression adhère étroitement à celui de l'idée. Elles s'épousent l'une l'autre avec un paisible bonheur. Jamais le mot ne semble contraindre la pensée. Jamais le style de Derème n'est obligé de commettre des bassesses de syntaxe pour accepter les obligations de la métrique.

On mesurera exactement la portée de cette remarque si l'on veut bien se souvenir que tous les rimeurs que l'on a coutume de vanter pour leur virtuosité et leurs acrobaties n'ont généralement réussi leurs tours de force qu'au détriment de la pureté de la langue, et Victor Hugo lui-même sacrifie d'aventure l'exactitude de la phrase à la sonorité du vers :

J'en suis émerveillé.
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé [2].

Et l'on sait quels solécismes n'ont pas craint de commettre les versificateurs qui n'ont pas l'adresse de Victor Hugo. On en chercherait vainement chez Tristan Derème.

Cependant ce n'est plus le moment de le louer encore de sa

1. *Le Livre de Clymène*, p. 52. Paris. *Le Divan*. 1927.
2. *Ruy Blas*, acte IV, Scène II.

virtuosité. Nous en avons déjà bien longuement parlé. Je ne veux plus à présent que redire la surprise étonnante que l'on goûte à trouver aujourd'hui une si fraîche et si authentique source de poésie : c'est une des plus vraies consolations que l'on puisse rencontrer dans les jours où nous vivons. Que des esprits comme celui de Derème soient compatibles avec notre siècle, qu'au milieu des événements dont les péripéties accidentent notre existence, une voix comme la sienne s'élève et murmure les chansons dont il nous charme, c'est une des plus incroyables contradictions dont on puisse avoir le spectacle. Je ne décrirai pas, je ne ferai point le tableau de nos préoccupations actuelles. Que malgré leur cruel empire, il se rencontre des esprits suffisamment libres, suffisamment détachés pour ne songer qu'à chanter doucement le plaisir de la vie et la douceur variable de la nature, c'est à quoi se reconnaît l'un des plus rares aspects de la dignité humaine.

A peu près toutes les époques du monde furent misérables. Cependant chacune d'elles eut des poètes qui, au mépris de ses tribulations, louèrent doucement le vin doré, les coupes couronnées de roses, les nuits animées par la voix du rossignol, l'amour avec ses plaisirs mélancoliques où ses peines voluptueuses, et l'attente et l'espoir et le regret, et l'irréparable écoulement des heures. Tel, de nos jours, est Tristan Derème, qui, mieux que personne, pour notre temps, chanta ce que chantèrent les poètes de tous les temps.

PIERRE LIÈVRE

CARNET D'UN AVIATEUR[1]

Sur l'oreiller, près de ma tête, l'ombre dessine une dentelle. Je me retourne et, en me soulevant sur un coude, j'observe les rayons du soleil qui se frayent un passage à travers les plantes grimpantes cascadant au-devant de ma fenêtre. Un bruit assourdi de voix bourdonne dans mes oreilles. Dans la rue, des charrettes passent en cahotant.

Que vais-je faire tantôt? Paresser au soleil? Non! Aujourd'hui, j'ai du travail : une patrouille côtière.

Je suis à une dizaine de milles de la côte, déambulant dans l'air limpide sur un vieux Bréguet 19. Je regarde vers le large, non pas dans l'espoir d'apercevoir les navires rebelles, mais faute d'autre distraction. Je suis las de fixer le tableau placé devant moi et sa collection de cadrans et instruments corrodés. On dirait des yeux sans regard comme ceux des statues.

A deux reprises, je cogne du pied la boussole, afin de voir si je réussirai à modifier sa direction, qui est en permanence de 100 degrés. Peine perdue. Au jugé, je dois filer, pour l'instant, dans la direction d'Alger.

Je vois des bateaux de pêche, de-ci de-là, sur la mer. Autour d'eux, des mouettes volent en cercle. Juste au-dessous de l'extrémité de mon aile gauche, j'aperçois un long-courrier de la Compagnie Peninsular — impossible de se méprendre à sa coque noire — qui rentre en Angleterre. J'aimerais m'en

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1938.

rapprocher, mais je n'ose, n'étant pas seul. J'évoque l'incident désagréable d'il y a trois jours, lorsque mon bombardier, pour se faire la main, lâcha deux bombes sur un inoffensif cargo de Dieu sait quelle nationalité. « Non, je ne passerai pas près de ce bateau, » me dis-je à moi-même.

Mon moteur Gnôme et Rhône ronronne comme une abeille diligente sans se soucier du capot en aluminium qui le recouvre et qui, sous la trépidation, menace de se détacher et de s'envoler. Les pieds sur le tableau de bord, je ferme un instant les yeux. Le bruit des explosions paraît s'atténuer et former un fond sur lequel d'autres bruits moindres se révèlent. Je perçois le cliquetis des soupapes. Maintenant je suis assoupi.

J'entends le tic-tac d'une mitrailleuse. Non, ce n'est pas un rêve. Je pivote sur mon siège. Mon compagnon est en train de tirer dans la direction de deux silhouettes allongées : deux destroyers qui laissent une mince trace blanche sur les eaux. L'Espagnol rit naïvement comme un gosse ; heureusement, son arme s'enraye.

Je descends jusqu'à quelques mètres de la surface. Nous rasons à toute vitesse la Méditerranée qui défile sous les ailes comme un long ruban métallique scintillant. La sensation est plaisante. Ce n'est qu'en volant bas que l'on arrive, en avion, à se procurer le sentiment de la vitesse.

Nous remontons dans le ciel et je fais demi-tour. Sur ma gauche, gît Alicante, gardée par son petit château, planté sur une hauteur. Devant moi, les roches dentelées et rugueuses du cap Noa. Je m'embête et j'ai faim. Je me dirige vers la terre.

Je reconnais vaguement sur ma gauche les hangars et le pavillon, peint en bleu, de l'aérodrome où j'ai atterri en arrivant pour la première fois en Espagne à bord de l'avion d'Air-France. Comme cela paraît déjà lointain ! Et pourtant, je me souviens nettement de ce matin-là ! Nous allions à Madrid ; nous étions quatre, sans souci au monde. Il ne reste plus que moi.

Je m'efforce de reconnaître l'emplacement du terrain d'entraînement. Je sais qu'il est situé un peu plus loin, dans la direction de l'intérieur.

Le mitrailleur me tape dans le dos. Nous avons dépassé la ville, voici l'aérodrome. Le terrain d'atterrissage est pareil

à tous les autres terrains espagnols que je connais maintenant ; il est constitué par un sol rôti par le soleil, poussiéreux, couvert de cailloux, avec de petites agglomérations de rochers émergeant çà et là. Préoccupé par mon chargement de bombes, je me pose avec beaucoup de précaution, soulagé lorsque le Bréguet roule de plus en plus lentement sur le sol durci.

Au café — aucun aérodrome espagnol n'est complet sans sa salle de café — je recueille les derniers potins de la guerre, les détails du raid de l'avant-veille. J'apprends de quelle manière les habitants d'Alicante sont prévenus de la venue des Junker : chaque dîner des consuls allemands et italiens à bord de leurs navires de guerre, ancrés en dehors de la rade, coïncidant mystérieusement avec l'arrivée subséquente des bombardiers.

Un menton mal rasé se présente à moi :

— *Ha oido Vd. lo que paso?*

...Les 52 étaient passés au-dessus de la ville, dont toutes les lumières s'étaient éteintes. Soudain la nuit se transforma en jour ; c'étaient les navires allemands et italiens qui concentraient les rayons de leurs projecteurs sur les maisons.

Une main fine essuie le menton sur lequel un peu de vin a coulé.

— ...Sept cents avions russes nouveaux viennent d'atterrir à Valence. *Si! Si! En verdad. En verdad.* Miguel les a vus, de ses propres yeux vus. *Nada es mas seguro!*

Combien de fois ai-je entendu la même histoire!

— *Salud! Hasta la vista!*

Ils m'appellent.

— *Momento, momento!*

C'est le visionnaire Miguel. Il tient dans sa main un petit paquet destiné à un ami à San Javier. Le *piloto ingles* aurait-il l'amabilité de s'y arrêter? Cela ne le détournerait pas beaucoup de son chemin.

— *Gracias, señor. Muchas gracias. Salud!*

Cela ne m'éloignera guère de ma route, en effet. La Riviera, le terrain d'atterrissage de San Javier, est juste sur mon chemin.

Avec dans ma main un petit paquet contenant des saucisses à l'ail, et sous chacune de mes ailes une bombe de 100 kilo-

grammes, je pense à un certain fossé d'irrigation... Pourvu qu'à la Riviera le vent vienne de la direction des hangars!

Face au vent, pleins gaz, nous nous élançons. Nous décollons lourdement. Une fois en l'air, nous filons vers notre destination.

De retour à l'hôtel, mon colis dûment livré, ma conscience est libérée. Je m'affale dans le moins inconfortable de tous les sièges hétéroclites qui garnissent le bar. Gabriel, le vieux barman de quatre-vingt-deux ans, gros, blafard, bienveillant, m'apporte du vin et une boîte de poulpes en conserves. Point ne m'est besoin de donner ma commande : il connaît mes goûts. Je lui permets de me voler en me rendant ma monnaie. De sorte que nous sommes heureux tous les deux.

Je bois ma bouteille de « Marques de Ruscal ». Des voix marmonnent.Je suis bientôt endormi, la tête sur la table de marbre. Mon rêve? Oublié! C'était sans doute celui que fait tout jeune homme qui a laissé au pays un être cher...

L'air est épaissi de fumée. Tout concourt à créer autour de moi une atmosphère de sécurité : des êtres qui s'agitent, des voix qui résonnent, une chaise que l'on traîne sur le parquet étoilé de taches vineuses. Et pourtant... pourtant quoi? Je ne saurais dire... La nuit est tombée depuis longtemps. J'ai dû faire un bon somme.

Je suis tout engourdi. Je vais aller prendre l'air. La brise du soir me fera du bien. Mais je tarde. Click... clack... click... des dominos se choquent. Oisivement, j'en regarde un qui fait toupie sur son rivet de cuivre. Dans quel sens s'arrêtera-t-il? Je parie en moi-même qu'il pointera vers le pouce du joueur. Il ralentit... encore... encore... oui... non, zut! cela veut dire que je ne recevrai pas encore de lettre demain! Quel idiot je suis, j'aurais dû deviner qu'il s'arrêterait avec son coin ébréché sur la tache de café...

Un verre tombe à terre et se brise. Le bruit m'incite à l'action. Je me lève, je traverse le patio et me trouve dans la rue.

Le calme est complet, le silence oppressant. Il est soudain troublé par un bruit de moteurs. On dirait le vol d'une troupe de cygnes. La lune, qui vient de se lever, découpe la silhouette des toits. Entre deux bâtiments, je devine, plutôt que je ne vois, la ligne sombre des montagnes. C'est probablement

un raid sur Carthagène. Ils ont dû dévier de leur route pour passer si près de Los Alcazares.

Tout semble figé dans l'expectative, jusqu'aux branches des arbres et aux feuilles des palmiers. Je regarde les toits des maisons... de ces maisons espagnoles peintes en jaune... qui paraissent pâles dans le jour tombant... et que menacent cette rumeur sourde, ce funeste présage qui s'affirme au fur et à mesure qu'elle se rapproche...

Maintenant, ils nous survolent. S'ils venaient pour nous, c'est en ce moment que... et pourtant... Non, c'est à Carthagène qu'ils vont... « C'est avantageux d'habiter un village sans importance... » J'ai parlé tout haut, comme pour rassurer l'atmosphère ambiante.

Dans un patio, derrière moi, un chien hurle... Je suis comme suspendu entre le gémissement terrestre et la voix de l'air... entre l'animal et les avions... entre la terre et le ciel. La brise m'apporte une senteur légère venant des champs... cela me reporte beaucoup d'années en arrière... je ne sais où...

Soudain, un jet de flamme éclate... la terre jaillit vers le ciel... une immense détonation remplit l'air... puis une autre et encore une autre... des étincelles crépitent... de la fumée... puis, tout à coup, le silence... des tuiles dégringolent... des voix appellent... un cri retentit, non pas un cri de douleur physique, quelque chose de plus profond... les oiseaux s'éloignent... les Junker sont passés...

. . . . . .

Ce fut trois jours après ce raid que nos Russes se mirent en grève. Après avoir posé leurs vestes de cuir sur leurs moteurs, ils déclarèrent au commandant que ces bâches d'un nouveau genre ne seraient enlevées que lorsqu'on leur aurait fourni une nourriture qu'ils pussent manger. Pour citer leurs propres paroles : « Nous sommes venus en Espagne pour mourir, mais pas de faim. »

Leur estomac avait fini par se révolter contre le perpétuel riz à l'huile d'olive et à l'ail. Riz-huile-ail : la Sainte Trinité de la cuisine ibérique. Ils réclamaient des œufs et du beurre. Les Espagnols, renonçant à leur habituel *mañana*, produisirent du beurre rance et des œufs estampillés « Bulgaria ». Là-dessus, les trois bombardiers Martin reprirent leur ser-

vice. La solution satisfaisante de ce problème économique avait ramené la sérénité dans l'âme des membres du Soviet.

. . . . . .

Une carte routière Michelin couvre la table du commandant. La région de Los Alcazares disparaît sous une multitude d'empreintes digitales. Des marques au crayon, bleues et rouges, rayonnent en direction du nord et de l'ouest. Un seul et unique trait se dirige vers la mer et se perd dans la marge.

Nous nous tenons debout autour de la table, regardant la ligne mince qui indique le trajet que nous allons devoir effectuer dans la nuit qui tombe rapidement.

Le vent s'est levé quelque peu. Il frôle délicatement les murs de la petite maison. Il effleure le sol et s'en va soupirer à travers les haubans des avions qu'il caresse gentiment. Il a bien le temps de souffler... tous ces avions seront bientôt livrés à sa merci dans la folie de leur essor...

Mes ordres une fois reçus, je sors. Au-dessus du hangar, le cône qui indique la direction du vent commence à se soulever. Je le distingue à peine ; la nuit est sombre. Des silhouettes noires passent et repassent devant une lampe à arc ; ce sont des mécaniciens qui tirent ou poussent des wagonnets ; sur chacun de ces wagonnets, il y a une grosse bombe, 200 kilogrammes d'acier, farcis d'un mélange 80/20 de nitrate d'ammonium et de T.N.T. ; chacune est fixée avec précaution au support qui lui est destiné sous le fuselage.

L'un après l'autre, les moteurs se réveillent et remplissent bientôt de leur pétarade la nuit jusqu'alors si calme.

Un dernier conciliabule a lieu dans la salle de navigation. Puis, emmitouflés, affublés de nos parachutes, nous grimpons dans nos appareils respectifs. Les moteurs ronflent. Les roues font pression sur leurs cales. On vérifie une dernière fois : révolutions, températures, pressions. Un premier avion s'élance sur le chenal constitué par l'étroit faisceau de lumière et disparaît dans l'obscurité.

Un mécanicien me signale que la voie est libre. Je dirige l'appareil, freins mi-serrés, vers le point de départ. Une pensée me traverse le cerveau : « Dieu seul sait quand je me trouverai de nouveau sur la terre ferme ! » Je desserre mes freins. Je mets les gaz. Le sol court sous moi. J'ai l'impres-

sion que je cherche à rattraper ma propre ombre qui s'enfuit devant moi. Les grincements du train d'atterrissage se font de plus en plus faibles. Nous décollons. Non. Les roues reprennent contact avec le sol. Nous sommes trop chargés. Allons-nous nous enlever? Nous filons toujours vers l'obscurité. Voici le feu rouge qui marque la lisière du terrain. Le moment initial de lévitation est imperceptible. Le sol éclairé s'éloigne. Nous volons.

Des masses sombres défilent au-dessous de nous. Ici, ce doit être une plantation d'orangers. Encadré de lumière jaune, je vois un homme, debout sur le seuil de sa porte ouverte. « Heureux veinard ! », me dis-je.

Nous continuons à grimper droit devant nous. Au-dessus des montagnes lointaines, des étoiles scintillent, tandis que sur nos têtes les nuages commencent à s'amonceler.

Nous volons maintenant en formation ouverte à une altitude de 2 000 mètres, à travers les nuages épars. Nous ne nous voyons que rarement. Les étoiles ne sont plus visibles que de temps en temps. La nuit s'annonce mauvaise. « Ça va se gâter », me dis-je.

Nous nous élevons afin d'essayer de dépasser le plafond des nuages. C'est en vain. Les masses nuageuses deviennent de plus en plus épaisses. 5 000 mètres. Nous sommes complètement plongés dans l'immensité d'un stratus. Mes jambes sont engourdies de froid. Je frappe des pieds sur le plancher, mais sans effet. J'ai l'impression, en respirant, que j'absorbe du vide, comme si j'essayais de boire un liquide qui se volatiliserait sur ma langue. Je perçois le bruit de mes pulsations sur les tambours de mes oreilles.

Nous marchons tous à la vitesse maxima. De chaque côté, j'entends le vrombissement des moteurs. Nous recevons une communication : « Monter à 6 000 mètres. » Cela ne sert à rien. Le nuage est toujours aussi dense.

Nous mettons nos moteurs au ralenti et descendons lentement tout en surveillant la vitesse et l'aiguille de l'altimètre. Après le froid des hautes régions, l'atmosphère nous paraît oppressante. Toujours des nuages. Nous continuons à descendre. Ce n'est qu'à 600 mètres que l'obscurité diminue. Des masses de vapeur isolées flottent çà et là. Le cadre métallique de la

tourelle est devenu lumineux sous l'effet de l'électricité statique recueillie dans la zone élevée.

De nouveau des nuages. Et puis, voici la pluie ; d'énormes gouttes frappent le pare-brise et roulent de côté, poussées par le fort courant d'air. Le vent qui siffle tire sur les contrôles. Les moteurs continuent à nous entraîner dans la nuit à travers les torrents d'eau. Le bruit de ce déluge couvre presque celui des explosions.

Un zig-zag éblouissant illumine l'espace. Il me semble voir des murs incandescents s'élever jusqu'au ciel et des abîmes noirs se creuser de tous côtés. Nous continuons à voler dans la nuit éruptive. Je recommence à entendre le bruit des moteurs, que celui du tonnerre avait effacé.

Le vent augmente encore. Soulevés, secoués, projetés de-ci de-là au cœur de la tempête, nous sommes comme transportés hors du temps et suspendus, ainsi que par un fil, entre la vie et la mort. Les ailerons et le gouvernail font de perpétuels soubresauts. Il y a longtemps que j'ai rentré le fil de la T.S.F. Je ne sais où peuvent se trouver les autres.

Une rafale plus violente soulève mon aile gauche. Puis elle retombe. Mon corps paraît soudain pesant et je me sens pressé sur mon siège, tandis qu'un courant subit nous entraîne. Une accalmie... le tonnerre du moteur se fait entendre à nouveau... puis la tempête recommence à faire rage avec une fureur accrue. Les éclairs semblent narguer la nuit.

Tout espoir d'atteindre notre objectif est perdu ; nous lâchons nos bombes quelque part, Dieu seul sait où elles tomberont ! Lentement, lourdement, nous faisons demi-tour, épiant l'instant où le vent prendra notre aile et nous fera pivoter comme la grande voile d'un bateau qui vire de bord.

Ceci fait, nous avons du mal, face à la tempête, à reprendre notre course. L'avion oscille ; l'aiguille du compas, ce frêle appareil qui, seul, ignore le déchaînement des éléments, n'arrive pas à se stabiliser.

Un dernier éclair aveuglant, puis la nuit noire. Encore une explosion de tonnerre. Nous sortons du vortex de la tornade et prenons le chemin du retour à travers la pluie.

. . . . . .

Je suis assis dans mon appareil, prêt à partir. Le courant

d'air provenant de l'hélice me fouette la figure. Le ciel ne m'avait jamais encore paru aussi haut, aussi éloigné. Je revois la scène... la vaste surface de l'aérodrome... et là, dans l'encadrement de mes haubans, quatre Dewoitine monoplaces de chasse, chacun avec son plan unique maintenu par deux montants placés en diagonale ; ils sont tout peinturlurés de vert et marbrés de taches. Camouflage. Leur gouvernail est barré de rouge, jaune et violet, les couleurs de la République espagnole. Accroché au fuselage, flotte un fanion rouge... la bannière de la Révolution.

Une main gantée se lève au-dessus de la carlingue de l'appareil central ; quand elle s'abaisse, l'escadrille se met en marche. Je vois les queues des avions se soulever. Ils roulent sur le sol avec de petits bonds, tels des canards nageant sur une eau légèrement agitée ; la vitesse croît. Nous décollons, et, une fois en l'air, nous nous rapprochons en formation plus compacte ; les ombres que nous dessinons sur le sol ressemblent à des vêtements dont nous nous serions débarrassés en partant.

Tandis que nous prenons rapidement de la hauteur, l'horizon se développe, panorama inanimé, immobile, ainsi qu'une plaque de lanterne magique.

Les Heinkel avaient dû être tout le temps là, au-dessus de nous. Je n'ai jamais compris que nous ne les ayons pas remarqués.

Ils devaient surveiller notre départ, sans aucun doute ! Et maintenant que nous sommes en route pour notre patrouille matinale, ils se précipitent sur nous. Ils sont dix, dix flèches noires dans le jour naissant, leurs ailes aux bouts carrés se découpent sur le soleil levant, insectes assoiffés plongeant dans l'atmosphère vert pâle de l'aube.

Je perçois une série de petits chocs secs dans la queue de mon appareil. Je crois que nous avons été touchés. Mais mon Dewoitine continue à grimper avec les autres jusqu'à ce que nous dominions les Allemands. Une fois bien placés, nous plongeons individuellement sur eux.

Celui que j'ai choisi vire paresseusement sur la droite. Au moment où je l'ai juste en face de moi, j'appuie sur la gâchette sans me servir du viseur. Les repères filent entre ses deux plans de gauche. Il s'est redressé et fuit ; je me dispose à me lancer

à sa poursuite, mais il prend du champ rapidement et disparaît. Je me rends compte que mon appareil ne gouverne plus... c'est alors que je me souviens du bruit de balles de tout à l'heure.

Nous tournons sur nous-mêmes en montant, passant et repassant devant le soleil. L'ennemi? Oublié! Je n'ai même pas le temps de songer que je vais peut-être passer du rôle de chasseur à celui de gibier. Je donne des coups de pied désespérés sur les pédales du gouvernail; rien ne se produit. L'aiguille de l'altimètre continue à descendre, la vitesse augmente lentement, sûrement.

Je me bats avec le gouvernail à l'aide de pressions alternées à droite et à gauche. Je tourne la tête à me tordre le cou dans la direction du haut gouvernail derrière moi, mais je ne vois rien. Finalement, je place les deux pieds sur la pédale de gauche et j'appuie de toutes mes forces dans un dernier effort. Quelque chose cède, je sens une légère secousse... l'appareil se remet à voler droit.

Je vole horizontalement... tout semble bien aller... mais mon répit n'est que de courte durée... je m'aperçois que la commande du gouvernail est cassée.

Désemparés, le vent d'ouest nous pousse vers l'intérieur. Nous sommes au-dessus des riches plaines de la Manche, le terrain de jeu de Don Quichotte. La tête penchée par-dessus le bord de la carlingue, je cherche un endroit où atterrir. Nous ne sommes qu'à 300 mètres du sol et j'ai la déplaisante sensation que mon parachute ne me serait que de peu d'utilité si la nécessité de m'en servir survenait. Soudain, je vois l'endroit que je cherchais. Là... un champ de pommes de terre... Je distingue nettement les rangées de petites plantes vertes... J'essaye bien de me dire que ça pourrait être pire, mais cet espace labouré, vers lequel je tente de guider mon appareil infirme, est loin de présenter un aspect engageant. Je coupe l'allumage et m'efforce de glisser tout droit; bien que je puisse me servir de mes ailerons, l'opération est délicate. Je risque, en les utilisant, de perdre trop vite de la hauteur.

Pour le cas où l'appareil se retournerait en atteignant le sol, je lâche un instant le manche à balai pour serrer mes sangles. Immédiatement, l'aile droite fait un plongeon. Je

n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Je ressaisis le manche à balai et laisse là mes courroies.

Un mince filet de fumée provenant d'un tas d'herbes m'indique d'où vient le vent ; j'ai de la veine, car il a la même direction que les sillons. Avec précaution je dirige le Dewoitine dans le sens voulu ; le dénouement est proche.

Réussirai-je ? Il le faut, me dis-je. En tout cas, d'ici deux minutes, je serai fixé. Il ne me vient pas à l'idée que, dans deux minutes, rien en ce monde ne m'intéressera peut-être plus : c'est l'instinct de la jeunesse qui se refuse à admettre les possibilités de mort ; j'ai le sentiment, sentiment que nous connaissons tous, que nous pouvons durer éternellement.

Je suis emporté vers ce champ, ce champ planté de pommes de terre, qui est là, sur mon chemin, tout droit devant moi. Mon destin est, pour un instant, dans la paume moite de ma main ; ce champ va constituer un des repères de toute mon existence. Je n'ai plus qu'à essayer de maintenir l'appareil face au vent, c'est tout. Mais sans gouvernail, l'avion a constamment tendance à virer.

L'horizon s'est élevé. Tout est tension et silence, en dehors du bruit du moteur Gnôme et Rhône placé devant moi et d'où me parviennent des bouffées d'air chaud. Une chaumière de paysans marque la limite de l'espace découvert ; cette chaumière semble assister à mon arrivée, ses petites fenêtres sombres me regardent avec une curiosité évidente, comme un enfant.

Le vent est plus fort que je ne croyais. Il faudra que je fasse repartir un instant le moteur au dernier moment. Pas encore ! Je vois des pieds de vigne, dont les branches semblent s'aplatir sur le sol pour éviter de m'accrocher, mais je ne suis pas, en réalité, aussi bas que cela. Plus loin, le champ... les sillons en paraissent diablement profonds ! Je relève le nez de l'appareil. Instantanément, la vitesse décroît. Nous descendons. Je ne l'atteindrai pas... une touche légère sur la manette des gaz... le moteur repart. En un clin d'œil, le champ semble tourner de côté, lentement, presque imperceptiblement. J'essaye de corriger cela à l'aide d'un de mes ailerons... C'est trop tard... Nous nous dirigeons tout droit sur la maison jaune. J'accélère et tire désespérément sur le manche à balai...

le mur se précipite vers nous... le Dewoitine, courageusement, tente de franchir l'obstacle... un heurt... le train d'atterrissage érafle le toit... puis le champ de pommes de terre me saute à la figure... je tends le bras pour couper l'allumage... mais mes doigts allongés n'y parviendront jamais...

Un bruit qui n'est pas un bruit, mais la combinaison de tous les sons... un mélange de grandes et de petites voix... le grincement de rivets qui s'arrachent... le craquement des montants qui se brisent... le sanglot, la pulsation finale du moteur qui s'écrase sur le sol...

Je ressens une commotion sourde... mes côtes me font soudain mal... l'air me fouette la figure... je suis dans l'espace... mon corps décrit une sorte de parabole... La durée de tout cela est infime, et pourtant j'ai le temps de penser plusieurs choses : Dieu merci, l'angoisse est finie... la maison... que doivent dire ses habitants?... mes courroies?... elles ont dû casser.

Étourdi, l'esprit et le corps séparés l'un de l'autre, recroquevillé sur la terre rougeâtre, mes doigts persistent à chercher à atteindre l'interrupteur des magnétos. Mes yeux, fascinés, regardent une colonne de fumée noire qui s'élève vers le ciel...

A vingt mètres, brisé, tordu — horrible comme un cadavre mutilé — le Dewoitine se transforme rapidement en un amas de métal fondu et de cendres noires. Une flamme gigantesque soudain s'élève, droite et claire. Elle rutile férocement avec un roulement de tonnerre. J'entends des craquements, des détonations et, du centre de la flamme, jaillissent des étincelles, bientôt perdues dans la fumée. On perçoit constamment, au-dessus de la basse profonde de l'incendie, la petite voix des cartouches qui éclatent. Une explosion plus forte retentit... puis tout se tait... enfin, de très haut, pareille à un écho retour de l'éternité... assourdie comme les litanies d'une lointaine cathédrale... me parvient une plainte... le râle d'agonie d'un Dewoitine qui vient de livrer son dernier combat...

. . . . . .

A Albacète, les aviateurs républicains s'aperçurent bientôt qu'ils avaient des adversaires autres que ceux qu'ils ren-

contraient dans les airs : des ennemis qui agissaient silencieusement, rapidement, durant les heures sombres.

La première victime fut Bernard Varlin, dont la fin fut rendue encore plus horrible par le mystère qui l'entoure à jamais. Non, nous ne retrouvâmes même pas son cadavre. Les seules funérailles que nous lui donnâmes furent des funérailles imaginaires. Varlin disparut ; ou il s'évanouit dans la nuit.

Nous sortions du café vers 11 heures ; c'était un mardi — je m'en souviens parce que c'était le jour de la poste — et nous rentrions à l'hôtel en nous promenant. Varlin avait laissé quelque chose, je ne me rappelle plus quoi, sur la table du café. Après nous avoir lancé un « Bonsoir » il partit, se hâtant d'aller chercher ce qu'il avait oublié.

Nous étions de service de patrouille de bonne heure le lendemain. Nous n'éprouvâmes pas une bien grande surprise en constatant l'absence de Varlin ; c'était un garçon qui ne se gênait pas pour rester couché dans son lit bien chaud lorsque l'idée de monter dans une carlingue glaciale ne lui souriait pas ; ce qui lui arrivait à peu près une fois sur deux. Vous pourriez déduire de ceci qu'il devait être gras et d'allure quelque peu nonchalante. Ce serait une erreur. Varlin était un jeune Français aux cheveux blonds, mince et déluré. Ce matin-là, nous partîmes sans lui.

Notre sortie fut sans histoire ; nous aperçûmes bien, au loin, quelques appareils ennemis, accomplissant probablement le même travail que nous. Mais nous ne nous souciâmes pas les uns des autres. L'on n'a guère envie de se battre avant son petit déjeuner... J'avais gardé un mauvais souvenir d'un précédent engagement de ce genre... et ce n'était heureusement pas un enthousiaste qui nous commandait... du reste les enthousiastes étaient assez rares parmi nous. L'as intrépide, casse-cou, aux nerfs d'acier... celui de la légende... je ne l'ai pas encore rencontré... encore moins en Espagne qu'ailleurs. Nous étions une poignée de gosses, nous adonnant à tous les excès imaginables dans le but de nous convaincre que nous n'étions pas aussi effrayés que nous l'étions en réalité. Je me souviens de l'effort que je faisais pour concentrer mon esprit sur un sujet quelconque avant chacune de nos sorties, à ces

moments où nous paraissions tous si gais parce que nous jouions à cache-cache avec nos frayeurs. Oui, ce sont des jours que je n'oublierai jamais. Le pire c'est que ce sentiment de peur continue finit par faire perdre le respect de soi-même. C'est pourquoi nous laissâmes l'ennemi tranquille ce matin-là.

En rentrant à l'aérodrome nous nous attendions à trouver un Varlin aux yeux bouffis de sommeil, avec, sur le bout de la langue, une bonne excuse, si bonne en général que je me sentais jaloux de ne pas être capable d'inventer, moi aussi, de pareilles histoires. Mais, cette fois, nous fûmes déçus ; il n'était pas sur le terrain ni, un peu plus tard, à l'hôtel. Bref, depuis le moment où il nous avait dit bonsoir la veille, nous ne devions plus jamais revoir le pauvre bougre.

Il n'avait pas dormi dans son lit. Il n'était pas retourné au café. Ainsi donc, ce qui lui était arrivé devait avoir eu lieu dans les ruelles sombres qu'il avait eu à parcourir. Nous ne sûmes jamais la vérité et en fûmes réduits à des suppositions inquiétantes.

Varlin, ainsi que je l'ai dit, fut la « première » victime. Trois jours plus tard, un vendredi par conséquent, un paysan encore à moitié endormi, en route avant l'aube pour se rendre à son travail et peut-être en train de penser que la Révolution n'avait pas fait grand'chose pour améliorer son sort, fut soudain tiré de ses rêves : la semelle de corde de son espadrille venait de heurter, dans l'obscurité, la tête d'un homme, d'un jeune homme, gisant en travers du chemin, mort. Le paysan allait continuer sa route, pensant que c'était là du travail de syndicalistes de l'F.A.I. ou du C.N.T. : un suspect exécuté pendant la nuit. C'était un événement fréquent. Mais l'homme, ainsi qu'il le constata en faisant flamber une allumette, avait été poignardé. Un couteau était encore fiché dans sa gorge. Le paysan s'éloigna rapidement sur la pointe des pieds et courut par les rues étroites à la recherche du fourgon, du fourgon qui, chaque matin, ramassait les cadavres et débarrassait les rues de leurs débris humains. Les conducteurs du fourgon, une fois arrivés près du corps du jeune homme, tombèrent d'accord pour conclure qu'il ne s'agissait pas là d'une exécution ; ils ramassèrent néanmoins le cadavre qui alla

augmenter d'une unité le macabre chargement de leur fourgon.

Le paysan continua son chemin et la ronde sa quête. Encore deux corps d'hommes mûrs et celui d'une vieille femme... ce sera tout pour ce matin-là... à peine une douzaine. Avant de jeter la récolte du jour dans la fosse, ils fouillèrent les vêtements des morts ; ce n'était qu'une simple formalité, mais c'est ce qui permit d'identifier Jesus Uribe, un de nos meilleurs pilotes. Comment il avait trouvé sa fin, personne ne parvint jamais à le découvrir.

Cette main inconnue, qui paraissait à même de frapper quand bon lui semblait, était rendue d'autant plus effrayante par le mystère qui entourait ses mouvements. C'était une menace en quelque sorte intangible, une espèce d'ombre planant sur nous. Précédemment, une fois les patrouilles terminées, nous pouvions détendre notre esprit jusqu'au lendemain matin ; désormais le coucher du soleil s'accompagnait d'une atmosphère d'appréhension, encore plus pénible que celle de nos vols. La nuit une fois venue, les rues non éclairées, les passages obscurs nous semblaient dissimuler, aux aguets avec un poignard effilé à la main, la Mort sinistre, prête à bondir sur sa prochaine victime. Les cavités des portes, les coins sombres, les ombres projetées paraissaient avoir une signification terrifiante. Je ne suis pas honteux d'avouer que j'évitais de sortir après le crépuscule : après le meurtre mystérieux de deux de mes camarades, je crois que mon attitude était raisonnable.

La police s'était mise en campagne, anxieuse de justifier son existence. Dix ou douze personnes furent exécutées pour complicité. Chacune avait fait, paraît-il, de longues confessions. Or, le lendemain du jour où elles avaient été fusillées, je crois même que ce fut le même soir, Bonneval fut trouvé mort sur le perron de l'hôtel. C'était le troisième pilote assassiné en huit jours !

J'en étais arrivé à attendre le moment de voler avec plaisir : Il était presque plus agréable de se trouver en face d'un adversaire réel. Un poste étant devenu vacant à Valence nous nous hâtâmes, tous, sans exception, de poser notre candidature, afin de quitter cette localité qui nous paraissait hantée. Il va de soi que je ne fus pas l'heureux élu.

. . . . . .

C'est durant mon affectation à Albacète que je vis le fameux Moscou 1-16, le monoplace de chasse de l'armée aérienne russe. Je me souviendrai longtemps de la première fois où je vis ces viriles petites machines en action.

Nous assistâmes à leur combat contre une escadrille de Junker de bombardement, au cours duquel elles détruisirent deux appareils ennemis.

A l'aérodrome tout le monde rayonnait de joie. Il y eut une grande *fiesta*. Le nombre des Junker descendus s'accroissait au fur et à mesure que la journée s'avançait. Je me trouvai inclus dans les félicitations générales, et, à la nuit, j'étais presque persuadé d'avoir joué un rôle dans la destruction de la totalité de la flotte de bombardement ennemie.

Pendant la nuit l'adversaire bombarda Albacète. Les diverses explosions ne me réveillèrent même pas. Je n'entendis pas la grosse bombe de 250 kilogrammes qui atteignit l'hôtel et qui, après l'avoir traversé dans toute sa hauteur sans éclater, alla se loger dans la cave où elle se trouvait encore le lendemain, coquettement blottie dans un fauteuil en osier accroché à son passage dans le hall. Je la regardai fixement... quelque chose dans son aspect me rappelait une poissonnière vendant des maquereaux, oui, des maquereaux verts aux écailles reluisantes... pourquoi?... je ne sais... J'étais peut-être un peu fou à ce moment... mais, en tout cas, pas à moitié aussi fou que je devais le devenir par la suite...

Notre activité en tant que patrouilleurs, vers cette époque, maintenait nos esprits continuellement occupés ; nous n'avions guère le temps de penser à autre chose. Même les assassinats mystérieux, qui nous avaient si longtemps causé de l'appréhension, passèrent au second plan.

La ville avait été depuis peu transformée en dépôt pour la Brigade Internationale. Une fois par semaine, ou même plus souvent, une colonne, composée de volontaires français, tchèques, allemands, italiens et parfois écossais, partait pour le front, rarement pour revenir. J'observais les camions bruyants remplis d'hommes et de jeunes gens désillusionnés. La discipline était extrêmement sévère dans la Brigade. Elle variait un peu avec la nationalité de l'unité. La peine capitale

était, dans certains cas, la punition pour l'ivresse. Du reste, le peloton d'exécution était à peu près la seule méthode de correction, quelque insignifiante que pût être l'infraction commise. La vie y était un enfer, oui, un enfer. Si je me sers de ce mot ce n'est pas à titre exclamatif, c'est à titre descriptif et c'est le seul qui convienne... La vie qu'étaient forcés de mener ces volontaires défie toute imagination.

Communistes, bolchevistes, anarchistes, quel que fût leur idéal, j'éprouvai toujours une pitié intense à leur égard. J'estime que l'on ne leur accordait pas une chance raisonnable... Ils étaient jetés sur la ligne de feu dès qu'ils avaient appris à appuyer sur la gâchette des fusils mexicains qu'on leur distribuait... à condition encore que la culasse de ces fusils n'ait pas éclaté après les premiers coups tirés. C'étaient véritablement d'abominables armes, aussi dangereuses pour le tireur que pour le tiré. Ultérieurement on leur distribua des fusils russes et, enfin, des Mauser, oui des fusils allemands 792, des fusils qui avaient appartenu au IIIe Reich ! Drôle ? Non, tragique lorsque l'on considère combien de volontaires allemands servant sous Franco ont dû être tués par des armes et des munitions vendues aux Républicains par des compatriotes... Question d'argent. Mais cela, c'est une autre histoire... une longue histoire d'intrigues et contre-intrigues... de convois dissimulés sur des voies de garage écartées... de cargaisons changeant de bord en pleine mer... de connivence des gardes-frontières... une histoire de Paris, de Liége, de Hambourg, mais pas une histoire d'Espagne.

Les soldats eurent donc, par la suite, de meilleurs fusils, plus de mitrailleuses, de la nourriture un peu moins mauvaise, mais il leur manqua toujours quelque chose : des officiers. Ils marchaient au combat pratiquement sans chefs, leurs pauvres existences à la merci des instincts homicides d'un commissaire politique ignorant.

L'afflux à Albacète de tous ces hommes rendit forcément l'endroit un peu plus gai ; les nuits parurent moins vides ; le souvenir des sinistres événements s'estompa. J'avais retrouvé un sentiment de sécurité, et c'est pourquoi je ressentis doublement l'horreur de la découverte que nous fîmes un soir à l'hôtel. Notre camarade Jimenez fut trouvé mort dans son lit.

Il avait reçu plusieurs coups de couteau à la poitrine. C'était déjà suffisamment horrible lorsque nos compagnons avaient été frappés dans la rue. Mais maintenant, grands Dieux ! cela se produisait sous notre propre toit, dans la maison où nous vivions, où nous dormions. Et toujours cet infernal couteau... Il y a quelque chose de hideux, quelque chose qu'il n'est pas possible de définir, dans un coup de couteau ; la balle paraît moins déloyale. C'est peut-être la proximité de l'assassin qui rend l'acte plus personnel et plus vil.

C'était horrible. J'essayai de me représenter le meutrier : je l'évoquai sous une apparence si effrayante que je me remplis moi-même de terreur.

Il était exactement 15 h. 10 lorsque le Commissaire de Police pénétra dans le hall de l'hôtel et marcha droit vers une belle fille blonde assise dans un fauteuil — Maria-y-Carmen était son nom — la plupart des pilotes la connaissaient... certains un peu mieux que les autres. Je me souviens de la tension soudaine de l'atmosphère. Il ne lui dit que quelques mots. Elle se leva et sortit avec lui.

Elle marchait la première, fièrement, le menton en l'air ; ses boucles brillantes retombaient, tels des fruits dorés, sur la collerette en dentelle de sa robe. Elle était en tout cas brave... Maria-y-Carmen... un joli nom...

Une seule détonation nous parvint de la rue, rompant le silence du hall comme une vitre qui se brise en tombant.

Personne ne parla. Le craquement d'un fauteuil d'osier amplifia encore le silence.

Un malaise m'envahit. D'horribles souvenirs surgirent du passé. J'évoquai tous ces pauvres cadavres d'hommes et de femmes que j'avais vus le long des rues, dans les faubourgs de Madrid. Les morts — tout au moins ceux qui avaient encore une figure, car la plupart avaient été tués d'un coup tiré dans la nuque avec une balle explosive — avaient l'air surpris, désillusionnés.

La mort de cette courtisane, espionne, patriote, meurtrière — comme il vous plaira de la nommer — exécutée si froidement, si impitoyablement, dans la rue, me rappela l'aspect le plus vil de la Révolution. J'eus soudain un désir immense d'être loin.

Je me couchai tôt ce soir-là, mais je ne pus échapper à mes pensées... les longues heures d'insomnie furent remplies d'ombres horribles... une cavalcade d'horreurs... qui me faisaient signe... Jamais l'arrivée de l'aube ne m'avait causé autant de plaisir.

. . . . . .

A environ 300 mètres au-dessous de mon Dewoitine les quatre Marcel-Bloch 211 avancent lentement. Vus de haut, et même de toute autre direction, ces lourds bombardiers français, avec leurs tourelles carrées, méritent bien l'appellation de « forteresses volantes ».

En regardant ces appareils je ne puis m'empêcher de rire tout haut. Je pense à la manière dont la République s'est procuré ces Marcel-Bloch... car voler un géant de cette espèce c'est déjà quelque chose, mais en voler quatre à la fois c'est un exploit peu banal. Or, ils avaient été enlevés d'un aérodrome français proche de Toulouse, sous le propre nez des agents rebelles dont ils étaient la propriété. On les avait pris tout simplement, un dimanche après-midi, et, le lendemain, au lieu d'être à Salamanque ils se trouvaient à Barcelone.

En ce moment ces quatre mêmes machines s'avancent en bourdonnant au-dessous de moi. Parfois de légers effilochements de nuages passent entre nos deux groupes ; par contraste avec ces fragiles écrans la coque sombre des bombardiers semble massive. Ils progressent lentement vers leur objectif, placé près de Magueda, sur le front occidental de Madrid. Très haut au-dessus de nos têtes, apparaissent et disparaissent à travers les îlots blancs des nuages dix Moscou 1-16, marchant au ralenti, qui s'efforcent d'accorder leur allure avec celle des gros appareils moins rapides.

Nous voici parvenus au-dessus de l'objectif. Aucun avion ennemi pour nous déranger. Nos bombardiers survolent le but à plusieurs reprises et, avec soin, laissent tomber leur lourd chargement d'explosifs. Les petites marguerites blanches des projectiles antiaériens nous disent au revoir. Nous tournons le dos à la lointaine Sierra Guadarrama et reprenons le chemin du retour.

La pluie tombe par secousses. Elle semble se diriger vers

moi mais paraît se volatiliser avant de m'atteindre. C'est au cours d'une de ces averses que l'ennemi fait son apparition. Le premier signe que nous avons de sa présence est la vue d'une masse enflammée tombant au devant de nous. En suivant des yeux en remontant la traînée de fumée noire j'ai tout juste le temps d'apercevoir, entre deux nuages, un Moscou 1-16 poursuivant de tout près un Heinkel. Tandis que j'observe — cela se passe en quelques secondes — l'Allemand se cabre, laissant passer son adversaire, et accomplit un looping rapide. Les rôles sont ainsi renversés. Il y a une brève poursuite. Soudain l'appareil russe se retourne, pique du nez, et tombe verticalement : le pilote ne se redresse pas, il a très certainement été tué.

Notre escadrille de cinq Dewoitine attend le moment d'intervenir. Nous savons que, tôt ou tard, les bombardiers que nous escortons seront attaqués, ce sera alors notre tour.

Nous n'attendons pas longtemps... nous les apercevons tout à coup, cachés par un nuage isolé... ce sont trois Fiat tigrés qui se dirigent vers les Bloch.

Manche à balai en avant, moteurs au ralenti, tels des débris emportés par une cascade, nous piquons presque verticalement, nos cinq 371 en ligne. Les petits nuages que nous dépassons semblent s'élever autour de nous. Voici les Fiat, ce sont des C.R. 32. Nous relevons nos appareils... La terre roule au-dessous de nous... nous nous précipitons sur l'ennemi qui, absorbé, ne nous a pas vu arriver.

Bien maintenu sur mon siège par mes sangles, toute mon attention concentrée, je vis un moment extraordinaire ; ma main gauche est contractée sur le manche ; la barre du gouvernail oscille sous mes pieds. J'appuie sur la gâchette et l'appareil semble vibrer sous les détonations de mes deux mitrailleuses. Un Fiat se trouve droit devant mon viseur et je lève les yeux pour suivre la trace des « repères ».

Je suis saisi par une rage de destruction qui s'empare de moi, m'engloutit, me noie, sature mon corps, faisant refluer le sang vers mon cerveau. Mon appareil et moi-même ne formons plus qu'un... associés dans une union païenne.

Pendant un instant je vois le Fiat... puis il disparaît mystérieusement dans un flocon de fumée blanche. Le Fiat de tête

est en flammes... paresseusement il se relève, semble hésiter, roule sur lui-même d'un air las, puis laissant derrière lui une traînée noire, disparaît dans un nuage. L'autre Fiat plonge tout droit au-devant des bombardiers.

Mon intoxication cesse comme par enchantement. Je subis une réaction intense. Je ne fais plus partie de mon appareil. J'ai recouvré ma personnalité humaine. Au-dessous les quatre Bloch, indemnes, impassibles, continuent leur vol.

Nous faisons maintenant la chasse du seul ennemi survivant qui cherche à se dissimuler derrière les nuages. Il réussit presque à nous échapper en prenant de la hauteur au centre d'une épaisse colonne de nuages gris. Mais nous le repérons à nouveau bientôt. A cinq contre un ce n'est plus qu'une question de temps. Par des zigzags répétés il lutte désespérément avec l'énergie d'un être qui défend sa vie. Non, il ne perd pas la tête ; chacune de ses manœuvres dénote une habileté consommée, un jugement froid. Ce pilote italien appelle à son aide tout ce qu'il a appris de l'art de voler ; chaque évolution est accomplie avec précision et détermination... la détermination de vivre encore un peu. Arrosé de balles provenant tantôt d'un appareil, tantôt d'un autre, il continue néanmoins à lutter. Il est déjà blessé... son appareil tangue de-ci de-là. L'un des nôtres plonge et se relève au-dessous de lui, dirigeant sur le plancher de sa carlingue le feu prolongé de ses deux mitrailleuses. Des débris se détachent de l'appareil ; je les vois distinctement. Le malheureux Fiat continue sa course en zigzags — il me rappelle le taureau qui va tomber sur les genoux après l'estocade du matador — cette agonie est horrible. Soudain il roule sur lui-même et se met à descendre verticalement, comme une masse, pour aller, deux mille mètres plus bas, rejoindre ses deux camarades blessés sur le sol espagnol.

Pendant ce temps les Heinkel et les Moscou 1-16 ont cessé leur combat et nous reprenons la direction de l'aérodrome.

. . . . . .

Nous traversâmes alors une longue période pluvieuse. La pluie tombait en torrents, sans discontinuer, par nappes, avec un grand bruit qui m'endormait. J'évoquai le souvenir de cette cérémonie rituelle en Abyssinie, quand les prêtres

promenèrent sous la pluie le bois de la Vraie Croix et que l'empereur « ordonna » aux grandes pluies de cesser... ce qu'elles firent presque aussitôt. Mais les Républicains espagnols n'avaient pas le pouvoir d'arrêter la pluie, leur pluie... ils ne possédaient aucune baguette magique. La pluie continua pendant des semaines à arroser les ruines noircies de leurs églises incendiées. Le terrain d'atterrissage devenait un marécage.

Nous occupâmes ces journées, forcément oisives, à jouer aux cartes ou aux dominos, à abîmer notre estomac en buvant du cognac espagnol, et à discuter. Nous organisions parfois des combats de coqs, et ce de la façon la moins régulière, en mettant quatre coqs à la fois dans l'arène. Nous agissions ainsi pour personnifier les quatre grands partis politiques : les C.N.T., U.G.T., F.A.I. et les Républicains de Gauche. Il va de soi que certains n'aimaient guère nous voir blaguer leurs opinions politiques, mais il fallait bien qu'ils le supportent. A l'aérodrome nous faisions ce que nous voulions.

Depuis une certaine occasion où nous avions été « honorés » de la visite d'une délégation d'un des nombreux comités révolutionnaires, venus pour faire une enquête au sujet de l'administration de notre comité, nous avions retiré leurs fusils mexicains à nos sentinelles et leur avions donné, pour s'y appuyer, un canon anti-aérien Oelikan. Ce canon était pointé dans la direction de la route conduisant à l'aérodrome. Les agents politiques nous paraissaient beaucoup plus dangereux pour notre sécurité que les aviateurs ennemis.

Nous autres, pilotes, nous étions favorisés car nous étions certainement les seuls à pouvoir nous montrer désagréables vis-à-vis des commissaires du Peuple. Nous possédions cet avantage d'être précieux pour la Cause ; on ne pouvait pas se passer de nous ; c'était heureux, car les commissaires auraient mis certains d'entre nous le dos au mur avec une satisfaction évidente.

Je me souviens d'une petite aventure : un pilote américain, aux réclamations duquel on se refusait à prêter attention, se barricada dans le bureau du ministre de l'Air. Lorsque le ministre en fureur parvint, après beaucoup de difficultés, à forcer la porte, il trouva l'Américain dormant à poings fermés dans son fauteuil, avec devant lui, une bouteille de

« Carlos III » complètement vide, tandis qu'un large trou dans la vitre de la fenêtre témoignait du passage brusque du cadre en argent massif entourant un portrait de Lénine qui se trouvait précédemment sur le bureau.

Malgré la colère du ministre, l'Américain finit par obtenir gain de cause. Il refusa de bouger d'un pouce tant qu'il n'aurait pas téléphoné à l'ambassade d'Espagne à Washington : or, le paiement de sa solde était justement en retard...

Les agents provocateurs eux-mêmes nous laissaient en paix. La ville s'était remplie de ces créatures à l'arrivée de la Brigade Internationale ; ils faisaient preuve d'une grande activité... qui se traduisait par une dizaine d'exécutions journalières. La plupart de ces espions étaient des Tchèques ou des Allemands, bons linguistes ; ils fréquentaient les volontaires étrangers à la recherche de victimes. Il serait difficile d'imaginer une tourbe plus vile.

. . . . . .

Je fis un jour la connaissance d'Antonio Sanz ; je ne me souviens pas très exactement dans quelle circonstance, probablement au bar ; c'était pendant la période pluvieuse. Je fus instantanément conquis. Intelligent, doué d'un sens affiné de l'humour, c'était un compagnon délicieux. J'aimais bien mes camarades, mais ils s'intéressaient à peu de choses en dehors des avions, des moteurs et des femmes ; je trouvais leur société terne.

Avec Sanz il n'en était pas de même ; sa conversation était étincelante. Comme beaucoup d'Espagnols il possédait une grande clarté de perception ; il parvenait tout de suite aux racines de n'importe quel sujet ; il s'assimilait instantanément toutes mes pensées et il ne lui arrivait jamais de les rejeter pêle-mêle après les avoir disséquées. Nous discutions souvent très avant dans la nuit. Je me pris d'affection pour lui. Je crois qu'il m'aimait bien également, quoique d'une manière un peu protectrice qui me paraissait parfois vexante ; mais cette impression n'était pas justifiée car il était deux fois plus âgé que moi et avait cent fois plus d'expérience de la vie. Nous parlions de tout. J'en oubliais parfois de dormir. En sa compagnie, la nuit ne semblait durer qu'une heure. Avec quel plaisir je l'écoutais bien que ses étincelants propos me

fissent souvent paraître ignorant et stupide! Il me révéla des idées qui avaient été jusque là lettre morte pour moi. Grâce à sa merveilleuse éloquence quelques mots lui suffisaient pour mettre le monde à nu.

Il possédait une maison sur les confins de la localité. Je n'y suis allé qu'une seule fois.

Je me souviens de son invitation. Au moment de me quitter il avait paru hésiter ; puis, levant soudain la tête comme un homme qui vient de prendre une décision, il me proposa de venir dîner chez lui, ce soir là vers neuf heures. Ravi de passer une autre soirée en la société de cet homme aimable, j'acceptai. Cela peut paraître bizarre, mais, à cette époque, j'étais constamment anxieux de ne pas perdre une seule occasion de converser avec Sanz.

La nuit était sombre lorsque je me mis en route, sombre comme seule une nuit espagnole sait l'être. Le vent, chargé de pluie, arrivait, en galopant, des grands espaces découverts, pour geindre autour des maisons comme un être torturé par une immense douleur. J'eus la sensation que les âmes de toutes les victimes de la Révolution étaient dehors cette nuit-là...

Je me hâtai de parcourir les rues désertes en ayant soin de rester bien au milieu de la chaussée, tandis que ma main droite serrait, dans ma poche, la crosse en bois de mon pistolet Mauser. Je ne tenais pas à courir de risques, tout au moins de risques inutiles. J'écoutais tous les bruits. Parfois je m'arrêtais afin d'entendre mieux. A un moment donné le souvenir de Bonneval me passa par la tête, mais je repoussai cette idée. Puis je me rappelai Uribe. « C'était dans une rue toute pareille », me dis-je malgré moi.

Un bruit derrière moi... Je fais demi-tour, le lourd pistolet à la main. L'action brusque fait disparaître mon anxiété. Je me sens soulagé. Je tends le cou pour essayer de percer l'obscurité ; de la nuit profonde ne me parviennent que les gémissements du vent.

Je reprends ma route. De nouveau ce bruit... cette fois je ne fais pas erreur... ce n'est pas le vent... ce sont des pas... peu éloignés... Je me blottis dans une encognure et j'attends, le cœur battant furieusement. Les pas se rapprochent. Je tâte du doigt le cran de sûreté... oui, il est ouvert. J'ai un fugitif

sentiment de satisfaction : les rôles sont renversés, c'est moi maintenant qui suis à l'affût... Voici les pas... n'arriveront-ils jamais?... Puis, soudain, je suis surpris, je les croyais plus éloignés... avec un bruit de jupons une paysanne passe à côté de ma cachette en laissant derrière elle un parfum d'ail. Heureux, je remets mon arme dans ma poche et je continue mon chemin.

J'arrive enfin à la rue où se trouve la maison. C'est une grande bâtisse avec une grille en fer.

Poussant le portail je gravis le perron. Tout est sombre. Je frappe. Du corridor vide le bruit me revient en écho. Je frappe à nouveau. Pas de réponse. Peut-être me suis-je trompé d'heure? Pourtant je me souviens distinctement de ses dernières paroles : *Las nueve. No vengo Vd. tarde.*

Est-ce bien la maison? Sûrement. Il n'y en a pas d'autre semblable dans la rue. J'écoute attentivement. Aucun son ne me parvient.

« La maison est certainement vide », dis-je tout haut. A cet instant une rafale de vent s'abat et tourne autour de la villa. On eût dit que tous les orages passés, les terreurs éprouvées, les larmes versées, s'étaient réunis, tels des revenants, dans la bourrasque nocturne...

J'allais repartir lorsqu'une force irrésistible me fit mettre la main sur la poignée de la porte. Celle-ci s'ouvrit devant moi. La lune venait d'apparaître entre deux nuages : sa lumière froide inonda le hall. Fait curieux, je ne fus pas autrement surpris du spectacle que j'aperçus ; certainement bien moins surpris que les policiers lorsqu'ils arrivèrent une demi-heure plus tard. Mon ami Sanz leur avait fait la nique. Il les avait privés du plaisir de le fusiller pour avoir été l'instigateur des meurtres de Varlin, Uribe, Bonneval et Jimenez...

Il est bizarre de noter que je ne fus pas autrement choqué lorsque j'appris cela. Je n'éprouvai aucun sentiment de répulsion à l'égard de cet homme. Sanz, ainsi que je l'ai dit, avait toujours exercé sur moi une intense fascination. Sa fin, quelle qu'elle fût, ne pouvait rien y changer.

Étendu là, sans vie, dans le rayon de lune, il semblait le même. Dans la vie il avait toujours paru un peu distant.

H. OLOFF DE WET

(Traduction de G. PARANT)

LE THÉATRE

Le Centenaire de Ruy Blas *à la Comédie-Française.* — Othello, *adaptation nouvelle de M. Jean Sarment (Odéon).* — *Gabriel Marcel :* Le Fanal *(Comédie-Française).*

Ruy Blas a été représenté pour la première fois, le 8 novembre 1838 pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance (salle Ventadour). La Comédie-Française, à l'approche de ce centenaire, a repris l'ouvrage dans de nouveaux décors, avec une nouvelle présentation. Nous étions venus nombreux à cette soirée, mus par un sentiment de piété pour le grand poète, tout réjouis d'avance à la pensée de réentendre de la bouche des acteurs, tant de vers admirables qui chantent dans notre mémoire, et bien décidés à applaudir à force. Nous avons applaudi, comme nous nous l'étions promis. Et cependant nous eûmes, ce soir-là, l'impression d'une victoire indécise. Pourquoi ?

De la pièce elle-même je dirai qu'elle est à la fois absurde et magnifique, et cela à l'extrême dans les deux sens opposés. D'où, entre deux points si éloignés, un si grand vide, un gouffre si vaste, que l'impression qu'on en ressent est celle d'un déséquilibre continuel, comme d'une architecture sonore qui ne cesserait d'osciller sur une pente, avec ses tours et ses clochers, tantôt plongeant dans l'abîme, tantôt se redressant au souffle d'une tirade, au rayonnement de quelque vers magique, et escaladant les nues. Le malaise qu'on éprouve

à ce manège (car on y participe) est si violent qu'il ressemble au vertige. L'esprit seul n'en est pas affecté, mais aussi l'estomac. On passe à tout instant de la désolation à la jouissance aiguë. C'est très fatiguant pour les personnes (c'est mon cas), qui sont sujettes au mal de mer.

En outre, comme sur les montagnes russes, les chutes et les remontées sont si brusques que l'entendement, je veux dire la faculté d'encaisser (qu'on me passe l'expression) l'absurdité et la magnificence, est toujours un peu en retard sur l'événement. Ainsi, quand vous recevez un choc, vous commencez par être suffoqué avant de prendre conscience de ce qui vous arrive. Cet intervalle, qui coïncide avec la perte de la respiration, est ce qui crée le retard. Au bout d'un certain temps de ce régime, on ne parvient pas à se rétablir assez vite pour se dilater pleinement au coup de lumière de quelque image éblouissante, aux bouffées de musique extraordinaire qui voyagent sur les sommets. On arrive disloqué, démembré (*membra disjecta*) à la scène finale de l'empoisonnement.

L'absurdité ici n'est pas seulement dans la donnée, qui ne souffre pas l'examen, mais dans les caractères, qui sonnent incroyablement creux. On dira que le lyrisme, une fois admis dans le drame (et les romantiques se proposaient précisément pour but de l'y installer au premier rang, de lui donner le trône), le lyrisme a besoin de ce creux, de cet espace inoccupé, abandonné par la psychologie et la raison pour y déployer ses ailes. Si c'est à Hugo que l'on pense, d'accord. Il est vrai qu'il a toujours eu besoin, au théâtre, de ce terrain vacant pour y développer ses prestiges. Notez que le champ nécessaire à son lyrisme sur le plan dramatique, il n'a pas songé à le disputer à l'action (sauf dans *les Burgraves*, où il a fait fi du mouvement). C'est la vérité des caractères qu'il a, en fait, exclue, pour mettre à sa place le jeu des images et des sonorités. Cependant, Shakespeare aussi est lyrique. Mais alors que le lyrisme de Hugo, au théâtre, est comme gratuit, comme indépendant des personnages par la bouche desquels il s'exprime et quasiment détaché, en maints endroits, de la situation même, le lyrisme de Shakespeare est une émanation sublime de la donnée dramatique sur laquelle il ne cesse de s'appuyer, il se raccorde aux sentiments dont sont possédés les héros,

il est un prolongement de la réalité dans le rêve, un accroissement énorme de la somme d'humanité totalisée dans le drame par l'adjonction d'une autre vérité : le mystère de la vie, dont sont entourés nos désirs, nos gestes et nos moindres paroles.

Toutefois, dans cet étrange *Ruy Blas*, il y a des moments où le lyrisme est autre chose que le merveilleux accompagnement musical d'une fable insensée. Certes, l'apostrophe fameuse de Ruy Blas aux ministres : « Bon appétit, Messieurs !... » n'est guère vraisemblable. Cette algarade n'est qu'un coup de théâtre, et la véhémente admonestation qui la suit excède par sa longueur les bornes ordinaires d'une semonce adressée par un chef de gouvernement aux membres du Conseil, mais, une fois admise la convention de la scène, on ne peut nier que Hugo y fasse preuve de ce qu'il faut bien appeler la poésie de l'Histoire. Hugo avait un sens profond de la grandeur qui s'attache aux destins des peuples dans la gloire et dans le malheur, dans les triomphes et les désastres. Il avait le sens national. Ici c'est la décadence de l'Espagne qui est en cause et c'est un Espagnol qui parle, mais le poète insuffle à son héros le sentiment indigné qui l'eût possédé lui-même s'il eût été Ruy Blas en cet instant. Pour tout dire d'un mot : il est sincère. Comme il est sincère dans *Hernani* quand Charles-Quint évoque Charlemagne, et de même dans *la Légende des siècles*, à presque toutes les pages, chaque fois qu'il s'agit d'orchestrer un thème héroïque se rapportant à de vastes événements publics, à l'élévation ou la chute des Empires.

D'autre part, tout le personnage de don César de Bazan échappe au reproche d'absurdité qui s'applique à plein aux amours de Ruy Blas et de la Reine, sujet central du drame. Sans doute le rôle de don César est lui-même en dehors de toute vraisemblance. Mais l'invraisemblance ici est d'un autre genre : taillée avec brio dans la fantaisie, dans le truculent, dans le burlesque et le picaresque. Image non pas proprement fausse, mais d'un artifice voulu, composé, claironnant, chevaleresque, dont Rostand se souviendra.

Je crois que, pour donner de *Ruy Blas* une bonne interprétation, il conviendrait que chacun jouât le jeu sans arrière

pensée, avec une candeur absolue. Le seul moyen de masquer les parties extravagantes de l'ouvrage, c'est d'en épouser franchement la folie. Et qui sait — qui sait si, en partageant ce délire, en ouvrant son cœur à cette flamme ingénue, on ne parviendrait pas à atteindre à travers elle, par delà tant de déraison, quelque généreuse vérité de sentiment plus forte que toutes les objections du bon sens?

Ce qui m'a paru faire défaut à l'interprétation générale de la Comédie-Française, c'est précisément cet accord, cette indispensable unité dans la naïveté. Au reste, il y a là un défaut sur lequel j'ai bien souvent attiré l'attention des Comédiens Français. Les talents abondent dans la Maison, je l'ai dit cent fois, je le répète, mais ce dont j'enrage depuis des années, c'est que, possédant de tels éléments, la Comédie ne parvienne pas toujours à nous donner des représentations qui soient, dans leur ensemble, au niveau des talents individuels qui s'y dépensent. Je préférerais qu'on négligeât un peu la mise en scène extérieure pour reporter le principal objet des études sur la mise en scène psychologique, la *vraie*, celle qui s'attache aux rapports du texte avec le jeu et règle l'harmonie des parties avec le tout. Les metteurs en scène de la Comédie-Française sont d'excellents peintres, ils ne sont pas toujours d'aussi bons chefs d'orchestre.

Si l'on fait abstraction des petits rôles, tous très bien tenus, M. Jean Yonnel est le seul qui joue ici franc jeu, le seul qui vive réellement son personnage et dise le vers de Hugo ainsi qu'il doit être dit.

M. Debucourt est un comédien excellent, il montre beaucoup d'art dans le personnage de don Salluste. Mais il me paraît que la conception qu'il a de son rôle n'est pas la bonne, et c'est là un des cas où le metteur en scène aurait dû intervenir. L'intonation de M. Debucourt est constamment juste, mais ramène le vers sur le plan de la prose, et même, peut-être (par une sorte de fausse pudeur, par crainte ou mépris de ce langage artificiel qu'est le vers) introduit dans le vers des coupes, des brisures de rythmes encore plus nombreuses que la phrase de prose n'en comporte généralement. A cela, M. Debucourt répondra que le rôle de don Salluste est très parlé. Oui, mais parlé en vers. D'ailleurs, même dans

les morceaux lyriques, il ne s'agit pas de chanter le vers (vice horrible), il s'agit de ne pas faire obstacle à ce que le vers chante de lui-même, lorsqu'il est construit pour cela, lorsqu'il possède en lui tous les rythmes et harmoniques du chant. Or il y a, jusque dans le rôle de don Salluste, des passages où le vers n'est pas un vers parlé, mais chanté (ex. : *Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent...*, etc.). A ces passages, M. Debucourt met une étrange sourdine. On dirait qu'il a honte de leur sonorité comme d'un bruit incongru. J'entends bien que don Salluste est un calculateur. Donc il raisonne. Mais le diable aussi raisonne sans être pour cela un « raisonneur », au sens bourgeois du mot. Différence de plan.

Mademoiselle Marie Bell semble ne s'être pas donné la peine de distinguer suffisamment la mélancolie poignante de la reine d'avec la monotonie, et la beauté ne supplée point à tout.

Que dire de M. Dux en don César ? César n'est pas un valet de comédie, mais un hidalgo tombé dans la gueuserie, déchu et resté fier, un chenapan joyeux qui a son point d'honneur, — au demeurant un garçon assez redoutable. Le rôle est plein de magnifiques morceaux de bravoure qui demanderaient à être « envoyés » et qui sont « boulés ». M. Dux a de l'esprit, des « moyens », mais sa voix forte, bien timbrée, sa diction parfaite demeurent dans le registre prosaïque, il leur manque la musicalité.

Les maquettes des décors et des costumes sont de M. Jean Hugo, l'arrière petit-fils du grand poète. L'artiste s'est un peu assagi depuis le temps où il dessinait des maquettes pour l'adaptation que fit M. Jean Cocteau de *Roméo et Juliette*. Mais il a toujours son goût exquis, sa palette éclatante, son art de transposer les sujets dans une atmosphère de féerie.

●

La version d'*Othello* que M. Jean Sarment nous a offerte à l'Odéon est la meilleure que je connaisse. On n'y sent nullement peser cette sorte de gaucherie particulière qui nous gâte tant de traductions. En règle générale, quand la langue du texte original transparaît si peu que ce soit dans la version,

quand, sous prétexte de fidélité, la phrase traduite reste prisonnière des tournures de la langue étrangère, la traduction est mauvaise. Car la difficulté principale d'une traduction ne réside pas dans le vocabulaire, mais dans les tours et les mouvements. La recherche d'équivalence entre les mots n'exige que du savoir, de la patience — et le secours de bons dictionnaires, tandis que la version des tournures requiert du traducteur qu'il *récrive* et par conséquent *repense* le texte original.

Mais M. Sarment ne s'est pas contenté de traduire, il a, par endroits, adapté avec beaucoup de tact le vieux texte admirable, opérant ici des resserrements heureux et là quelques légers déplacements utiles. Grâce à son talent d'écrivain et à son expérience du théâtre (qu'il honore depuis plus de vingt ans par son œuvre personnelle), il a fait là un travail qui mérite de durer. Je souhaite que désormais toutes les fois qu'on redonnera *Othello*, ce soit dans l'adaptation de M. Jean Sarment.

Othello présente un intérêt spécial pour les hommes de métier et tous ceux qui aiment de considérer comment une pièce est faite. Nulle part, en effet, dans l'œuvre shakespearienne, la dramaturgie qui préside à l'agencement et à la liaison des scènes, aux préparations et aux progrès de l'action n'est plus apparente. Cela doit tenir à ce que la ligne générale de la composition est plus simple qu'en beaucoup d'autres pièces de Shakespeare. Sans doute la ligne, ici, n'est pas toute droite, elle a ses courbes et ses replis souterrains. Il n'en saurait être autrement dans un drame où la ruse et ses pièges dessinent la marche même des événements. Mais, dès la première scène, la voie que Iago indique à Roderigo, encore qu'il n'en puisse prévoir à ce moment les circuits futurs, mène au but fatal. Tout se passe comme si Iago, lorsqu'il entre en scène pour la première fois, tenait un plan roulé dans sa main. Lui-même n'en connaît que l'un des bords, quand le jeu commence. Mais sur ce bord sont marqués le point de départ, l'amorce du chemin et sa direction. Iago les montre à Roderigo, en lui dévoilant sa haine pour Othello, ses rancunes et sa soif de vengeance. Quelle sera cette vengeance? Il ne le sait pas encore. Il sait seulement qu'il saura bien la trouver. Et

cela, il l'annonce. Iago annonce toujours ce qu'il médite ou ce qu'il va faire. A mesure que les événements se dérouleront, de son côté, il déroulera entre ses mains une partie nouvelle du plan secret, il y montrera du doigt quelque secteur imprévu de la route ténébreuse sur laquelle il s'avance. Vers la fin, les événements se précipitent et la route descend. Terrible pente. C'est à peine si Iago a le temps de dérouler la dernière partie du plan, celle qui touche à l'extrême bord. A ce moment, c'est moins lui qui commande que la pente qui l'entraîne. Bientôt le plan lui échappe des mains, il culbute, et touche enfin au terme, qui n'est point ce qu'il espérait, mais cet amoncellement de cadavres au fond d'un précipice.

En ce qui concerne la construction dramatique, l'on remarquera que, dans *Othello*, les monologues par lesquels Iago découvre ses desseins ont l'avantage de rendre inutiles les scènes intermédiaires que l'auteur aurait été dans la nécessité de composer si le public n'était d'avance informé du coup que le traître prépare. Le personnage ayant pensé tout haut et l'auditoire étant mis par lui dans la confidence de ses intentions, Iago n'a plus qu'à passer immédiatement à l'exécution, comme un escamoteur accomplit le tour annoncé. Sans doute ce mode d'abréviation est enveloppé d'un tissu psychologique qui dissimule la ficelle. Tout n'y est pas tendu vers l'action. Le raccourci nous fait avancer également dans la connaissance de l'âme qui se confesse à nous comme elle se livrerait au vent et à la solitude. Ce procédé est fréquent dans Shakespeare. C'est ainsi que Richard III annonce ses trames dès le lever du rideau. Nul souci de ménager des surprises, d'ajourner des révélations jusqu'à la dernière extrémité, comme dans le théâtre moderne. Celui-ci a poussé jusqu'à l'absurde ce jeu d'énigmes et de suspens. Combien avons-nous vu de scènes, d'actes, voire de pièces entières où il suffirait qu'un mot fût dit, pour que le débat n'eût plus d'objet ! Shakespeare, lui, joue cartes sur table. Malgré cela c'est toujours lui qui gagne. On objectera peut-être que les monologues d'Hamlet n'entrent pas dans le système que j'indique. Est-ce bien sûr ? Les monologues d'Hamlet sont-ils pure rêverie ? Sont-ils si détachés de l'action ? Ils nous livrent les hésitations du prince de Danemark. Mais les hésitations

d'Hamlet, n'est-ce pas là précisément toute l'action, tout le ressort du drame, le secret de sa marche constamment retardée?

Autre chose encore m'a frappé. Les hécatombes par lesquelles se terminent maints drames de Shakespeare ont été souvent l'objet de moqueries de la part d'esprits légers qui en ont fait des parodies. D'autres, avec le sérieux des pédants, en ont parlé comme d'une faiblesse, comme d'une façon bâclée d'en finir. Selon ces hommes graves, l'auteur précipiterait ses héros dans la mort pour se débarrasser d'eux, et l'intérêt du drame s'arrêterait avant ce dénouement, qui n'aurait qu'une valeur de convention. Or, non seulement tous les instants du drame sont dirigés vers cette fin tragique et comme attirés, déterminés d'avance par sa fatalité, mais (et cela éclate au cinquième acte d'*Othello*) c'est dans le halètement de ces minutes forcenées et leur délire épouvantable, que le sublime monte le plus haut. C'est alors, dans les courts intervalles d'une action horrible et dans cette action même, quand la respiration n'est plus qu'un râle d'agonie, quand le sang partout ruisselle, quand les abîmes de la mort s'entrouvent, c'est alors que la créature jette son cri le plus véridique, celui par lequel l'âme jaillit de ses derniers retranchements. Iago blessé, garroté, exhale un suprême défi où la haine se montre supérieure à la peur (« Je saigne, Seigneur, mais je ne suis pas tué! ») tandis qu'Othello, toute fureur tombée, brisé d'affliction, très doux, déjà planant au-dessus du monde, murmure ce discours suprême et comme testamentaire où la grandeur de sa personne brille souverainement (« Je vous en prie, lorsque, dans vos lettres, vous raconterez ces malheureux événements, représentez-moi tel que je fus... »).

M. Jean Sarment, qui joue lui-même le rôle d'Iago, compose du personnage une figure intéressante, celle d'un homme faible et maladif, d'un subalterne prétentieux, aigri par un échec (cette misérable question d'avancement qui est à l'origine de sa rancune). M. André Wasley campe une belle image du Maure. Peut-être le montre-t-il un peu trop simple d'esprit. Madame Marguerite Valmond n'est pas seulement touchante en Desdémone. Elle a su faire ressortir les accompagnements irritants de la candeur : la maladresse, l'insistance, et mar-

quer, outre cela, que l'innocence n'est pas ici virginale, mais passionnée. Mademoiselle Madeleine Silvain (Émilia), piquante et charmante durant les quatre premiers actes, a beaucoup de feu dans son emportement du cinquième. Il faut encore louer le style de M. Lucien Pascal en Cassio.

●

La Comédie-Française nous a donné récemment *le Fanal*, un acte de M. Gabriel Marcel, dont les intentions, que je suppose profondes, sont restées pour moi, comme pour d'autres, assez obscures.

Un homme divorcé et remarié avec une femme beaucoup plus jeune que lui, amie de la première, est revenu, après la mort de celle-ci, dans l'appartement qui fut celui de son premier ménage et où habite encore un grand fils, aujourd'hui agrégé de philosophie, lequel était resté auprès de sa mère qu'on dit avoir été une femme admirable. Ce fils est fiancé à une jeune divorcée égoïste et dure, dont la robe rouge, dans cet intérieur gris, éclate comme une dissonance. Je ne dirai pas que ces fiançailles sont invraisemblables, car chacun sait que la gravité des jeunes gens, loin de les protéger, les rend plus vulnérables, plus enclins à faire sérieusement des bêtises. Survient la seconde femme du père. Elle avoue à son beau-fils qu'elle meurt d'ennui auprès de son vieux mari. Un homme, qui n'est autre que l'ancien mari de la dame en rouge, lui propose de l'emmener quelque part en croisière. Elle est sur le point de céder. Mais le jeune professeur peut la sauver, s'il consent à venir habiter chez son père — et elle. L'austère garçon refuse, parce que la combinaison offre, selon lui, ce danger qu'il deviendra bientôt, fatalement, l'amant de sa belle-mère.

Conclusion : le jeune agrégé, qui, un quart d'heure auparavant s'est disputé avec sa fiancée, rompt avec celle-ci. Il demande à son père que celui-ci revienne vivre dans l'appartement où toute la famille était réunie autrefois. Quant à sa belle-mère, il l'abandonne à ses tentations, à ce projet de voyage en galante compagnie. Après tout (ceci n'est pas dit, mais sous-entendu) cette femme n'est pas l'épouse de son père.

N'ayant pu se marier avec lui religieusement (du moins tant que vivait sa première femme, et l'on ne nous dit pas que, depuis la mort de celle-ci, la situation ait été régularisée) elle n'est que sa concubine, de même que la dame en rouge n'aurait été que la concubine du jeune homme. Ces monstres, qui sont en dehors du sacrement, ne méritent que d'être laissés à leur désordre. Le fils et le père vivront dans le culte de la défunte, qui fut la mère de l'un et la véritable, la seule épouse de l'autre. Ils passeront leurs soirées à commenter Blondel...

Mais le « Fanal », dans tout cela, où est-il ? Il serait, nous a-t-on expliqué, dans la Mort, dans la lumière que projette par delà le tombeau, l'âme de la disparue. Étrange lumière ! Immoralité des morales trop strictement confessionnelles, quand c'est un laïc qui prêche. Par bonheur, tout cela n'a aucune réalité humaine. Ce n'est qu'un jeu — pas très drôle.

FRANÇOIS PORCHÉ

• •

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'Académie vient de choisir deux écrivains dont les élections sont liées, et qui auront certainement du plaisir à se rencontrer. L'un est M. Maurois, dont il est parlé ailleurs. L'autre est M. Maurras[1]. On voudrait être sûr que l'auteur du *Chemin de Paradis* a été élu pour l'admirable fermeté de son style, pour son langage clair et robuste, pour sa poésie nue et secrète, pour cet art classique sous lequel on sent toute proche la pensée, comme le corps sous le voile des korès.

Quels que soient ses mérites d'écrivain, c'est dans l'histoire des idées que M. Maurras aura voulu que sa place reste marquée. Pour mesurer l'étendue de son action, il faut se rappeler ce qu'était avant lui le parti royaliste ; il faut avoir connu *la Gazette de France* de Janicot. Journal et parti étaient pareillement respectables. Le royalisme était tout fondé sur la fidélité. J'ai connu dans ma première jeunesse quelques-uns des hommes du parti. L'un demandait la révision du traité d'Utrecht. Tous n'étaient mus que par le sentiment de l'honneur. On avait porté le deuil du comte de Chambord. On attendait le renversement de la République d'un mouvement du peuple enfin éclairé. On croyait voir partout les signes d'une Restauration prochaine ; on en notait les symptômes et l'on vivotait dans une confiance pleine de supériorité, assuré d'être pur, et raillant avec pitié les « surnuméraires de la République », comme on nommait les Piou et

1. Un article d'ensemble consacré à l'œuvre de Charles Maurras paraîtra bientôt dans la *Revue de Paris* sous la signature d'André Rousseaux.

les Albert de Mun. Que le seul journal vivant, lu par la vieille France, fût *le Gaulois* d'Arthur Meyer, c'était l'épine dans l'œil. A plusieurs reprises, on avait essayé de le supplanter, sans y réussir. *Le Gaulois* était indispensable : on recevait de lui des opinions toutes préparées en première page, et à la page suivante les nouvelles les plus nécessaires, mariages, naissances, deuils, réceptions, voyages. Les relations personnelles de Meyer avec les chefs du parti seraient bien curieuses à connaître. Quand un abonné, un simple gentilhomme de province, lui envoyait une lettre hautaine, il répondait lui-même, avec la plus grande courtoisie, sollicitait des avis et n'en tenait aucun compte. Enfin le sentiment monarchique était, comme au temps de Charles X, étroitement lié au sentiment religieux. La fleur de la jeunesse royaliste s'était jadis engagée dans les zouaves pontificaux. Je ne les ai connus qu'à l'âge des rhumatismes. Ils y faisaient encore figure chevaleresque.

C'est dans ce milieu que les idées de *l'Action Française*, fondée en 1899, éclatèrent comme une bombe. Cette nouvelle génération de royalistes se fondait non plus sur le sentiment, mais sur la raison. Des jeunes gens, venus d'origines très diverses, s'étaient fait individuellement cette conviction que la monarchie était le régime de la France. Beaucoup d'entre eux n'étaient pas religieux et avaient une tendance à faire de l'Église un instrument de la politique. Ils parlaient crûment et attaquaient avec une verve violente non seulement leurs adversaires, mais les vieux royalistes. Doumic, qui avait crié « Vive le Roi ! » au concours général, ne fut pas épargné. Certaines attaques étaient injustes, et quelquefois atroces. Avoir accusé de servilité Faguet, à qui, pour son indépendance, le ministère Combes avait interdit de présider une distribution de prix, était au moins une fâcheuse erreur. Mais dans le feu de la bataille, on n'y regardait pas de si près.

Le mouvement s'étendait, gagnait rapidement la jeunesse. Il suffit d'avoir assisté, par exemple, pendant un bref passage de madame la duchesse de Guise, à Paris, à l'hommage que lui apportaient des cœurs fidèles, pour être émerveillé de la diversité entre ces hommes, jeunes ou vieux, qui croyaient tous au bienfait monarchique. Vinrent des jours divers. Le

temps passa, qui transforme tout. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'évolution de l'histoire. Quel que doive être l'avenir, et de quelque façon que celui-ci juge *l'Action Française*, il restera à M. Maurras d'avoir assemblé et dirigé un mouvement des esprits dont l'histoire devra tenir compte.

C'est, j'imagine, comme homme représentatif autant que comme grand écrivain que l'Académie l'a choisi. En quoi consistaient exactement à la fin du XIXe siècle les idées qui allaient avoir un tel retentissement? Elles sont exposées, avec une clarté passionnée dans une brochure parue en 1898 et qui s'appelle *Trois idées politiques*. On y voit comment littérature, politique, philosophie et histoire ne font qu'un dans l'esprit de M. Maurras. On avait commémoré cette année-là le centenaire de la naissance de Michelet, le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand, et l'on avait élevé un buste à Sainte-Beuve. De là, trois articles d'une vigueur et d'une originalité qu'on ne peut contester. L'auteur commence par montrer comment Chateaubriand est juste à l'opposé de cet ancien régime dont on veut qu'il soit le symbole. L'État français d'avant 89 était monarchique, hiérarchique, syndicaliste et communautaire. Chateaubriand est un personnage isolé. L'État français était fait de ses races et de ses sols. Le goût politique de Chateaubriand s'inspire de l'Angleterre; il aime le libéralisme, le gouvernement parlementaire et le régime de cabinet. La vieille France avait l'esprit classique, plus sensible aux rapports des choses qu'aux choses mêmes et gouverné par la raison. « Chateaubriand désorganise le génie abstrait en y faisant prévaloir l'imagination. » Et voici le plus grave : « La vieille France professait un catholicisme traditionnel qui, soumettant les visions juives et le sentiment chrétien à la discipline reçue du monde hellénique et romain, porte avec soi l'ordre naturel de l'humanité. » Les visions juives, c'est évidemment l'Évangile, et il est difficile de ne pas s'apercevoir que la phrase sent le fagot. M. Maurras condamne Chateaubriand pour avoir négligé la doctrine au profit du sentiment. Mais sa propre doctrine est beaucoup plus inquiétante. « Avec ses physiciens et ses géomètres, dit une note, avec ses sophistes, ses artistes et ses poètes logiciens, avec Phidias, avec Aristote qui ouvrit

un monde nouveau, l'on peut dire que l'ancienne Grèce posa le fondement de la science, de la philosophie et de la religion positives. » Qu'est-ce au juste que la religion positive et comment s'accorde-t-elle avec la religion révélée? Pensant grec en philosophie, pensant latin en politique, et composant de cette double pensée le classicisme de l'ancien régime, M. Maurras a construit un édifice dont l'élan dépasse de beaucoup ses étais et dont on ne peut nier la belle architecture.

★ ★

M. Jacques Chenevière a écrit avec une grâce attendrie, un peu ironique et détachée, un peu mélancolique et nostalgique, une Éducation sentimentale[1]. Il a divisé son livre en trois nouvelles, mais ces nouvelles ne sont que des étapes dans le progrès d'un même sujet. C'est, comme le dit l'auteur, un apprentissage interrompu et repris.

Le premier conte est un souvenir d'adolescence. Ce qui s'y passe compte à vrai dire fort peu. Seuls les personnages importent. Le premier est l'auteur, ou du moins le personnage qui parle à la première personne, et qui se nomme Henri Marlier. Comme on peut s'y attendre, il n'est pas très nettement déterminé. D'une part, il est la changeante adolescence. D'autre part, peut-on attendre de celui qui parle qu'il ait une vue nette de son propre caractère? Enfin est-ce nécessaire? Il est la cire où s'imprime l'expérience et nous le reconnaîtrons d'autant mieux qu'il n'aura pas de forme propre. La première aventure qu'il nous raconte se place vers ses dix-sept ans. Et dès les premières pages nous nous apercevons que les camarades qui y sont mêlés sont tout aussi indéterminés que lui. Cette indétermination fait même le charme du livre, et sa jeunesse. Que deviendront-ils dans la vie, ces jeunes gens dont nous voyons les premiers émois, les premiers gestes indépendants, les premiers signes de caractère?

Le milieu est celui de la bourgeoisie riche à Paris, tout au début du xxe siècle, bien avant la guerre, dans le quartier du parc Monceau et de l'avenue de Messine. « Mes parents, dit Henri Marlier, connaissaient un peu madame Desgenins...

1. Valet, dames, roi (Calmann-Lévy).

Je la savais riche, à en juger par le coupé bien attelé qui, les jours de très mauvais temps, menait parfois Philippe au lycée ; et il m'arrivait de croiser, selon la saison, ce coupé ou une victoria, traversant au pas le parc Monceau, avec une jolie dame blottie dans sa pénombre ou souriante sous son ombrelle. » Ce Philippe Desgenins, l'ami d'Henri Marlier, est un joli garçon, élégant, fils d'une mère veuve, mûri et gai à la fois, et qui au début de sa philosophie commence à faire de la tuberculose osseuse. Non seulement les deux garçons se connaissent, étant à la fois camarades de lycée et voisins mais un lien de plus est formé entre les deux familles par madame Armandier, intime amie à la fois de madame Marlier et de madame Desgenins. Cette madame Armandier est une très jolie femme, aux ravissants yeux bleus, grande et mise à ravir, rêveuse et sensible, et pas très heureuse. Elle a une fille de seize ans, Muriel, qui va être l'énigmatique héroïne de l'histoire.

Ainsi le conte est comme un tableau composé sur deux registres : sur l'un, les trois mères, des jeunes femmes encore, dont nous ne saurons pas grand'chose, sauf quand par moments elles se rapprocheront de nous ; sur l'autre, les trois enfants, Philippe Desgenins, Henri Marlier et Muriel Armandier : deux camarades et une fille de seize ans, encore un peu backfish. Les conditions ordinaires d'une telle rencontre sont troublées par la maladie de Philippe. Toute l'aventure reste enveloppée d'incertitude, comme elle le serait dans la réalité et c'est peut-être ce qui lui donne un air de vérité vivante. Philippe aime-t-il Muriel ? Sans doute. Muriel aime-t-elle Philippe ? Elle est du moins pour lui la plus dévouée des amies. Et nous voyons bien que quelque chose de plus a été arrangé, ou du moins entrevu, par les mères. Voici la version donnée par madame Armandier : « Racontez-moi comment vous trouvez Philippe, demande-t-elle à Henri Marlier. Un peu sauvage ? Quoi qu'il soit hors d'affaire, Dieu merci, son état présent l'attriste : il a de la fierté... Mettons de l'amour-propre. Oui, je crois que ma petite Muriel est la seule jeune fille qu'il supporterait de voir, tant qu'il est infirme, comme il dit. C'est qu'il la connaît depuis toujours. » Et elle ajoute d'une voix rêveuse : « Philippe adore Muriel.

C'est une des plus jolies choses de la jeunesse que cette confiance entre un grand garçon et une grande petite fille. Et même s'il n'en reste rien plus tard que des souvenirs un peu tendres, c'est déjà bien... » Elle dit encore : « Notre vie est si hasardeuse, à nous autres femmes. Je tremble déjà pour Muriel, quelquefois. Alors il m'est doux de la voir ici, entre sa mère, Philippe et moi, protégée, aimée... »

Mais cette Muriel, que pense-t-elle au juste? Le sait-elle elle-même? Les trois enfants sont réunis chez madame Desgenins, en Poitou. Et Muriel ne peut se tenir d'agacer Henri. Leurs conversations ont toujours été sur ce ton railleur et provocant, et Henri en est exaspéré : sentiment trouble, où il y a l'envie de gifler cette fille insolente et sournoise, de la secouer comme pour faire tomber d'elle cette coquetterie, de l'embrasser. Et c'est bien ce qui arrive, à un moment où par malheur Philippe ouvre la porte. Qu'a-t-il vu? Nous ne le saurons jamais. Sa maladie lui donne déjà un sang-froid d'homme mûr, en lui laissant des naïvetés d'enfant. Nous ne saurons jamais non plus ce qui se passe entre Muriel et lui. On les laisse seuls, avec une évidente complaisance. Muriel refuse les promenades pour tenir compagnie à Philippe. Jusqu'à quel point sont-ils engagés l'un vers l'autre? Jusqu'à quel point les avances de Muriel à Henri sont-elles des trahisons? Ces trahisons, Henri essaie de les cacher en les couvrant de mensonges et d'histoires fabuleuses. Cet enfant est déjà un homme qui trompe son ami. Toute la fin de la nouvelle est faite de cette incertitude et de cette équivoque. On a le sentiment qu'on pourrait écrire ce premier drame amoureux de deux ou trois façons dont aucune ne serait ni tout à fait juste ni tout à fait fausse. Et ce chatoiement est exactement de la vie à son début, l'instabilité de la lumière matinale.

Les deux autres contes sont plus simples et plus fixés. Le second est l'étonnante aventure d'une petite amie, nommée Huguette, qui est soufflée à Henri par un roi de passage à Paris. Cet intermède plaisant fait de scènes pittoresques, nous conduit à la dernière histoire qui, comme la première, est racontée plutôt qu'expliquée. Et c'est bien naturel, puisque le garçon de vingt ans, qui la raconte, est bien incapable de l'expliquer lui-même, le principal personnage étant la

femme de trente ans qui mène tout. Cette façon de nous faire connaître un drame sentimental par celui qui n'y comprend rien est très ingénieuse et très vraisemblable. Donc cette fois, Henri a une bonne fortune, que nous attendions et qui lui était due, au bout d'un livre consacré à ses aventures de jeunesse. Et le récit de cette bonne fortune a beaucoup de grâce. Mais madame Hariel se donne et se reprend dans la même journée. Cette fois encore nous ne pouvons nous flatter de connaître exactement le fond des choses. Et même l'histoire qu'on nous raconte est assez contraire à ce qu'on croit généralement des femmes. Enfin tenons la pour vraie et contentons-nous de l'explication qui nous est donnée. Madame Hariel a consenti à être la maîtresse d'Henri parce qu'elle désirait le garder, mais c'était pour en faire aussitôt un ami. L'amour n'a été que le passage, qu'elle croit nécessaire, vers l'amitié. C'est la théorie du clou d'or, comme la nomme Sainte-Beuve. Mais Sainte-Beuve était-il entièrement sincère ?

★ ★

Il y a beaucoup de talent dans le livre de M. Christian Mégret : *Ils sont déjà des hommes*[1]. Il est assez difficile de dire en quoi ce talent consiste, mais on le sent partout. La donnée est simple jusqu'à être élémentaire. Une tragédienne lyrique, parvenue dans la retraite à une double opulence, a fondé dans la banlieue un Refuge pour les orphelins d'artistes dramatiques, lyriques et chorégraphiques. Le livre commence le jour de la distribution des prix, en 1914, et il s'achève deux mois plus tard, au lendemain de la Marne. Après la distribution, ceux des orphelins qui ont encore une famille sont partis en vacances. Il n'est resté au Refuge que ceux qu'on appelle les orphelins complets. Il y en a six : Pierre est un garçon blond de dix ans, qui, à vrai dire, a encore sa mère ; celle-ci est une artiste lyrique qui fait une tournée en Amérique du Sud ; de tous les personnages du livre, Pierre est celui en qui l'auteur a mis toutes ses complaisances : de sorte qu'il sera sensible, rêveur, intelligent, honnête. Le reste est une clique épouvantable. Il y a d'abord l'aîné, Jean, dit Nick Carter, ou Jean

1. Fayard.

la Brute, forte tête, vantard, tyrannique, avec tous les vices, mais le seul qui sache tenir un fleuret ou dessiner une vis, — les seules choses qu'on leur enseigne. Puis vient le plus paresseux de tous, Cote du Co, de son nom Alain Duval. « Cote du Co aimait jongler avec les syllabes et faisait du langage un puzzle en désordre construit sur des rapprochements phonétiques, des significations imaginaires, ou bien encore sur le hasard le plus pur. » De l'hymne du Refuge : *Salut à notre bienfaitrice*, il a fait : *Salut à notre pain d'épice.* Il marche en zig-zag, avec des changements de pied, suivant une danse compliquée dont il semble découvrir les règles à l'instant même. Il marche dans les orties. Il mange n'importe quoi, de la sciure de bois et des araignées. Après ces personnages de premier plan, vient François, le plus intime ami de Pierre. Ils découvriront ensemble un grenier, où l'on pénètre par le toit, et dont ils se feront une retraite enchantée. Il y a encore Guy et le petit Hervé, qui a six ans.

Les six enfants, avec le directeur Berlahuc et le surveillant Jambolt, sont surpris au Refuge par la mobilisation. Berlahuc rejoint et ne tarde pas à être tué. Les garnements restent seuls avec Jambolt, un ancien soldat, hérissé et boiteux, point méchant homme au fond, que la guerre rend fou. Les enfants le tourmentent, la femme de ménage, aigrie par le départ de son fils, le persécute. Mais ce qui l'achève, c'est l'arrivée des premiers blessés, hospitalisés dans un couvent mitoyen avec le Refuge. Les circonstances tournent contre lui, et aussi ses propres sentiments. La Bienfaitrice alertée, apparaîtra, inquiète et furieuse, le jour où les enfants éméchés célèbrent par un déjeuner tumultueux la victoire de la Marne. Jambolt est renvoyé et le livre finit là.

Ce qui en fait le charme, c'est qu'il nous transporte tout à coup, avec une extraordinaire vérité, dans le règne de l'enfance. Ces polissons pensent et parlent en enfants. Ils voient le monde comme on le voit à leur âge. Pierre est un peu embelli ; mais ses rêves, ses jeux, ses regrets, son univers sont exactement ceux d'un gamin de dix ans. Les chefs de bande, Nick Carter et Cote du Co, vicieux, obscènes et sournois, ne sont que trop ressemblants. Les drames puérils passent avec une effrayante facilité au plan des grandes personnes.

Celles-ci dominent l'action, comme les dieux dominent la bataille. Ce sont des figures redoutables et misérables, en somme fragiles et faciles à blesser. Leurs décisions, leurs pensées, leurs revirements sont incompréhensibles. Elles sont là pour ennuyer les enfants et leur imposer des lois qu'elles n'observent pas elles-mêmes. Les malheurs qui arrivent à ces guignols démesurés touchent peu l'univers véritable qui comprend les humains de six à treize ans, ceux qui jouent au Peau-Rouge, qui observent les lois de la jungle et qui, peut-être parce qu'ils sont des enfants, sont déjà des hommes, beaucoup plus qu'ils ne le seront plus tard.

HENRY BIDOU

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

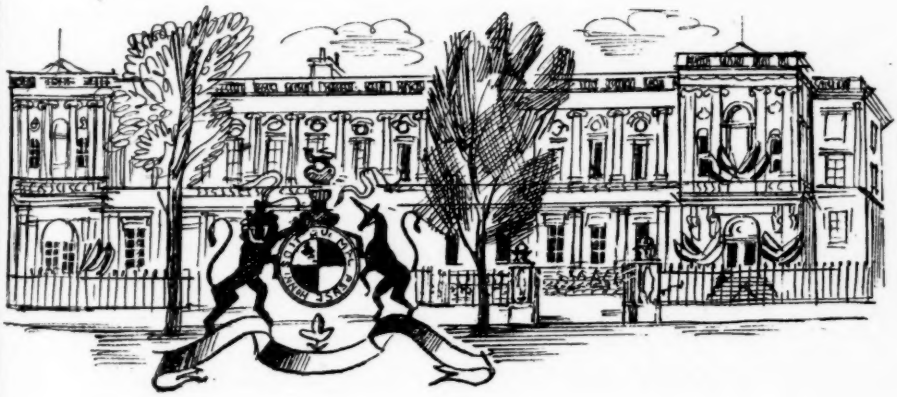
SOUVENIRS BRITANNIQUES

Sans remonter aux alliances celtiques ou à la grande fraternité romaine, le curieux d'histoire parisienne trouve en notre ville bien des souvenirs communs aux Anglais, aux Écossais et aux Français.

En 1180, *cent ans après que les Normands ont annexé l'Angleterre, quand la même langue est encore parlée des deux côtés du Canal, le Londonien Josse, au retour de Terre Sainte, fonde à Paris, près l'Hôtel-Dieu, le « Collège des Dix-huit pauvres écoliers », premier en date des collèges parisiens et lointain ancêtre de la Fondation franco-britannique à la Cité Universitaire. Le bâtiment dura jusqu'au* XVIe *siècle (emplacement du Parvis Notre-Dame), les bourses jusqu'à la Révolution.*

Sept ans plus tard, le fils aîné du roi d'Angleterre Henri II, Richard Cœur de Lion, arrive à Paris, invité par Philippe-Auguste à séjourner en son palais (le Palais de Justice). Philippe et Richard ne se quittaient plus, « le jour, ils mangeaient à la même table, au même plat et, la nuit, couchaient dans le même lit ». Grâce à quoi, Henri II fut assez proprement déconfit par le Capétien.

C'est encore au Palais de Justice que le frère et successeur de Richard, Jean sans Terre, est reçu



en mai 1201. *Philippe-Auguste va l'attendre à Saint-Denis, le ramène au Palais et, dit Rigord, « pourvoit magnifiquement à ses besoins. Des vins de toute espèce, tirés pour lui des celliers royaux, sont prodigués à sa table et à celle de ses chevaliers. Le roi de France lui donne des présents de toute nature, or, argent, riches étoffes, chevaux d'Espagne... »*

Ces deux précédents historiques peuvent inspirer M. Lebrun : le Palais existe encore.

Mais la forteresse des Templiers (emplacement du square du Temple) est détruite où, le 28 *mai* 1258, *le bon roi saint Louis, pour régler « définitivement » les querelles anglo-françaises, rendit à Henri III d'Angleterre, qui l'était venu voir, les domaines conquis sur l'Anglais en Limousin, Périgord et Quercy par un traité resté fameux. Jusqu'alors, il n'était pas d'usage de « céder à l'ennemi vaincu ce que l'ennemi vainqueur eût à peine obtenu ». Autre précédent.*

Sous le même règne, en 1246, *un Anglais devenu abbé de Clairvaux, Étienne de Lexington, avait fondé pour ses moines le collège des Bernardins — nous en avons ici même célébré le beau réfectoire (rue de Poissy, n°* 24*). — Au siècle suivant, les souvenirs britanniques à Paris sont encore universitaires : le collège des Écossais est fondé en* 1325, *par David, évêque de Murray (emplacement n°* 20, *rue du Cardinal-Lemoine le nom de la rue des Angl (naguère entre la rue Galande et rue des Noyers) atteste la présen de nombreux écoliers.*

Le temps où les relations franc anglaises furent les plus intimes n pas laissé dans ce pays les mé leurs souvenirs. A la fin de guerre de Cent ans, après n désastres et le traité de Troye Henri V d'Angleterre entre 1er *décembre* 1420 *à Paris, au côtés de son malheureux beau-pèr Charles VI le Fol. On leur joue Mistère de la Passion devant Palais puis Charles va coucher a logis Saint-Paul (entre les rue Saint-Paul, Saint-Antoine et Seine), tandis qu'Henri se met e sûreté au château du Louv (emplacement de la Cour Carrée Quand il s'absente, il laisse ic garnison et gouverneur : « Paris disait Chastellain, est devenu u nouveau Londres. »*

Onze ans après c'est pire encore Henri VI (fils du précédent, mor à Vincennes), est reconnu roi d'Angleterre et de France et, le 15 *décembre* 1431, *il va coucher au Palais d'où il part, le lendemain, pour se faire sacrer à Notre-Dame, au milieu d'une allégresse populaire un peu atténuée par sa lésinerie. Bedford, régent de France, l'accompagne qui fait sa résidence à l'hôtel des Tournelles (au nord de la place des Vosges). Le Dauphin, futur*

arles VII, n'est plus que le roi de Bourges ».

La roue tourne. Au XVI*e siècle, ris voit passer Marie Stuart, uve de François II, du trône de rance au trône d'Écosse; les ocanteurs de la Mégisserie tra- uent des objets confisqués aux lises catholiques d'outre-Manche; acques de Béthun, archevêque de lasgow, fond l'ancien collège des cossais avec un séminaire des- né à reconquérir l'Écosse à la aie foi (65, rue du Cardinal- emoine).*

Mais Albion s'entête. En 1642, *sont des Bénédictins anglais qui iennent s'établir à Paris (hôtel de « Schola Cantorum », 269, rue aint-Jacques), suivis en* 1644, *par s « Filles anglaises » (emplace- ent de l'École polytechnique, vers est). Tous doivent prier pour la ure nation que fuit Henriette de rance, fille d'Henri IV et veuve e l'infortuné Charles Ier: elle s'éta- lit, à la fin de* 1652, *au Palais- oyal avec sa fille Henriette-Anne, a future Madame, belle-sœur de ouis XIV. Enfin, le dernier tuart qui fut roi d'Angleterre, acques II, se réfugie en janvier* 1689 *à Saint-Germain-en-Laye, où il meurt le* 16 *août* 1701. *Son corps st alors déposé aux Bénédictins nglais, son cerveau dans la cha- elle des Écossais.*

Son petit-fils, Charles-Édouard, mène dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré la vie d'un grand seigneur, en campagne celle d'un prétendant. Le 10 *décembre* 1748, *la France le sacrifie à la paix européenne; saisi à l'Opéra (Palais-Royal, rue de Valois), il est lié de cordons de soie et transféré à Vincennes, puis expulsé.*

Sous Louis XVI, nos princes sont anglomanes : le duc de Chartres, le comte d'Artois qui rêve de créer à l'ouest de Paris un quartier « à l'anglaise », la Nouvelle-Londres. Le projet échoue. Faute de mieux, Artois et Chartres acclimatent les courses de chevaux dans la plaine des Sablons (quartier des Ternes).

*Passons vingt autres souvenirs. Après l'hiatus révolutionnaire, les Anglais, la paix d'Amiens signée (*1802*), affluent à Paris, d'où les guerres napoléoniennes les chassent à nouveau; cependant, leurs établissements religieux sont rétablis (*1800-1806*) mais il faut attendre la Restauration pour que l'Angleterre prenne en notre ville un établissement stable. L'ambassade s'installe en* 1814, *pour n'en plus bouger, dans l'hôtel Charost (*39, *faubourg Saint-Honoré) où l'empereur d'Autriche venait de passer (*1814*), où Pauline Bonaparte avait vécu onze ans (*1803-1814*).*

*Depuis les Stuart, aucun prince anglais ne nous avait fait visite quand la reine Victoria vint voir Napoléon III (*18-26 *août* 1855*).*

Les Tuileries, l'ambassade, l'Élysée la reçurent, moins souvent que son fils Édouard qui, prince de Galles ou roi, fut une figure « très parisienne ».

George VI et la reine vont habiter l'austère et somptueux palais des Affaires Étrangères commencé par Louis-Philippe, fini par Napoléon III (1853) et récemment re à neuf. Souhaitons que le Q d'Orsay plaise aux Windsor com le Palais de Justice, le Louvre, Palais-Royal, le Marais, le fa bourg Saint-Honoré avaient plaire aux Hanovre, aux Stua aux Lancastre et aux Plantagen

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marc THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, *114, avenue des Champ Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Malgré les encouragements méritoires qui leur sont donnés par les professionnels de la Bourse, les capitaux de placement ne se décident que bien modérément à apporter leur concours au marché.

C'est l'impression que laissent les tentatives de reprise qui se sont manifestées dans les derniers jours du mois écoulé et dans les premiers de cette quinzaine.

N'hésitons pas à dire que c'est regrettable, bien qu'on puisse l'expliquer par les déceptions éprouvées dans le passé.

On doit en prendre son parti sans négliger de constater et de répéter que, en dépit des difficultés présentes, qui demeurent, les perspectives générales tendent néanmoins à s'orienter vers l'amélioration.

La spéculation professionnelle sait qu'elle encourt des risques : c'est même l'essence de son métier. Elle joue les conséquences de probabilités, souvent fugitives qui lui apporteront, à brève ou lointaine échéance, un résultat qui ne sera pas toujours celui qu'elle avait escompté. L'échec ne la rebute guère. Quand elle a perdu au jeu elle se hâte de tenter de se refaire.

Il en va tout autrement des capitaux de placement. L'insuccès les décourage immédiatement et les rend timorés. Ils ne bâtissent, d'ordinaire, que sur des réalités tangibles et c'est pourquoi, durant les périodes troublées, ils s'abstiennent généralement, plus enclins à agir dans la crainte — par la vente — que vers l'espoir — par l'achat.

Les possibilités d'espoir se manifestent, cependant, peu à peu, depuis quelque temps. Les longs trains de décrets que nous venons de voir défiler le mois dernier tentent de remettre un peu d'ordre dans un désordre destructif qui paraissait inextricable. Ils comportent, encore, hélas! bien des inconvénients et même quelques erreurs. Mais, enfin ils témoignent, dans l'ensemble, d'un désir méritoire de redressement dont

la Bourse ne pouvait pas négliger de tenir compte. C'est ce désir que la spéculation a souligné en orientant nos valeurs dans la voie de la reprise. Elle y était d'ailleurs encouragée par d'heureuses coïncidences : la vigoureuse reprise de la Bourse de New-York, le relèvement des prix de la plupart des grandes matières premières et, aussi, une perspective de détente, sous l'action persévérante de l'Angleterre, dans les délicates controverses internationales.

Mais les capitaux d'épargne, n'ayant pas encore perçu ces meilleures perspectives, demeurent hésitants et tardent à venir épauler les initiatives du marché.

Il est bien probable qu'ils ne s'y décideront que lentement en souvenir des épreuves des dernières années. Cependant, parmi eux, il y en a d'avisés qui sauront certainement ne pas attendre que le train soit parti pour se décider à le prendre. Parmi eux les plus diligents ne peuvent manquer d'être frappés de la recrudescence caractéristique des émissions nouvelles qui se présentent depuis environ deux mois. C'est l'indice incontestable qu'un important changement s'amorce sur le marché financier comme dans la grande industrie. Ce mouvement doit être particulièrement favorable pour les capitaux. Logiquement il doit les ramener dans la voie du travail et de la productivité.

Bref, le marché financier est en train de s'engager dans un tournant décisif après lequel pourra commencer d'apparaître la voie nous ramenant vers une prospérité depuis longtemps perdue. L'important va être, est déjà, de s'y engager avec discernement avant que surviennent les bousculades téméraires de la foule.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique, doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (3e).